

LECTURES.CULTURES



ACTION
DANSE SUR LA
PLANÈTE MARS
p.38



PUBLICATIONS DE L'ACTION TERRITORIALE !

(Bibliothèques publiques - Centres culturels - PointCulture)

Toutes les publications sont disponibles gratuitement en version pdf :

sur le site www.bibliotheques.be (rubrique Publications),
sur le site www.centresculturels.cfwb.be (rubrique Bibliothèques),
sur le site www.culture.be (rubrique Publications)
et sur le site www.litteraturedejeunesse.be

LECTURES.CULTURES

GRATUIT !

Dossiers :

- Eros Cultura ; L'Empire des jeux ;
- La Mémoire et l'oubli ; Nature et Culture, les deux ensemble.

CENTRES CULTURELS :

- Centres culturels et territoires d'actions. Une partition symphonique, des actions partagées, Cahier 1, janvier 2013
- Piloter un Centre culturel aujourd'hui : Fils conducteurs et démarches de base, Cahier 2, décembre 2013.

BIBLIOTHÈQUES :

Ancienne revue *Lectures* (années 1981-2016) :

GRATUIT !

Derniers dossiers thématiques déclinés en bibliothèque :

- Religions en bibliothèque, Médiation, Développement durable, Handicap, Seniors, Langue française, Métier de bibliothécaire, Livre et lecture en mutation, BD, Architecture, Santé, Bibliothèque hors les murs, Censure, Europe, Rencontres littéraires, Numérique, Management, Evaluer une bibliothèque, Communiquer, Design, Sciences, Fonds locaux et régionaux (provinces + Bruxelles-Capitale), Droits d'auteurs, Littérature en action, Bébés et livres, Signalétique, etc.

Développement culturel du territoire - évolutions, de 2002 à 2019 (statistiques annuelles) : **GRATUIT !**

Collection « Outil bibliothèque » : **GRATUIT !**

- Favoriser l'intégration dans les bibliothèques des personnes éloignées de l'écriture et la lecture et des populations étrangères, 2008
- Construction d'un plan local de développement de la lecture, 2011
- L'évaluation continue des plans quinquennaux de développement, 2014.

Collection « Cahiers des bibliothèques » (colloques, études, bibliographies) : **GRATUIT !**

- Cahier 27 : Élagage et retraits en bibliothèque publique (monographies), année 2020
- Cahier 26 : Première évaluation du décret du 30 avril 2009 relatif au développement des pratiques de lecture organisé par le Réseau public de la lecture et les bibliothèques publiques
- Cahier 25 : La lecture et l'écriture : l'affaire de tous ?!
- Cahiers 23 et 24 : Partagez l'aventure des bibliothèques (échanges de pratiques de métiers)

Autres titres de la collection « Cahiers » :

Lecture et société, Publics des bibliothèques, Publics éloignés de la lecture,

Ressources électroniques, Héroïc Fantasy, Alphabétisation, Contrats-Lecture, Bibliographie d'ouvrages de références, Politiques d'acquisitions, Formations, Documentaire jeunesse, Internet, Adolescents, Marketing du livre et de la bibliothèque, Lire ou ne pas lire (étude ULg), Pratiques et attitudes face à la lecture (sondage d'opinion), Formation littérature de jeunesse, Cultures d'ici-cultures d'ailleurs.

Hors-série : **GRATUIT !**

- Les Institutions belges : liste d'autorité-matière (au 31/12/2006)
- Histoire de Belgique : liste d'autorité-matière (au 31/05/2010).

Littérature de Jeunesse

(Service général Lettres et Livre) :

- Répertoire des auteurs et illustrateurs de livres pour l'enfance et la jeunesse en Wallonie et à Bruxelles, 2014, 12,00 €
- HaHaHa ! Des livres jeunesse pour rire, 2019, 5,00 €
- Incontournables 2018-2020, 5,00 €.
- Vous prendrez bien un peu d'art ?, 2021, 5,00 €.

CAHIERS DE L'ACTION TERRITORIALE : **GRATUIT !**

- Cahier 1 : La Mise en œuvre du décret du 21 novembre 2013 par les Centres culturels. Rapport d'observation (Maison des Sciences de l'Homme de l'Université de Liège), 2022

INFOS :

Service général de l'Action territoriale
Fédération Wallonie-Bruxelles, 44 Bd Léopold II à B-1080 Bruxelles
Abonnements : tél. : +32 (0)4 232 40 17 – mél : annie.kusic@cfwb.be

JOURS DE GUERRE

PAR JEAN-FRANÇOIS FÜEG

directeur général adjoint du Service général de l'Action territoriale

« Un jour ou l'autre il faudra qu'il y ait la guerre

On le sait bien

On n'aime pas ça, mais on ne sait pas quoi faire

On dit, "c'est le destin". »

Nino Ferrer, *Le Sud*

26 avril 1937, la légion Condor bombarde Guernica faisant entre 800 et 3.000 morts civils. Un acte qui restera dans l'histoire comme un des crimes de guerre marquants du XX^e siècle. 16 mars 2022, quatre-vingt-cinq ans plus tard, un avion russe bombarde un théâtre à Marioupol. Plus de mille personnes y ont trouvé refuge et les services de secours ont pris soin de déployer de grands draps sur lesquels on a inscrit *дети*, ce qui signifie « enfants » en russe. Ces gens s'étaient réfugiés dans un lieu de culture, dans un endroit où ils se sentaient en sécurité, un lieu sanctuarisé dont personne n'imaginait qu'il serait une cible. Ceux qui en sont sortis ne doivent la vie qu'à l'improbable résistance d'un abri.

C'est la guerre. Quelle connerie ! On ne s'y habitue pas. On ne s'y habituera jamais. Des millions d'Ukrainiens fuient leur pays, des bombes s'abattent sur les villes. La Belgique s'attend à devoir accueillir 200.000 personnes. Une fois de plus, les bibliothèques, les Centres culturels, les Centres d'expression et de créativité vont être sollicités. Il faudra des livres, des groupes de parole, les nouveaux arrivés devront apprendre le français et construire des réseaux de socialisation. Le Centre de prêt de matériel de Naninne contribue à l'équipement d'un lieu d'accueil d'urgence en Pologne. Des responsables de Centres culturels se sont rendus à la frontière ukrainienne pour déposer du matériel de première nécessité. Le 17 mars, Bibliothèques sans frontières installait une Ideas Box à Hrubieszow, en Pologne. Les radios belges se sont mobilisées pour émettre en ukrainien. La bibliothèque centrale du Luxembourg a acquis des dictionnaires et des guides de conversation franco-ukrainien. Les échos de la solidarité.

Comment traiter et organiser le soutien à un pays en guerre ? De nombreuses communes s'engagent dans des réflexions sur la manière de maintenir le lien social, de structurer l'élan de générosité, de favoriser la résilience au sein des populations déplacées. Dans le premier numéro de *Lectures.Cultures*, nous rendions compte du travail de fond que le Centre culturel de Walcourt menait avec les réfugiés syriens, victimes d'une autre guerre, d'autres bombardements. L'article mettait en lumière le lien puissant entre droits culturels et droits de l'homme.

Face à ces événements dramatiques, il n'est pas facile d'évoquer notre actualité. Je voudrais pourtant attirer l'attention sur les trois évaluations de législations qui viennent de se terminer ou dont les résultats sont attendus dans les semaines prochaines. Le 2 mai, les représentants du secteur des bibliothèques se rassemblent à La Marlagne pour lancer le processus de révision du décret suite à une deuxième évaluation. La réflexion, qui se poursuivra dans les provinces et à Bruxelles, sous la houlette des opérateurs d'appui, devrait conduire à un projet de modification du texte pour la fin de 2022. Une réunion de clôture du processus aura lieu à l'automne. Le décret sur les Centres culturels a quant à lui fait l'objet d'une première observation de la manière dont les équipes se sont emparées du référentiel des droits culturels. Temps zéro de l'évaluation, le résultat de cette démarche sera aussi l'indice à partir duquel les évolutions futures seront jaugées. Présenté en chambre de concertation en mars, ce rapport sera largement diffusé. Enfin, une évaluation de la mise en œuvre du décret sur les centres d'expression et de créativité et les pratiques artistiques en amateurs est en voie de finalisation. Elle porte en grande partie sur l'impact du dispositif sur la créativité des populations, ce qui est assez inhabituel et mérite d'être souligné. Elle abordera aussi la dimension territoriale du secteur et son apport aux dynamiques culturelles sur le plan local.

Ces regards sur notre environnement réglementaire nous aident à nous projeter dans l'avenir et à adapter les pratiques aux besoins des populations. Ils permettent aussi une réflexion collective sur chacun de nos secteurs qui demain pourrait déboucher sur un projet d'évaluation de l'ensemble de notre politique culturelle territoriale. ●

Le bimestriel *Lectures.Cultures* est une publication du Service général de l'Action territoriale (SGAT) de la Fédération Wallonie-Bruxelles (secteurs des bibliothèques publiques, Bibliothèque « Espace 27 Septembre », centres culturels, PointCulture, et Centre de prêt de Naninne, ainsi que CEC)

Éditeur responsable :

Jean-François Füeg
Directeur général adjoint
Service général de l'Action territoriale - FWB
44 Bd Léopold II
B 1080 Bruxelles

Rédactrice en chef :

Florence Richter
Mél : florence.richter@cfwb.be

Comité de rédaction :

Lapo Bettarini, Diane Sophie Couteau, Céline D'Ambrosio, Célia Dehon, Bénédicte Dochain, Françoise Dury, Jean-François Füeg, Sylvie Hendrickx, Muriel Laborde, Thierry Maudoux, Bernard Michel, Florence Richter, Liesbeth Vandersteene, Tony de Vuyst.

Chroniqueurs :

Jean-Philippe Accart, Laurence Bertels, Michel Bougard, Catherine Callico, Thomas Casavecchia, Pol Charles, Isabelle Decuyper, Michel Defourny, Benoit Dejemeppe, Daniel Delbrassine, Anne Delplace, Philippe Delvosalle, Pascal Deru, Cynthia Empain, Liliane Fanello, Véronique Heurtematte, Arnaud Knaepen, Benoit van Langenhove, Bernard Lobet, Philippe Maes, Aurélie Puissant, Marianne Puttemans, Maggy Rayet, Catherine Renson, Nathalie Trouveroy, Jacques Van Rillaer.

Rellecteur :

André Tourneux

Fabrication :

Graphisme : Polygraph'
Impression : Bietlot

Abonnement :

Annie Kusic
Tél. : +32 (0)4 232 40 17
Mél : annie.kusic@cfwb.be
L'abonnement annuel (5 numéros) est gratuit, sur envoi d'un mail, mentionnant vos nom et adresse postale.



WWW.BIBLIOTHEQUES.BE
WWW.BIBLI27SEPT.CFWB.BE
WWW.CENTRESCULTELS.CFWB.BE
WWW.POINTCULTURE.BE
WWW.CPM.CFWB.BE

Lectures.Cultures n°28 (Mai-Juin 2022)

6^e année (succède à la revue *Lectures*)
Bimestriel (ne paraît pas en juillet-août)
ISSN 0251-7388
Photo couverture : Breakdance © Mars Danse studios



03 ÉDITORIAL

03 Jours de guerre
par Jean-François Füeg

06 ACTUALITÉ

06 La bibliothèque publique,
un nouveau chapitre avec l'APBFB
par Françoise Dury

09 ICI ET AILLEURS

9 Bibliothèque de Grez-Doiceau : les
livres sont des médicaments pour l'âme
par Liliane Fanello
14 Mexico, cité des arts éducatifs
par Catherine Callico

21 MÉTIER

21 La bibliocamionnette permet
d'aller au plus près du public
par Thomas Casavecchia

25 Bibliobus nouvelle génération en
France : la médiation au plus près des
territoires
par Véronique Heurtematte

29 NUMÉRIQUE

29 Bibliothèques sans frontière
par Cynthia Empain

33 PORTRAIT

33 La psychologue Céline Douilliez :
les jeunes vont de la perfection à la
dépression
par Catherine Callico

36 L'Ukraine : tombeau de l'ordre
libéral ?
par Tanguy Struye de Swielande

SOMMAIRE



25



38



59

38 ACTION

38 Danse sur la planète Mars
par Catherine Callico

42 Ludilab : le jeu de société,
une question sérieuse
par Thomas Casavecchia

45 AUVIO

DOCU

45 Clément Cogitore filme *Les Indes galantes*, entre musique baroque et danses urbaines
par Philippe Delvosalle

48 LECTURE

SOCIÉTÉ

48 Notre condition numérique
par Bernard Lobet

51 Témoins de combats sur tous les fronts
par Catherine Renson

55 Le monde d'après ?
par Thomas Casavecchia

PROFESSION

59 Le merchandising en bibliothèque
par Jean-Philippe Accart

BANDE DESSINÉE

61 À propos des migrants, réfugiés, étrangers, dissemblables, exotiques, métèques...
par Marianne Puttemans

64 JEU

64 Sursauts et réflexes !
par Pascal Deru

67 JEUNESSE

ACTION

67 Le festival TOM donne le ton à Uccle
par Laurence Bertels

ENFANT

70 Images de la « révolution graphique » des années 1966 à 1986
par Michel Defourny

ADO

73 Duelliste, cantatrice, et féministe au XVII^e siècle : une héroïne pour aujourd'hui ?
par Daniel Delbrassine

PORTRAIT

76 Amélie Carpentier, jeune autrice-illustratrice philosophe
par Isabelle Decuyper

LA BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE, UN NOUVEAU CHAPITRE AVEC L'APBFB

PAR FRANÇOISE DURY

présidente de l'APBFB

Toutes les photos © F. Dury

À l'AG de 2021, les membres de l'Association des professionnels des bibliothèques francophones de Belgique ont exprimé le souhait, en ces temps perturbés, d'un espace de réflexion partagée pour évoquer l'avenir du métier. Le conseil d'administration a saisi la balle et organisé, le 10 mars 2022 au Delta à Namur, une rencontre formative qui a réuni professionnels et étudiants des hautes écoles de Liège et Malonne.

LE « TERRITOIRE DISTRIBUÉ » ET LE TIERS-LIEU

Pascal Desfarges (agence Retiss, Nantes), invité pour éclairer les participants de son expérience d'« ingénieur d'idées », accompagnateur de bibliothèques en créativité et en co-construction, avait annoncé une conférence dynamique. Grâce à une riche présentation de schémas, textes et photos abondamment commentée et ponctuée par des questions de la salle, les propos théoriques, voire philosophiques, n'ont pas manqué d'être illustrés d'exemples parlants. La matinée, sans pause, a filé sans que le public fasse montre d'impatience.

Le propos a débuté par la notion de territoire distribué (vs centralisé et décentralisé) dans lequel s'insère la bibliothèque au sein d'un réseau d'acteurs porteurs de nouveaux modèles. Ce cadre informel va au-delà de la notion de partenariat chère à notre décret et invite la bibliothèque à « aller chercher les gens qui bougent » et à cibler un enjeu nouveau : accompagner les humains vers le système sociotechnique du XXI^e siècle grâce à la capacité du bibliothécaire à documenter ce qui se fait. La politique documentaire, hybride, doit

s'adapter à l'explosion des sciences et techniques et au développement durable. Pascal Desfarges n'hésite pas à qualifier de précurseur la bibliothèque sur son territoire : elle accompagne les changements de paradigmes en valorisant le « glocal » (local/global), l'inclusion numérique et la distance critique. Au cœur de ce processus figure le tiers-lieu, croisement de trois logiques : le troisième lieu basé sur la convivialité, le fablab ou apprentissage par le projet et le partage, la culture du livre (type Wikipédia) et du bien commun. Cette notion de bien commun, liée à la démocratie délibérative et contributive et à l'intergénérationnel, est essentielle. Les tiers-lieux font figure de petites îles civiques connectées entre elles, qui mettent en scène le *peer to peer* passé du virtuel au réel. Le tiers-lieu n'est pas d'abord un espace mais un processus, une communauté de contributeurs, fruit de l'intelligence collective, gouvernée selon un modèle issu des cultures numériques, des réseaux et des communs.

Ce processus peut s'incarner dans la bibliothèque, lieu de vie d'hyperproximité basé sur le lien social, la contribution et la convivialité. Un tiers-lieu se définit des objectifs tels que la valorisation des

échanges de savoirs et savoir-faire, le sentiment d'appartenance et de fierté, la complémentarité des expertises des bibliothécaires avec d'autres expertises et *in fine* l'attractivité vers de nouveaux publics. Le bibliothécaire coordinateur, facilitateur de l'engagement des usagers, réduit ses activités de gestion grâce à l'automatisation pour miser sur l'accueil, la médiation et la connaissance des publics. La bibliothèque devient espace du faire ensemble, du partage permanent où l'on exprime ses besoins et propose ses services. Bien sûr, il s'agit de construire un plan de développement contributif qui favorise l'interaction sociale dès sa conception et part à la recherche de partenaires. Dans l'espace de la bibliothèque comme dans sa communication numérique, il convient d'accueillir, d'expliquer, d'orienter, de proposer un dispositif incitant aux projets les plus divers. Mais au-delà de la mutualisation des idées et savoir-faire, le bibliothécaire reste le fournisseur de ressources : prêter des ustensiles de cuisine ou des instruments de musique requiert toujours d'acquérir (parfois grâce aux usagers), répertorier, classer et présenter à bon escient pour répondre aux besoins ; documenter des actions requiert toujours de récolter du contenu et de le mettre à disposition...



Échange de savoirs Champs libres

LES MODÈLES DE TIERS-LIEUX

Pascal Desfarges cite avec gourmandise les modèles de bibliothèques tiers-lieux : Les Champs Libres à Rennes et leur tableau d'activités multiples ; Lezoux, « la bibliothèque dont vous êtes le héros » avec sa super grainothèque ; la Médiathèque Morisot de Maurecourt, incubateur de projets citoyens autour de la diversité ; celle de Pontivy et sa compétition de drones fabriqués sur place ; etc. Le public du Delta est suspendu à l'écran où défilent des photos que Pascal Desfarges commente avec faconde comme pour booster la créativité de son auditoire.

L'après-midi ouvre le temps de la réflexion en ateliers dont les sujets ramènent à ce qui se fait déjà dans nos institutions, ce qui est envisagé, ce qui pose question... Professionnels et étu-

dants échangent leurs points de vue, la modération étant confiée à une bibliothécaire et la prise de notes à deux étudiants.

La bibliothèque, lieu de transitions écolologiques. Il y est question de grainothèques, de surconsommation numérique, de portage à domicile par transports en commun, de récupération de jouets, de limitation de la plastification des livres...

La bibliothèque, lieu d'autonomie et de création numériques. Le groupe s'arrête sur la fracture numérique, l'accessibilité numérique des porteurs de handicaps, le rôle des bibliothèques dans l'autonomisation des usagers...

La bibliothèque tiers-lieu culturel. Les participants s'accordent pour juger les partenariats indispensables et l'autar-

cie peu efficace. Plutôt que changer le nom de la bibliothèque, changeons son image ! Une participante raconte comment elle a accompagné un groupe de femmes qui demandaient des livres qui « leur ressemblent » ; les documents qu'elles ont sélectionnés arborent une étiquette à leur nom, « les formidables », ce qui les rend très fières.

La bibliothèque, lieu de production de biens communs. Divers exemples ont été cités, tel l'atelier de musique assistée par ordinateur qui poursuit son cheminement et lance un projet alors que son initiateur-bibliothécaire n'est plus là. Les critères de réussite sont listés : le rôle, pour le professionnel, de guide vers la connaissance et de médiateur, la confiance entre bibliothécaire et usager, le schéma « attente exprimée → proaction → action », la « neutralité », l'objectif social.



Atelier du colloque

► NE PAS RÉDUIRE MAIS DIVERSIFIER LES COLLECTIONS

Et les collections dans tout cela ? Pas question de les réduire mais de les diversifier (supports variés, ressources externes...) et de les mettre en valeur. Dans ce but, il est opportun de considérer l'apport du marketing, de revoir la répartition budgétaire et de collecter les avis des lecteurs sur le rangement (*exit* la CDU non maîtrisée).

Encouragés par leurs enseignantes, il revient aux étudiants, timides ou bavards, de faire le rapport des débats. Leur regard neuf sur ceux-ci apporte un air de fraîcheur aux professionnels. Enfin, Pascal Desfarges reprend la parole pour pointer l'interconnexion des cinq thèmes : chaque atelier a abordé la question des collections.

Notre conférencier dynamique conclut que la construction de la relation de confiance avec les usagers est le socle qui permet d'affiner la connaissance de leurs compétences et de leurs besoins. Mutualiser les savoirs et les vécus oblige à créer un réseau d'échanges et à abandonner des tâches de gestion. Il engage la bibliothèque à faire preuve de résilience : rassurons les gens, inventons une nouvelle façon d'occuper le monde !

On pourrait regretter que peu d'idées nouvelles aient émergé des groupes. Cependant, la secousse salutaire de la matinée est indéniable et l'observateur a pu constater la vivacité des conversations dans les ateliers et les sourires à la sortie. L'attente des membres – un espace d'échange après la pandémie et l'enfermement sur soi – a été rencontrée. Et le concept de tiers-lieu percolera sans nul doute dans les esprits. Merci à Pascal Desfarges et à l'APBFB ! ●

BIBLIOTHÈQUE DE GREZ-DOICEAU : LES LIVRES SONT DES MÉDICAMENTS POUR L'ÂME

PAR LILIANE FANELLO
journaliste

Toutes les photos :
© L. Fanello et Bib. Grez-Doiceau

Au moment de boucler cet article, la petite bibliothèque de Grez-Doiceau venait de recevoir la confirmation de sa reconnaissance officielle comme bibliothèque publique. C'est un des premiers gros challenges qu'a eu à relever, avec l'ancienne dirigeante, Évelyne Pardonge, bibliothécaire-dirigeante de la bibliothèque communale de Grez-Doiceau depuis août 2021.

RÔLE SOCIAL

Dès le début de notre entretien, celle-ci a évoqué sa précédente carrière de pharmacienne. Car pour elle, venir à la bibliothèque a, d'une certaine manière, aussi des effets thérapeutiques. « Les personnes ne viennent pas ici uniquement pour emprunter des livres. Elles ont besoin également de partager sur leur vécu. C'est un peu comme dans la pharmacie, en fait. Les personnes ont besoin de contact social et d'écoute. Pour certaines, la bibliothèque est presque le seul lieu où elles peuvent échanger et parler de leur expérience. » En même temps, Grez-Doiceau est une commune rurale d'à peine 55,5 km², ce qui explique sans doute aussi la proximité que la bibliothèque communale peut avoir avec ses lecteurs. La responsable assume complètement ce rôle social, inscrit dans une des priorités de son plan quinquennal. « La bibliothèque doit être un lieu de rencontre,

Il y a à Grez-Doiceau presque autant de livres dans les rayons de la bibliothèque communale que d'habitants dans la commune. La nouvelle responsable explique comment elle souhaite ancrer la bibliothèque sur son territoire. Dans cette commune rurale, celle-ci est un lieu culturel, mais aussi un lieu d'échanges et de partages.



Section enfants

de partage et de plaisir pour tous ! Je considère ces échanges comme un partage dans les deux sens. Ils permettent à chacun d'avancer, d'ouvrir son champ de vision et de voir la vie un peu différemment. »

Les deux groupes de lecture qui se réunissent régulièrement dans la bibliothèque contribuent aussi à jouer ce rôle. « En termes d'éducation permanente, je trouve ces groupes de lecture extraordinaires. Les gens échangent non seulement sur les livres mais aussi sur les thématiques abordées. Cela apporte une énorme ouverture sur le monde ! »

DEUX IMPLANTATIONS

La bibliothèque communale de Grez-Doiceau comporte deux implantations. La principale est située dans un espace polyvalent du village de Nethen, où elle dispose entre autres d'un espace culturel pour ses animations, d'une petite ludothèque et d'une grainothèque. Une seconde implantation, plus petite, se trouve actuellement au rez-de-chaussée de l'Académie de musique, au centre de Grez-Doiceau. En 2023, cette dernière devrait rejoindre l'EPN et l'Office du tourisme dans un nouvel espace en projet dans la commune, la Maison rurale. ►



Exposition de dessins d'enfants à l'occasion des 100 ans des bibliothèques publiques



Spectacle avec l'école de clown - Nuit des bibliothèques en décembre 2021

- Le catalogue de la bibliothèque oscille entre 9.000 et 10.000 ouvrages. Le chiffre ne sera pas plus précis pour l'instant car un incident informatique au niveau du serveur central a entraîné la perte d'une partie des données. « Nous allons devoir rapidement refaire un inventaire complet », confie Évelyne Pardonge.

La demande de reconnaissance a poussé la bibliothèque communale à élargir ses plages horaires. À elles deux, les implantations ouvrent leurs portes au public 26 heures par semaine. Difficile de

faire plus avec un temps plein et demi... Le manque de moyens humains est d'ailleurs pointé comme un des freins à la réalisation de tous les projets dans les cartons. Mais avec sa nouvelle reconnaissance, la bibliothèque publique de Grez-Doiceau n'est qu'au début de son ambition.

TOILE ASSOCIATIVE

Grez-Doiceau n'a pas de structure culturelle reconnue. Le centre culturel

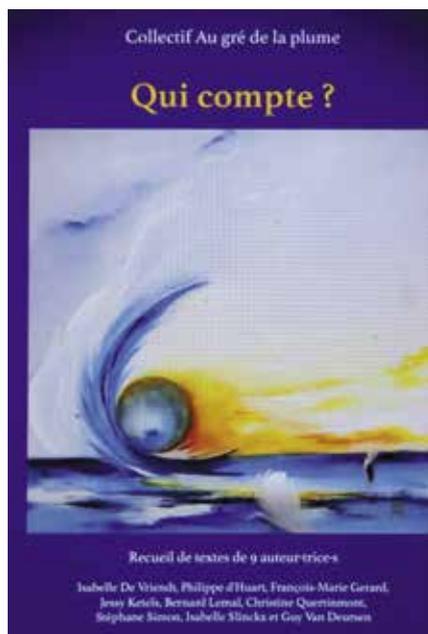
le plus proche est celui de la commune de Beauvechain avec lequel la bibliothèque collabore pour certains de ses événements. Par contre, la commune compte plus d'une centaine d'associations et comités, un réseau au sein duquel la bibliothèque communale souhaite renforcer son rôle de médiateur. Rencontrer un maximum d'associations et d'écoles sera d'ailleurs une des priorités de la bibliothécaire-dirigeante pour cette ère post-Covid.

L'ESPRIT CRITIQUE FACE AU NUMÉRIQUE

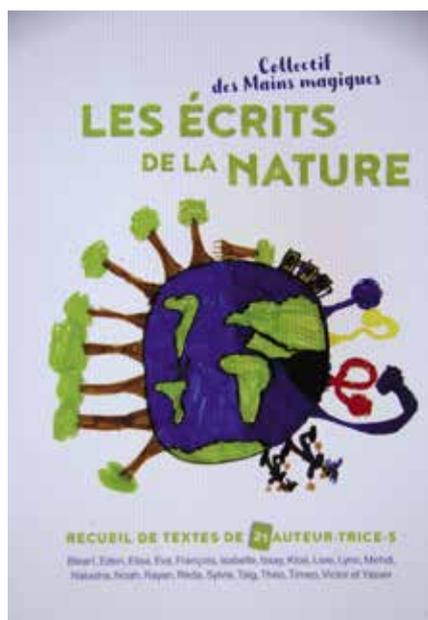
La future proximité avec l'EPN dans la future Maison rurale tombera bien puisque « faire de la bibliothèque un lieu d'accès au numérique » est l'une des trois grandes missions annoncées dans le plan quinquennal. « Favoriser l'accessibilité pour tous au numérique nous semble essentiel. Grâce à la complémentarité entre nos deux structures, nous sensibiliserons aux médias, aiderons à identifier les sources fiables de l'information et souhaitons développer l'esprit critique. Nous voulons aussi apporter une vision créative du numérique et exploiter ses possibilités créatives, notamment avec des animations avec les écoles autour des jeux électroniques et de la création de livres numériques. » Évelyne Pardonge situe la réalisation de cet objectif plutôt autour de 2023-2024... le temps pour la bibliothèque (et la nouvelle équipe) de prendre ses marques dans la commune et d'asseoir sa légitimité auprès des autres associations.

OUVRIR L'IMAGINAIRE DES TOUT-PETITS

Par contre, le premier axe du plan quinquennal est déjà bien en route : promouvoir les pratiques de lecture ainsi que l'expression écrite et orale auprès des enfants de 0 à 12 ans. La commune n'ayant pas d'école secondaire sur son territoire, la bibliothèque a, jusqu'à présent, principalement concentré ses actions sur les écoles pri-



Les boîtes à livres fleurissent dans la commune



maires, les maternelles, l'extrascolaire et les crèches. « Nous devons encore tisser davantage de liens avec les écoles primaires, qui pour l'instant viennent principalement à la bibliothèque pour des prêts de livres. Par contre, depuis septembre 2021, nous faisons régulièrement des animations avec les maternelles », décrit-elle. « Et avant le Covid, nous avons commencé à travailler les crèches. » Cela a amené la responsable à développer le fonds d'ouvrages pour les plus petits.

En partenariat avec la Maison du conte et de la littérature, des animations lectures pour les 4-10 ans ont lieu tous les mois dans la bibliothèque. Celles-ci ont permis d'attirer et de fidéliser un nouveau public. Depuis plusieurs années, l'équipe de la bibliothèque est également présente à la Plaine communale pendant les vacances scolaires, dans une « démarche de lecture plaisir » avec les enfants de 3 à 11 ans.

LIEU D'EXPOSITION

Durant l'année aussi, la bibliothèque accueille les enfants pour des animations extrascolaires autour du livre, notamment en partenariat avec le service grézien Accueil Temps Libre communal. Dessins, peintures, collages... Quelques traces de ces rendez-vous sont d'ailleurs exposées sur les murs de la bibliothèque communale et font la fierté des jeunes qui reviennent avec leurs parents.

AU GRÉ DE LA PLUME

Un des coups de cœur de la bibliothécaire est sa collaboration avec ScriptaLinea, une association d'éducation permanente qui crée, anime

et coordonne, à l'échelle locale, des collectifs d'écrits, dans un but de renforcer les liens et le vivre ensemble autour de la création littéraire. Une démarche participative qui fait écho au souhait d'Évelyne Pardonge de faire de la bibliothèque un Troisième lieu de vie.

Plusieurs collectifs d'écrits sont nés dans la commune de Grez-Doiceau. Le premier est le collectif Au gré de la plume, composé de neuf habitants et habitantes de la commune ayant un jour eu envie de prendre leur plume pour explorer leurs rêves. Le collectif Des Mains magiques est quant à lui composé de 19 élèves d'une classe de 4^e primaire et de leur institutrice. Ces collectifs d'écrits dans les écoles se poursuivent, avec une classe de 6^e cette année. « Via ce partenariat avec ScriptaLinea, nous souhaitons éveiller la créativité des élèves et renforcer l'assurance en soi dont tout un chacun a besoin pour se développer. Nous espérons que les enfants et les enseignants créeront des liens forts qui permettront aux uns et aux autres d'avancer mieux affirmés dans leur existence », affirme Évelyne Pardonge. Le fruit de ces parcours a été rassemblé dans deux recueils (jusqu'à présent) édités avec l'aide de la bibliothèque communale de Grez-Doiceau. ▶



La grainothèque permet d'élargir le public de la bibliothèque

► SENSIBILISER LES PARENTS

Évelyne Pardonge n'oublie pas non plus que l'accueil des tout-petits passe obligatoirement par un travail de sensibilisation et de médiation auprès des adultes. Dans le cadre de La Nuit des bibliothèques par exemple, en décembre 2021, elle s'est associée à l'école de clown de la commune (Et qui libre asbl) pour créer un spectacle autour de l'univers de Claude Ponti et de son roman *Broutille*. Une invitation au rêve destinée à sensibiliser les familles aux bienfaits de la lecture tout en créant du lien... La bibliothécaire souhaiterait aussi mettre en place ce qu'elle appelle des « packs naissance » : « L'idée serait de donner aux jeunes parents ou

futurs parents un petit pack contenant une promotion sur la bibliothèque, des informations sur l'importance de la lecture aux tout-petits, ainsi qu'une invitation à participer, avec leur enfant, à une animation autour de la lecture. »

QUEL GOÛT ONT LES LETTRES ?

Dans une volonté de favoriser la mixité des publics, une rencontre littéraire et gourmande très attendue est organisée depuis plus de dix ans dans la commune : le Goût des lettres. Le concept est original : un auteur belge est invité à présenter son livre autour d'un repas inspiré par l'œuvre et préparé sur place

par Pierre Decuypere, comédien-cuisinier. Les rencontres sont animées par Éric Brucher, écrivain grézien. Le Goût des lettres est le fruit d'un partenariat entre la bibliothèque de Grez-Doiceau, le Centre culturel de Beauvechain et la Maison du conte et de la littérature du Brabant wallon. C'est aussi l'activité phare de la bibliothèque. « Nous attendions près de 100 personnes à notre dernière rencontre en 2020, organisée dans le cadre des "Nuits d'encre". L'invitée était Caroline Lamarche. Nous n'avions jamais atteint un tel nombre jusque-là ! Mais la crise sanitaire nous a obligés à tout annuler », affirme Évelyne Pardonge.

DES LIVRES AUX GRAINES

Comme partout, cette crise sanitaire a mis la plupart des projets de la bibliothèque communale entre parenthèses. Mais le printemps arrivant, la vie reprend tout doucement son battement normal, entre autres avec la grainothèque qui a refait le plein de semences. Celle-ci a été créée en mars 2019 grâce au partenariat avec deux associations, Beauvechain en transition et Le Potager du Gailleroux. Le Collectif des quatre saisons de Grez-Doiceau décrivait le projet par ces mots : « De la bibliothèque à la grainothèque, on va des livres aux graines, entre semences de culture et germination de plantes. On échange, dans le plaisir de la rencontre et du partage de livres et de semences. Et on raconte des histoires de livres, mais aussi de graines, et des récits de jardiniers en herbe... Sans oublier les activités manuelles créatives et les ateliers. »

Cette grainothèque vient compléter un fonds de livres autour de la nature et l'environnement qui s'étoffe de mois en mois. « Il y avait notamment des demandes de la part des personnes qui viennent pour les semences. Et puis beaucoup d'écoles mènent des projets autour de l'environnement. Du coup, ça nous donne envie de développer des animations à partir de semences et de vieux livres », explique Évelyne Pardonge.



Vieux livre redécouvert à l'occasion des 100 ans des bibliothèques publiques

REDONNER VIE AUX VIEUX LIVRES

Les vieux livres sont d'ailleurs une vraie source d'inspiration pour la directrice. « Lors des 100 ans des bibliothèques, nous avons organisé une animation autour de vieux livres avec l'ARC (Association récréative et culturelle), où les enfants sont partis de livres destinés à la poubelle pour recréer un objet artistique. »

Ces vieux livres proviennent en partie des boîtes à livres disséminées dans la commune, et dans lesquelles Évelyne Pardonge essaie de ne garder que les livres récents. « Ces boîtes fleurissent un peu partout grâce aussi à l'initiative de groupes de citoyens. Elles sont fabriquées par le menuisier de la commune », explique-t-elle. « Nous passons régulièrement pour faire le tri et retirer les livres qui ne s'échangent plus car ils sont trop vieux ou abîmés. Le but de ces boîtes est de (se) faire plaisir. Alors, il faut que ça soit un vrai échange. »

Chaque occasion de nourrir les démarches citoyennes et d'essaimer le plaisir de la lecture est à saisir. Ce sera sans doute l'un des mantras de la nouvelle arrivée dans le réseau des bibliothèques publiques. ●



Boîte à livres

MEXICO, CITÉ DES ARTS ÉDUCATIFS

PAR CATHERINE CALLICO

journaliste

.....

Toutes les photos © C. Callico

À Mexico City, les années 1990 ont donné un nouvel élan au tissu urbain et à la culture, troquant l'image de ville brutale et polluée contre celle de destination arty-cool. Via le Conseil national de la culture et des arts, des lieux grandioses, tant par leur architecture que par une programmation éclectique et inclusive, ont émergé.

Depuis, le mouvement persiste, en particulier en périphérie où des espaces reconvertis ou neufs favorisent les échanges interdisciplinaires entre communautés de différents quartiers. Entre diffusion des arts, formations et recherche, divers lieux défendent le développement culturel comme un moyen de lutter contre l'exclusion et la violence. Également de renouer avec l'histoire et des racines ancestrales.



Le Cenart - Centre national des arts - est l'un des plus grands lieux culturels et éducatifs du pays

CULTURE ET ARCHITECTURE

Le Cenart (Centre national des arts) est ainsi l'un des plus grands centres culturels et éducatifs du pays. « L'ambition de départ était de réunir sur un même site les différentes écoles artistiques de Mexico, de promouvoir de nouvelles approches et des modèles d'éducation, de recherche et de diffusion des arts, centrés sur les expressions et les débats actuels, l'interdiscipline artistique et le lien entre l'art, la science et la technologie », explicite Haydeé Boetto, coordinatrice de la programmation artistique.

Le bâtiment principal à la façade orange, conçu par l'architecte Ricardo Legorreta, distribue les différents espaces et héberge des centres de recherche artistique, une bibliothèque des arts, un centre multimédia et des galeries d'exposition. Des ateliers à destination des enfants, dès leur jeune âge, y sont proposés, ainsi que chaque week-end une visite ludique des installations du Centre et un atelier d'initiation à l'art.

Le site accueille sur 12 hectares d'autres bâtiments, des forums scéniques, des places

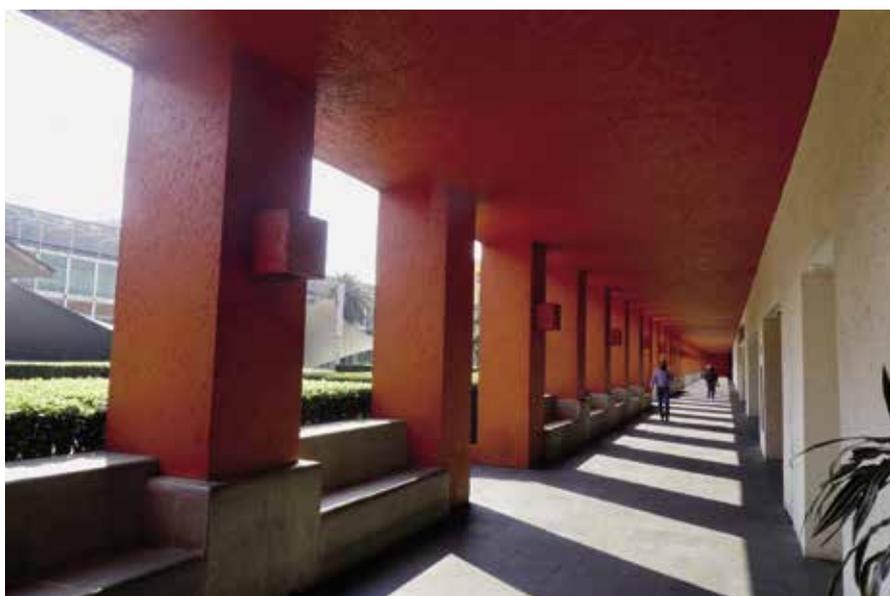
et des espaces verts, parallèlement à un programme de développement académique. On y trouve cinq écoles d'enseignement professionnel, appartenant à l'Institut national des beaux-arts (INBA), dédiés à la danse, au théâtre, au cinéma, à la musique ou aux arts plastiques. Le Centre multimédia est axé sur l'expérimentation dans le domaine des arts électroniques et des nouvelles technologies appliquées à l'art. Le Cenart dispose également d'une chaîne de télévision dédiée à l'enseignement artistique à distance.



L'orange, couleur dominante du bâtiment Cénart, conçu par l'architecte Ricardo Logoretta

Par ailleurs, sa Bibliothèque des Arts est l'une des plus conséquentes du pays et propose plus de 750.000 références sous divers formats : documentaires, partitions, livrets, disques, vidéos, croquis, photographies, magazines, livres et thèses... En plus d'un vaste matériel didactique pour les jeunes de 5 à 15 ans sur la danse, la musique, la littérature, les arts plastiques, le théâtre, la science et l'histoire, ainsi que des encyclopédies thématiques, des revues jeune public et des bandes dessinées. La bibliothèque organise aussi des visites guidées des espaces du campus et des activités visant à donner le goût de lire, comme un cercle de lecture, des ateliers d'écriture créative, des lectures à haute voix, etc.

« Le but à court et long terme, poursuit Haydé Boetto, est de « développer la bibliothèque d'art la plus importante du pays par la richesse de ses collections, mais aussi la qualité des services présents et à distance. Et de con-



tribuer à l'enrichissement artistique, culturel et intellectuel des différents publics en favorisant la consultation et l'élaboration de nouvelles connais-

sances en la matière. De même, le lieu a pour mission de conserver, d'organiser et de diffuser le patrimoine documentaire repris dans ses collections ».



L'atelier d'artisanat indigène du Faro AX



L'atelier de peinture du Faro AX



L'atelier de danse africaine du Faro AX

FABRIQUES D'ART ET D'ARTISANAT

Depuis le début des années 2000, le Secrétariat à la Culture de la ville de Mexico promeut également le développement de Fabriques d'art et d'artisanat (Faros). Il s'agit de centres culturels de proximité, à la fois écoles d'art et d'artisanat, qui répondent aux besoins spécifiques de publics (indigènes, migrants, ex-détenus...) de quartiers marginalisés.

Parmi les plus récents du genre, le Faro Azcapotzalco Xochikalli, construit sur le site d'un ancien dépotoir de 12.000 mètres carrés. Son architecture ouverte est divisée en sept pavillons où se tiennent divers ateliers en lien avec les racines locales : danse, musique, confection de masques indigènes, bains temazcal, arts martiaux, jardins urbains... de même qu'un atelier multidisciplinaire sur les racines ancestrales, au cours duquel sont notamment abordées la médecine traditionnelle, les plantes indigènes, la cuisine d'inspiration préhispanique et la cosmogonie.

Depuis peu, il s'est complété d'un terrain de jeu de balle, dont la pratique fut perpétuée par les Mayas et les Aztèques lors de rituels de fertilité ou de cérémonies guerrières. « Il s'agit d'un symbole fort pour le quartier : le jeu de balle était le sport méso-américain par excellence, pratiqué depuis l'Antiquité, et il peut maintenant être pratiqué à Azcapotzalco, l'un des plus anciens territoires du bassin mexicain. Mais, prévient Azalia Membrillo, la directrice de Faro Azcapotzalco Xochikalli, le ballon en caoutchouc pèse environ quatre kilogrammes et les équipes sont composées de personnes en bonne forme physique. C'est un sport intense ».

La Fabrique cultive d'autres particularités, qui en font un lieu fréquenté jusqu'à tard, entre autres lors des cours de danse et de musique. Par ailleurs, elle dispose d'un immense espace extérieur propre, avec des œuvres immersives (fresques, sculptures...) et ouvert à diverses initiatives (tournages, rencontres...).

À l'occasion du dixième anniversaire de la mort de l'auteur militant Carlos



Le Faro Azcapotzalco Xochikalli construit sur le site d'un ancien dépôt de 12000 m² - Son architecture ouverte est divisée en sept pavillons

Montemayor (1947-2010), une bibliothèque communautaire éponyme y a été inaugurée. Promoteur de la littérature écrite en langues indigènes du Mexique, Carlos Montemayor a écrit des œuvres à caractère social telles que *Las Llaves de Urgell* (1970) ou *Los Tarahumaras: Pueblo de Estrellas y Barrancas* (2008), l'un des recueils les plus complets sur les Rarámuris de la Sierra de Chihuahua. « Carlos Montemayor était un défenseur des langues maternelles et était également très engagé dans les mouvements de gauche. La communauté s'identifie à lui et à son héritage. Son œuvre trouve sa place dans cet espace destiné à promouvoir les connaissances et la lecture indigènes », évoque Azalia Membrillo. La bibliothèque recense quelque 2.000 titres ayant trait à la pédagogie, à la poésie ou à la botanique, entre autres genres. Un système de troc de livres a été instauré: l'idée de départ était que la bibliothèque fasse don de 300 livres aux

usagers afin que ceux-ci à leur tour augmentent le nombre d'exemplaires disponibles à la consultation. La programmation prévoit également des cercles de lecture pour la petite enfance, une heure de conte hebdomadaire pour les 5 à 12 ans et un atelier autour du livre pour les adolescents.

ARTS VISUELS ET NUMÉRIQUES

Implanté au centre de Mexico, à côté de la fameuse Tour latino-américaine, le centre culturel El Rule, ouvert en 2017, propose une programmation axée sur les arts visuels, la gestion culturelle et les nouvelles technologies. Il est bâti selon le plan du plus grand couvent franciscain de la chrétienté, qui s'est vu compléter d'un bâtiment de deux étages au début du XX^e siècle, puis de trois autres par l'architecte Francisco Rule, qui lui a donné son nom : El Rule Building. Après le séisme de 1985, les



La bibliothèque communautaire Carlos Montemayor



Fresque collective inspirée par le contexte covidien et les restrictions



Le Pavillon des arts visuels du Cénart



Parcours d'installations sonores dans les jardins du Cénart

- artistes de la ville se sont organisés pour conserver cette pépite patrimoniale et, en 2010, le lieu a bénéficié d'une part du testament de l'écrivain Gabriel García Márquez, qui résida à Mexico plusieurs décennies. Aujourd'hui flambant neuf après un vaste projet de réhabilitation

mené par l'architecte et urbaniste Alfonso Govela, le bâtiment public voue trois de ses cinq étages à des projets culturels. Au premier étage, une galerie expose les œuvres d'artistes plasticiens, vitrine de l'abondante créativité de Mexico. La fabrique numérique El Rule est située au deuxième

niveau, et le troisième héberge un incubateur d'entreprises culturelles. La communauté colombienne, conséquente au Mexique, est également représentée au sein de l'institution, au travers de la Casa de Colombia, centre de promotion des expressions culturelles, du tourisme, de la biodiversité



La Bibliothèque centrale nationale de Mexico sur le site universitaire UNAM

et autres aspects moins connus de ce pays ami. Tandis qu'au rez-de-chaussée de l'immeuble, la place Gabriel García Márquez se prête à des événements culturels gratuits et qualitatifs : festival Homografía, projections, dj-sets...

Ici encore, le numérique prend toute sa place dans le projet, via une Fabrique Digitale. Laquelle, « par la conception de processus respectueux des savoirs des différentes communautés qui l'habitent, est devenue une plateforme de rencontre et d'expérimentation sur les enjeux liés à la culture numérique, dans un espace qui s'intéresse aussi à l'effacement des frontières géographiques et symboliques entre disciplines artistiques, scientifiques, technologiques et humanistes », lit-on sur le site internet. De même, « dans cet esprit horizontal et collaboratif, la Fabrique développe un large spectre d'activités : des projets permanents de recherche et de réflexion – dans les domaines du logiciel libre, de l'open source et de l'élabora-

tion de supports de documentation –, des laboratoires, des ateliers, des conférences et autres initiatives ». Des activités axées sur le développement d'outils critiques liés aux technologies et aux médias numériques sont proposées tant aux débutants qu'aux initiés.

Il s'agit ici de promouvoir l'échange de connaissances, la lecture critique, l'autogestion et l'autonomie créative, également la production de contenus de qualité, à partir de visions éducatives alternatives dispensées par des artistes, écrivains et universitaires de diverses disciplines. Parmi les projets actuels de formation et de production : l'architecture urbaine et l'anthropologie dans des environnements virtuels, l'informatique physique à des fins créatives, le développement de logiciels et de jeux vidéo à caractère didactique et social, la construction des imprimantes 3D, le vidéo mapping, l'autodéfense ou la protection des données numériques.

BIBLIOTHÈQUE SCULPTURALE

Inaugurée en 1956, la Bibliothèque centrale de l'Université nationale autonome du Mexique arbore une façade emblématique du Mexique préhispanique. Œuvre d'art en à part entière et repère urbain, cette tour de dix étages s'appuie sur une plate-forme élevée à trois mètres du terrain. À sa base, deux fontaines de basalte et des reliefs décoratifs inspirés de l'art préhispanique, dont l'esthétisme est renforcé par la couleur et la texture de la pierre, qui s'imprime dans la continuité du pavage extérieur.

Dès 1947, relève Verónica Soria Ramirez, assistante de direction des services bibliothécaires, « la ville universitaire a été imaginée par le ministère de l'Éducation comme l'un des projets les plus ambitieux du Mexique, accompagné de nouveaux paradigmes, découvertes et visions éducatives, et posant la nouvelle identité du pays. L'œuvre murale ►



Séance de maquillage lors du Festival Homografía au centre culturel El Rule



Dj set dans la cour du centre culturel El Rule



La façade conçue par l'artiste O'Gorman traduit le dialogue étroit entre science histoire et savoir - Bibliothèque de Mexico

- de l'artiste O'Gorman reflète cela dans un dialogue profond de la science, de l'histoire et des connaissances. La géométrie complexe de pierres disposées en dix couleurs différentes et l'ajout de verre coloré, illustrent le rôle de l'étudiant universitaire dans la société, la vision de l'Université et son rôle dans la société moderne ».

Il s'agit de la bibliothèque la plus reconnue du pays, chapeautant un système complexe de 142 bibliothèques réparties dans les facultés, les écoles, collèges, instituts et centres de recherche. En chiffres, la Bibliothèque centrale détient plus de 1.500.000 volumes, dont environ 600.000 ouvrages, plus de 300.000 numéros de revues et magazines, plus de 500.000 thèses, les

deux tiers étant disponibles intégralement en ligne. Outre des abonnements à des journaux mexicains, diverses brochures, des milliers de CDs multimédia et autres supports audiovisuels. Toutes disciplines confondues. Le lieu intègre encore des départements de restauration, d'acquisition, de procédés techniques et de production de livres. Le rez-de-chaussée a été aménagé pour accueillir et servir le public, avec un service de prêt, de réservation et de consultation, des sections périodiques et des salles de lecture. Le lieu dispense également des formations ponctuelles, comme un cours pour le développement des capacités informatives, numériques et communicationnelles. « Les technologies de l'information et de la commu-

nication ont révolutionné la manière dont l'information est produite, stockée et récupérée, d'où la nécessité de développer de nouvelles compétences pour son utilisation optimale, ajoute Verónica Soria Ramirez. La recherche et la récupération d'informations en ligne est une tâche complexe, qui dépend beaucoup de la capacité, des connaissances et des intérêts de la personne qui l'exécute et qui peut être un échec s'il n'y a pas de clarté dans les informations. Ce cours propose donc des outils et ressources pour récupérer facilement des données académiques, ainsi que des recommandations sur les bonnes pratiques pour une utilisation éthique de l'information ».

Dans un souci d'inclusivité, des services et des ressources d'information de qualité sont également orientés vers les utilisateurs handicapés, appartenant à la communauté universitaire de l'UNAM. Des investissements ont été réalisés en vue de pourvoir les lieux d'équipements informatiques répondant à l'utilisation de programmes informatiques spéciaux, dans le cadre établi par l'Unité pour les personnes handicapées (UNAPDI).

« La bibliothèque centrale est en évolution constante, ponctuée par la spécialiste des lieux. À travers un programme adapté, nous veillons à l'éthique, aux utilisations judicieuses des ressources et au mieux-vivre ensemble dans une société de plus en plus complexe. L'expérience montre que la culture, dans sa vision éducative, peut largement y contribuer. » ●

LA BIBLIOCAMIONNETTE PERMET D'ALLER AU PLUS PRÈS DU PUBLIC

PAR THOMAS CASAVECCHIA

journaliste au *Soir*

Toutes les photos © T. Casavecchia

Plus petite, mais plus polyvalente qu'un bus, la bibliocamionnette est sans doute l'avenir des services itinérants de bibliothèque.

La rue du Paradis, à Nivelles, même s'il n'y paraît pas, abrite une bibliothèque. Le grand bâtiment de briques rouges est en effet rempli de rayonnages de livres, mais on remarque bien vite que les lieux ne sont pas pensés pour accueillir le public, bien qu'étant une bibliothèque publique du réseau du Brabant wallon.

L'énorme porte de garage et les panneaux d'interdiction de stationnement donnent un indice quant à la particularité de la bibliothèque Place aux Livres : le service est itinérant. « Cela ne nous empêche pas de proposer les mêmes services qu'une bibliothèque classique, explique Corentin Fierain. On crée des cartes de lecteurs et on prête des ouvrages. La différence, c'est que nous allons vers les lecteurs et non l'inverse. » Toutes les six semaines, le minibus recommence ainsi une nouvelle tournée. « Six semaines, cela peut paraître long, mais la demande est très forte. Et comme nous voulions faire plaisir à un maximum de monde, cela a rallongé les délais de passage. Mais finalement, je pense que six semaines d'écart entre chaque venue est plutôt confortable pour le public. Cela permet d'être sûr de terminer les livres empruntés. »

L'essentiel des tournées du minibus de Place aux Livres est constitué d'écoles maternelles et primaires. En plus de ça sont proposés neuf arrêts destinés



Lors de leurs arrêts, les bibliothécaires assurent aussi le travail d'enregistrement des cartes, gèrent les retours et les prêts

aux particuliers. « On concentre nos efforts sur l'accès à la jeunesse puisque nous travaillons aussi avec les écoles de devoirs, les maisons de jeunes et les associations de jeunes », poursuit le bibliothécaire.

Le principal intérêt du service est de desservir une région qui n'est pas for-

cément bien couverte. La bibliothèque centrale de Nivelles est finalement assez décentrée par rapport au territoire de la province. « L'Est du Brabant wallon par exemple a peu de bibliothèques publiques. Pour les usagers, le fait que l'on se déplace leur évite d'avoir à faire des kilomètres et des kilomètres. »



Les mangas sont incontournables



Les bacs jeunesse des bus sont classés par catégories d'âges

► Le bus – de trois tonnes et demie – permet de transporter un millier d'ouvrages environ. « C'est plutôt un minibus. Il n'est pas hyper grand, il nous faut donc faire des choix sur les livres que l'on emporte. On essaie tout le temps de privilégier la qualité à la quantité. Il y a un vrai travail de choix et de curation de notre part. C'est aussi pour étoffer notre sélection que l'on demande aux écoles et aux particuliers de nous contacter à l'avance afin de nous préciser ce dont ils ont besoin avant notre passage. Par exemple, si une institutrice veut aborder la thématique des émotions avec sa classe de maternelle, elle peut nous le préciser et, au prochain passage, nous lui apporterons une trentaine de livres sur le sujet. Idem, si un instituteur de primaire veut faire lire un roman à sa classe, on peut lui apporter de multiples exemplaires afin que chaque élève ait le sien. Mais tous ne nous préviennent pas de

leurs besoins, nous sommes donc aussi proactifs. Par exemple, on approche des fêtes de Pâques. On prépare donc une caisse avec de nombreux ouvrages qui abordent la fête, des idées de bricolages, etc. Ce travail de curation dû à l'espace limité est une grosse partie de notre métier. Notre proximité avec le lecteur permet aussi de mieux connaître leurs envies et leurs goûts. »

UN CATALOGUE EN ÉVOLUTION

Ce mercredi, à neuf heures pétantes, Corentin et sa collègue Cindy sortent le bus et démarrent. Direction les Arsouilles, une petite crèche de taille familiale à Waterloo. Arrivés à la crèche, c'est l'occasion de découvrir un des gros attraits du format « minibus » par rapport aux historiques bibliobus. « Ce format mini nous permet vraiment d'aller au plus près. Ici

par exemple, on peut s'engager dans l'allée de garage. Cela n'aurait pas été possible avec un véritable bus », précise la jeune femme. Car au-delà des activités de bibliothécaire, une bonne partie du boulot réside dans la conduite du véhicule. « C'est clair qu'on passe du temps sur la route », sourit Corentin. Et Cindy de compléter : « On a tenté de rationaliser au maximum les itinéraires afin de perdre un minimum de temps à conduire. Si on tourne dans Wavre, on essaie de rester dans le coin et de ne pas traverser la province. Cela n'aurait pas beaucoup de sens en termes de temps et d'impact écologique. »

Cet arrêt à la crèche nous permet de jeter un premier œil à l'intérieur du bus. Une dizaine de bacs sont disposés à hauteur d'enfant et classifiés par tranche d'âge afin que chacun y trouve son compte. Ici, des albums illustrés ou des BD franco-belges, là, des romans jeunesse ou des mangas à la mode.



Place aux Livres organise aussi un club de lecture à Archennes

« On essaie d'avoir suffisamment de variété afin de ne pas avoir à charger et décharger le minibus à chaque tournée. Et il y a un certain roulement avec les emprunts et les retours. »

Après quelques minutes d'attente, une puéricultrice arrive, une caisse de retours dans les mains. Elle fait ensuite son petit shopping pour déterminer quels livres seront accessibles aux bambins pour les six semaines à venir. En même temps, elle papote avec Cindy qui encode les retours, tandis que Corentin range les ouvrages. « Là ça va puisque la puéricultrice est venue seule, explique Corentin. Et de toute façon, les procédures Covid nous empêchent de faire entrer plus de six personnes dans le bus à la fois. Mais en temps normal, quand on arrive dans une école et que plusieurs classes débarquent en déposant des piles et des piles de retours, cela peut rapidement devenir très sportif, rigole-t-il. Heureusement, on ne classe pas les livres jeunesse par ordre alphabétique, juste par catégorie d'âge. Cela nous fait gagner beaucoup de temps. »

BEAUCOUP PLUS PRATIQUE POUR LES ÉCOLES

Si cela assurait un peu de calme dans le bus, pendant des mois, les évolutions des normes sanitaires liées au Covid ont compliqué le travail de Place aux

Livres. « Globalement, on a toujours pu tourner. Mais vu la taille du bus, les distances sanitaires étaient compliquées à faire respecter et le public n'y avait pas accès. On s'est donc adapté en proposant un service de livraison, on apportait des caisses de livres et on récupérait les retours. »

L'équipe de Place aux Livres est constituée de six équivalents temps plein qui se relaient lors des tournées. « Quand on ne sort pas avec le bus, on réalise un travail de bibliothécaire plus traditionnel, explique Cindy. On prépare les ouvrages dans les dépôts, on range, on encode, on plastifie, etc. On fait aussi un travail de veille pour rester au fait des sorties et on commande de nouveaux ouvrages pour coller à l'actualité. »

Aujourd'hui, bien mis en évidence dans le bus, on trouve par exemple une biographie de Jean-Pierre Pernaut, récemment décédé, ou encore des essais sur Vladimir Poutine et la diplomatie russe.

« On réalise aussi un gros boulot de communication avec les lecteurs, ajoute la bibliothécaire. Enfin, on propose des formations de lecture de contes à l'attention des puéricultrices. »

Vers 10 heures et demie, le bus démarre à nouveau, direction l'école primaire de l'Orangerie, à Wavre. L'institutrice n'est pas la titulaire de la classe et, visiblement, n'était pas au courant de l'arrivée du bus. « Malheureusement,

cela arrive de temps en temps, déplore Cindy. Mais la plupart du temps, on sent vraiment que l'on accomplit une vraie mission de service public. »

Ce que confirme Justine Corvilain, l'institutrice qui s'occupe de la classe de sixième ce mercredi, pendant que cinq élèves – Covid oblige – choisissent des bouquins pour l'ensemble de la classe dans la camionnette : « Je trouve le concept hyper chouette. C'est d'autant plus sympa que le stock est très diversifié. Il y a des mangas, des BD, des romans jeunesse. On demande aux enfants de varier parce que si on leur laissait carte blanche, ils ne choisiraient que des Naruto, des One Piece et des bandes dessinées Pokémon. L'avantage du bus est que c'est beaucoup plus ludique et que cela va beaucoup plus vite qu'organiser une vraie sortie en bibliothèque. Au niveau de l'organisation, c'est beaucoup plus simple. Aujourd'hui est un mauvais exemple parce que je ne savais pas qu'ils venaient et c'est donc compliqué de couper mon cours en deux. Mais généralement, c'est hyper pratique. D'autant plus que beaucoup d'élèves ont rarement de contact avec les livres. Là, les livres vont être mis à disposition des enfants dans la classe. Ils pourront y accéder pendant les temps morts ou la récréation. Ils peuvent même les ramener à la maison. »



Les enfants, ravis de pouvoir choisir les livres qui seront accessibles dans la classe durant les six prochaines semaines

- – Madame ! On en prend combien ?, l'interrompt un jeune.
- 21, répond l'institutrice.
- Trop bien, on peut encore en prendre six !

En sortant de la camionnette, Diego, Luigi, Océane, Lauryne et Rafaël, les bras chargés de mangas, BD et quelques classiques, repartent fiers comme des paons.

L'arrêt suivant, à quelques centaines de mètres de là, emmène l'équipe à l'école maternelle des Tilleuls. Delphine De Leener, l'institutrice, découvre elle aussi le service et semble particulièrement emballée. « On a de moins en moins de budget consacré aux classes et on doit parfois acheter des ouvrages sur fonds propres et se déplacer en bibliothèque est très compliqué avec des classes de maternelles, d'autant plus quand les classes sont grandes. En plus, le catalogue semble bien fourni, avec aussi des mallettes thématiques. » S'adressant aux bibliothécaires, elle demande si le minibus dispose d'ouvrages sur l'école du dehors. « On devrait bientôt démarrer un potager. Ce serait chouette d'avoir quelques livres sur les légumes, les fruits et les insectes. » Cindy s'empresse alors de rajouter ces thématiques

à la liste des prochaines acquisitions de Place aux Livres.

8.500 ENFANTS DE LA PROVINCE CONCERNÉS

Comme c'est la première visite de Delphine, on lui crée une carte de lectrice. « On crée les cartes aux noms des enseignants. Avec [la carte], ils peuvent aussi emprunter des livres pour leur usage personnel en plus de ceux pour leurs élèves. En tout, je dirais qu'on a environ 200 enseignants inscrits », explique Corentin.

Vient le temps de la pause de midi avant de partir pour Archennes. « En collaboration avec le CPAS de Grez-Doiceau, nous lançons une phase de test d'un club de lecture. Jusqu'ici, cela fonctionne plutôt bien, explique Cindy. On a une dizaine de participants. On ne lit pas tous les mêmes livres, on se retrouve plutôt autour d'un même thème. C'est aussi l'occasion pour les participants de faire découvrir des livres aux autres. Cela permet de sortir de ses habitudes. Avant Noël, on avait fait créer des pochettes à chacun avec leur livre fétiche. Puis les pochettes ont été redistribuées. Les participants de-

vaient alors lire le livre et essayer de déterminer de qui venait la pochette. On va voir cet après-midi s'ils ont réussi à trouver. Comme le projet est encore en phase de test, on a évité de trop communiquer dessus, mais on le fera si le test est concluant. »

Place aux Livres est géré par l'association Promo Lecture depuis 2015. « Avant cela, il n'existait pas de service itinérant dans la province, se souvient Virginie Romeo, bibliothécaire dirigeante de la bibliothèque locale de Nivelles et qui gère Place aux Livres. Une partie des circuits des services de bibliobus de Namur et Liège passaient sur le territoire du Brabant wallon. Puis, la Fédération Wallonie-Bruxelles a voulu mettre un service itinérant dans les mains de la Province. Mais entre l'achat d'un bus, son entretien et les services d'un chauffeur, ce genre de service coûte cher. J'ai donc réalisé une étude de faisabilité et je me suis rendu compte qu'il serait plus pertinent que les bibliothécaires puissent le conduire eux-mêmes. En plus, c'est plus adapté aux conditions du Brabant wallon, dans lesquels certains villages sont plus reculés et accessibles via de petites routes, et plus éloignés des bibliothèques fixes. »

Place aux Livres couvre l'ensemble de la province. En tout, 271 classes utilisent le service. Cela représente environ 8.500 enfants dont 6.700 sont en maternelle et primaire.

« Les demandes sont très nombreuses. Idéalement, l'idée est de répondre en priorité aux écoles des communes où il n'y a pas de bibliothèque fixe. On essaie aussi de privilégier les enseignants qui veulent articuler notre venue autour d'un projet abouti autour de la lecture et de la littérature. On aimerait pouvoir répondre à toutes les sollicitations, mais notre équipe gère aussi le socle bibliothéconomique du service. C'est compliqué d'être sur tous les fronts. »

Pour essayer de ne laisser personne sur le côté, les horaires et les parcours sont revus à chaque rentrée scolaire. « Il y a pas mal de turnover parmi les enseignants, donc c'est important de recontacter tout le monde pour réadapter nos passages au mieux. » ●

BIBLIOBUS NOUVELLE GÉNÉRATION : LA MÉDIATION AU PLUS PRÈS DES TERRITOIRES

PAR VÉRONIQUE HEURTEMATTE

journaliste

Plus petits que leurs aînés, destinés principalement aux actions de médiation et à l'événementiel, les bibliobus de nouvelle génération répondent à la problématique de proximité en allant à la rencontre des habitants pour offrir les services de bibliothèque dans toute leur diversité.



Le Médiabus de la Bibliothèque départementale de la Meuse équipé en jeux vidéo

Délaissés progressivement depuis une quinzaine d'années car associés à une vision un peu datée des services de bibliothèque, les bibliobus font aujourd'hui leur grand retour sous une forme renouvelée qui s'inscrit dans les concepts très actuels de bibliothèque nomade et de bibliothèque hors les murs. S'ils embarquent encore des collections, ils sont surtout destinés aux actions de médiation et répondent à l'objectif d'aller au plus près des habitants pour leur offrir l'ensemble des services de la bibliothèque, documents mais aussi actions culturelles, ateliers, animations. Plus petits que leurs aînés – plus besoin d'avoir le permis poids lourd pour les conduire –, décorés de couleurs éclatantes, ils s'appellent « Le Mémo » « le N° 3 », ou encore « le BIP » (Bibliobus d'interventions-interactions publiques partagées poétiques) et attirent le regard quand ils sillonnent les routes. Grands réseaux de lecture publique, petites bibliothèques ou médiathèques départementales s'en emparent pour répondre aux problématiques de desserte et de médiation dans les territoires.



Le bibliobus de la Bibliothèque départementale de la Meuse dont l'apparence extérieure a été réalisée avec une école de design

UNE APPROCHE RENOUVÉE DE LA MÉDIATION

Mis en service en 2017, le BIP de la Bibliothèque municipale de Lyon (BML), l'un des plus gros réseaux de lecture publique en France, fait un peu figure de pionnier de cette nouvelle génération de bibliobus. Géré par le service mobile de la BML, il est

dédié exclusivement à la médiation et vient compléter l'offre de deux autres bibliobus, l'un servant à la fourniture de documents et d'animations pour les structures de la petite enfance, l'autre servant de mini-bibliothèque sur roues contenant environ 2.000 documents et desservant neuf arrêts dans la ville pour compléter le maillage du réseau. Le BIP, lui, a été pensé à la fois comme



Le bibliobus N° 3 de la Ville de Toulouse pendant une animation de Biblioplage

► un outil pour la médiation numérique et pour des actions événementielles. « C'est capital d'aller là où sont les publics que la bibliothèque n'arrive pas forcément à toucher, soit parce qu'il n'y a pas d'équipement, soit en raison de frontières symboliques, explique Najia Boulakhrif, responsable du service mobile, Pôle Lyon et Métropole de la BML. Cette situation n'est pas spécifique au secteur rural et peut se rencontrer aussi sur des territoires urbains ».

Conçu comme un foodtruck avec un comptoir latéral, doté d'équipements numériques et aménagé pour pouvoir proposer des collections documentaires et organiser des ateliers pour des petits groupes, embarquant du matériel permettant de s'installer à l'extérieur aux beaux jours, le BIP mène des actions d'une grande diversité, montées avec les partenaires socio-culturels et différentes structures, crèches, maisons

de l'enfance, centres sociaux, maisons de retraite. « Nous proposons différentes formes de médiation afin que les publics puissent apprivoiser certains aspects de la bibliothèque au sens large », détaille Najia Boulakhrif. Avec le BIP, le service mobile de la BML élabore des déclinaisons des grandes manifestations présentes dans la ville, et particulièrement celles organisées par la BML, telles que le festival littéraire Quai du Polar ou le Printemps des petits lecteurs. La prochaine étape est de renforcer encore les équipements du BIP – imprimantes 3D, scanners, découpeuses laser, brodeuses numériques – pour en faire un véritable fablab itinérant qui proposera des expérimentations en matière de robotique, de réalité virtuelle et de création numérique. Inspiré du BIP, le « N° 3 » de la Bibliothèque de Toulouse, entré en service en décembre 2019, est lui aussi dé-

dié à l'événementiel et aux animations. Doté de bacs amovibles pour les collections sélectionnées en fonction des actions menées, d'une grande banquette pouvant accueillir dix adultes, d'un tableau Velleda, d'un écran déroulable pour la projection de films et même d'un coin cosy avec bouilloire et réfrigérateur, disposant de mobilier d'extérieur – transats, parasols, tables et fauteuils – pour s'installer dehors, le N° 3 se prête lui aussi à de nombreuses utilisations. La Bibliothèque nomade de la Bibliothèque de Toulouse qui gère en tout trois bibliobus, les deux autres servant à la desserte documentaire, l'utilise pour proposer des animations auprès du grand public mais le met surtout à la disposition de la vingtaine de bibliothèques du réseau toulousain qui peuvent le réserver en fonction de leurs projets. « Nous avons beaucoup de réservations, les collègues du réseau

se sont complètement approprié cet outil », témoigne Amandine Minnard, responsable de la Bibliothèque nomade. Les bibliothèques départementales, chargées d'accompagner l'offre de lecture publique des communes de moins de 12.000 habitants de leur territoire, historiquement grandes utilisatrices de bibliobus, ont eu tendance à les abandonner au cours des dernières années pour privilégier la sélection documentaire sur place ou par l'intermédiaire de bibliothèques relais. Certaines les réinvestissent aujourd'hui avec de nouvelles missions.

La Bibliothèque départementale de la Meuse a ainsi mis en place en 2019 son médiabus qui assure un peu de desserte documentaire classique mais qui est surtout dédié à la médiation, en particulier numérique. Ce gros camion réalisé sur mesure peut contenir environ 800 documents dans des compactus. Il est équipé d'une imprimante 3D, d'une brodeuse numérique, d'ordinateurs portables, d'une parabole pour la connexion Internet. Avec son médiabus, la bibliothèque départementale élabore des ateliers en lien avec ses bibliothèques partenaires ou avec des partenaires socio-culturels qui la sollicitent quand leurs actions correspondent à ses champs d'intervention et visent ses publics cibles.

Elle a ainsi travaillé avec le tiers-lieu Ecurey Pôles d'avenir avec lequel elle a élaboré une rencontre autour du jeu vidéo. « Le médiabus sert à résoudre la fragilité numérique du territoire car même quand il existe une bibliothèque, elle ne dispose pas forcément d'une offre numérique, explique Marie-Christine Jacquinet, directrice de la Bibliothèque départementale de la Meuse. C'est la seule occasion pour nous de rencontrer directement le grand public. » « On en profite aussi pour faire de la formation auprès des bibliothécaires et des bénévoles », complète Lorène Collin, cheffe de projet Médiation numérique de la Bibliothèque départementale de la Meuse.

Les grands réseaux ne sont pas les seuls à s'emparer de ces nouveaux bibliobus. Saint-Brieuc, commune bretonne de 45.000 habitants, a mis en service son



Le Mémo de la bibliothèque de Saint-Brieuc

Mémo en 2014, minibus à la mission hybride de desserte documentaire et d'outil de médiation. Dans cette commune à la topographie particulière marquée par deux vallées reliées par des ponts, le Mémo, qui peut transporter jusqu'à 1.000 documents, a été l'option stratégique retenue pour répondre à la problématique de desserte de quartiers enclavés et compléter l'offre de lecture publique de la bibliothèque centrale et des deux annexes.

Renforçant utilement un réseau et présentant des qualités indéniables de modularité, le bibliobus ne remplace cependant pas une « vraie » bibliothèque. À Saint-Brieuc, les habitants de l'ouest de la ville expriment depuis plusieurs années le besoin de disposer d'une bibliothèque de quartier, que ne remplacent pas les dessertes du Mémo.

À quelques kilomètres de Saint-Brieuc, la bibliothèque de la petite commune de Plouha qui compte 4.700 habitants à l'année et le double l'été a opté pour une version écologique du bibliobus. À l'initiative de l'un de ses bénévoles, très sportif, elle a adopté en 2019 un triporteur électrique qui permet d'assurer le portage de documents à domicile, la desserte de l'Ehpad (établissement

d'hébergement pour personnes âgées dépendantes) et la gestion des boîtes à livres réparties sur la commune. L'été, il va jusqu'aux plages.

UN OUTIL DE COMMUNICATION AU FORT IMPACT

Outil de médiation, le bibliobus nouvelle manière est également un outil de communication très efficace qui renouvelle l'image de la bibliothèque. « Il y a eu un très fort engouement de la part des élus et des habitants, confirme Sandrine Trébouta, responsable de la bibliothèque de Plouha. Le triporteur, customisé, attire le regard. Il sort la bibliothèque de ses murs et rend plus visibles ses services auprès des usagers. » Même écho du côté de Saint-Brieuc, où le Mémo, en plus de ses tournées régulières, se déplace le samedi sur les temps forts de la ville, festivals littéraires, semaine de l'enfance organisée en janvier par la municipalité, mais aussi villages de Noël et même la course annuelle de la Traversée de la baie de Saint-Brieuc. « Le bibliobus, très visible, est emblématique de la volonté municipale d'aller vers les habitants, confirme Héléne Dontenville, directrice des biblio- ▶



Le BIP de la Bibliothèque municipale de Lyon



Yann Canevet, bénévole de la bibliothèque de Plouha, qui gère le triporteur, devant une boîte à livres

► thèques municipales. Il attire un public qui ne fréquente pas les bibliothèques par ailleurs. Nous avons beaucoup simplifié les procédures d'inscription, gratuite pour les personnes résidant, travaillant ou étudiant à Saint-Brieuc. Nous demandons seulement une pièce d'identité et une déclaration sur l'honneur, cela nous permet d'accrocher plus facilement les passants. »

À Lyon, le BIP, présent également sur les temps forts de la ville où il se déplace parfois avec la bibliothèque mobile, est un outil de représentation de la bibliothèque et l'occasion de communiquer sur l'ensemble de ses

services auprès d'un vaste public. « L'enjeu est de montrer des pans de la bibliothèque et de travailler progressivement avec certains publics pour les amener vers le chemin de la bibliothèque de leur secteur, souligne Najia Boulakhrif. Cela permet aussi de renouveler les actions de médiation que nous mettons en place avec les structures partenaires. »

Le N° 3 de Toulouse se déplace lui aussi, parfois associé au gros bibliobus qui assure la desserte en collections, sur les grandes manifestations. Avec sa décoration rose flashy, aucun risque qu'il passe inaperçu. « Il a une

identité visuelle très forte qui attire les gens, confirme Amandine Minnard. L'intérêt de la part des structures avec lesquelles nous travaillons est aussi très fort car cela permet de renouveler l'offre de médiation et de l'aborder de manière différente. »

Le médiabus de la Bibliothèque départementale de la Meuse, au design extérieur réalisé avec une école de design, contribue à renforcer l'identité de l'établissement. « C'est un bel outil de visibilité pour nous et pour les élus », note Marie-Christine Jacquinet.

UN SERVICE SINGULIER MAIS INTÉGRÉ DANS LES ÉQUIPES

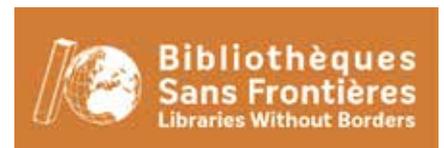
De la taille d'un camping-car ou d'un gros utilitaire qu'on peut conduire avec un simple permis B, mis à disposition à l'échelle d'un réseau, ces nouveaux bibliobus sont pensés pour être intégrés dans les services des bibliothèques et utilisés potentiellement par toutes les équipes. À Saint-Brieuc, le Mémo est conduit par un pool de conducteurs tandis que tous les membres de l'équipe se relaient pour accompagner les tournées. Les nouveaux bibliothécaires qui intègrent l'équipe reçoivent une formation en école de conduite et s'engagent à conduire le minibus. « Nous voulions éviter que cela soit un service cloisonné, désolidarisé du reste de la bibliothèque », explique Hélène Dontenville.

Au service mobile du Pôle Lyon de la BML, toute l'équipe est polyvalente sur l'utilisation du BIP. Un plan de formation en interne est prévu afin d'accompagner la montée en compétence des sept membres de l'équipe pour élaborer et gérer les activités d'animation du BIP. Selon un modèle semblable à celui des bibliothèques départementales, le service mobile a mis en place un système de référents territoire. Tous les membres de qualification « assistant » de l'équipe sont référents pour un arrondissement de Lyon. Mise en place en 2021, cette organisation permet d'avoir une vision plus précise du territoire, des projets engagés et une meilleure complémentarité avec le travail des bibliothèques de secteur. ●

BIBLIOTHÈQUES SANS FRONTIÈRES

PAR CYNTHIA EMPAIN

bibliothécaire-dirigeante, Pôle professionnel, Bibliothèque centrale Riches-Claïres de la Région de Bruxelles-Capitale



« Depuis 2007, Bibliothèques sans frontières favorise l'accès à l'éducation, à l'information et à la culture auprès de ceux qui en sont privés. En treize ans, ils ont contribué à changer la vie de plus de 6 millions de personnes dans 50 pays¹. »

Tout le monde connaît Médecins sans frontières, mais connaissez-vous Bibliothèques sans frontières ? Il s'agit d'une ONG créée en France en 2007. C'est l'historien Patrick Weil qui en est à l'origine, suite au constat qu'il était urgent de donner à chacun-e les moyens de « s'ouvrir sur le monde pour mieux l'éclairer en retour ».

Dès le début, BSF plaide pour une coopération culturelle avec les pays en développement en repensant la collecte de livres et en construisant des modèles durables pour les bibliothèques. « Les bibliothèques sont des lieux d'ouverture sur le monde, de créativité, d'accès à l'information et à l'éducation sans équivalent. Elles sont des espaces décisifs pour l'exercice de la démocratie et pour l'émancipation des hommes, des femmes et des enfants partout dans le monde². »

ment : développer l'esprit critique, la créativité, la capacité d'entreprendre, la justice et l'établissement de sociétés libres et démocratiques grâce à l'éducation.

- Le partenariat et la co-construction des projets avec les acteurs locaux : travailler avec les acteurs des territoires (associations, bibliothèques, collectivités) dans le respect de leurs cultures, de leurs pratiques et de leurs croyances. Cela dans le but de créer des actions durables et an-

crées dans le territoire.

- La diversité culturelle comme richesse à préserver : BSF respecte et promeut la diversité linguistique, l'édition locale et les industries créatives. Elle n'impose jamais de contenus à ses partenaires.
- L'innovation au cœur de tout projet de transformation sociale : BSF s'engage à mettre tous ses contenus, productions, logiciels sous licence libre. Chacun peut donc réutiliser les projets gratuitement. ▶

LES VALEURS

Bibliothèque sans frontières a donc développé des valeurs qu'elle tient à défendre :

- L'accès à l'information comme droit fondamental : non seulement l'accès mais aussi la capacité de contribuer à la création de l'information.
- L'éducation comme levier central d'émancipation et de développe-



Ideas box ouverte et fermée @ BSF



Jeu Escape box @ BSF

► UNE EXPERTISE EN SITUATION DE CRISE

C'est avec le tremblement de terre à Haïti en 2010 que l'ONG a pu développer une expertise en matière d'intervention en situation humanitaire. Elle a notamment créé l'Ideas box, une médiathèque itinérante, en partenariat avec Philippe Starck. Celle-ci est actuellement installée en Pologne dans le gymnase de Hrubieszow, à une dizaine de kilomètres de la frontière ukrainienne. Transformé par la mairie en centre d'hébergement d'urgence et de transit, l'espace accueille et oriente chaque jour près de 700 réfugiés – principalement des femmes et des enfants. « Face aux horreurs de la guerre, notre bibliothèque permet aux femmes et aux enfants de s'échapper d'un quotidien qui ne fait plus sens », explique Manon Tanguy, coordinatrice du projet à Hrubieszow, Pologne³.



Pour répondre à l'urgence ukrainienne, BSF souhaite créer neuf autres Ideas Box d'information, de protection et de soutien psychosocial aux frontières de l'Ukraine ; élaborer un programme de tutorat pour les enfants réfugiés ; installer des bibliothèques dans les centres d'accueil et d'hébergement en France, en Belgique et en Italie ; créer des sacs de livres et des kits de soutien psychosocial pour les enfants et les familles

accueillis en Belgique ; et enfin développer une application mobile pour l'apprentissage du français depuis l'ukrainien.

Cette nouvelle crise humanitaire montre une nouvelle fois le bénéfice d'un accès aux bibliothèques.

En Belgique, BSF se concentre dans le domaine de l'éducation, plus particulièrement l'éducation numérique. Celle-ci s'articule autour de deux axes : éduquer *au* numérique et éduquer *par* le numérique.

Plusieurs projets ont donc été mis en place afin de répondre à ces deux axes.

KHAN ACADEMY

La Khan Academy a été fondée en 2008 par Salman Khan. Son but est de fournir un contenu éducatif de qualité, gratuit, accessible à tous et partout. Salman Khan, éducateur, triple diplômé du

Massachusetts Institute of Technology (bachelier en mathématiques, génie électrique et informatique, master en génie électrique en informatique), a commencé en 2004 par créer des vidéos de mathématiques pour sa nièce avant de les diffuser sur YouTube en 2008. Il essaie de susciter une approche ludique à des cours qu'il avait lui-même trouvés ennuyeux. Suite au succès de ces vidéos, Khan décide de créer un site qui fournirait gratuitement du matériel de qualité. Depuis 2013, Bibliothèques sans frontières se charge de l'adaptation en français. Plus de 4.500 leçons ont été adaptées par des pédagogues et professeurs sous la supervision d'un comité scientifique. Pour la version belge francophone, la Khan Academy couvre le programme de la Fédération Wallonie-Bruxelles en mathématiques et cela du primaire au début du supérieur. On y retrouve également le programme des sciences (physique, chimie, chimie organique et biologie) pour le secondaire supérieur et une initiation à l'informatique.

En Belgique, la plateforme est utilisée par plus de 10.000 enseignants et coaches comme outil de révision, de remédiation et de différenciation et comptabilise plus de 50.000 élèves inscrits.

Bibliothèques sans frontières propose des formations gratuites à destination des enseignants et animateurs qui souhaitent l'utiliser. La plateforme est totalement gratuite !

CYBER HÉROS

Cyber héros est un programme qui apprend aux enfants à naviguer sur le Web de manière sûre et responsable. Voici quelques chiffres intéressants qui permettent de comprendre l'utilité de ce programme : 60 % des Belges s'y connaissent peu en matière de sécurité numérique. Les enfants reçoivent leur premier smartphone à 11,5 ans et 87 % des élèves de 6^e primaire en possèdent un. 60 % des 13-16 ans passent plus de deux heures par jour en ligne, et enfin 55 % des établissements scolaires de la Fédération Wallonie-Bruxelles ne

travaillent pas sur l'éducation aux médias ! Il est donc primordial de remédier à ce manque.

Les Cyber héros ont pour but d'équiper les 8-13 ans des compétences nécessaires à une navigation sécurisée. BSF et Google ont donc collaboré pour créer un kit gratuit qui aide les enseignants à éduquer leurs élèves. Ce kit repose sur 5 piliers :

- Sois cyber futé : réfléchis bien avant de partager (réseaux sociaux, vie privée...).
- Sois cyber vigilant : ne tombe pas dans le panneau (sécurité, fishing, fake news, valider l'information...).
- Sois cyber secret : un secret, c'est sacré (mots de passe...).
- Sois cyber sympa : être gentil, c'est cool. (cyberharcèlement, citoyenneté...).
- Sois cyber courageux : si tu as un doute, parles-en. (référents...).

En parallèle, Bibliothèques sans frontières propose des formations spécifiques pour les écoles, appelées Cyber Schools, qui s'étalent sur un trimestre, avec aussi une introduction spécifique pour les enfants. Sans oublier des cahiers d'activités téléchargeables à destination des enfants.

Au niveau des bibliothèques et/ou associations, une formule Escape box pour aborder la citoyenneté numérique est mise à disposition soit par location (20 euros pour trois mois plus une caution de 20 euros), soit par l'achat (100 euros). Le jeu se joue de 4 à 26 personnes. Il faut suivre une formation gratuite donnée au sein de votre bibliothèque ou au siège de BSF Belgique avant de pouvoir la louer ou l'acheter.

LES QUESTIONAUTES

Mini-série de dix vidéos répondant à des questions de STEAM (Sciences, technologies, ingénierie, arts, mathématiques). On peut notamment y apprendre la vie secrète des plantes ou comment construire un volcan. Chaque vidéo est accompagnée d'une fiche dédiée qui fournit des informations et activités additionnelles à réaliser en classe.

La question des STEAM à l'école est primordiale, encore plus en ces temps où la science s'invisibilise de plus en plus (comme la nanotechnologie). Il faut savoir que seulement 17 % des jeunes diplômés en Belgique le sont dans le domaine des sciences. De plus, 53 % des filles sont convaincues qu'elles ne seront jamais aussi performantes que les garçons dans ce domaine ! Comme le dit Dimitri Verboomen, directeur de Bibliothèques sans frontières Belgique : « L'orientation vers les STEAM varie fortement selon le genre et l'origine sociale. Or ces compétences représentent un enjeu majeur d'inclusion sociale et d'employabilité pour les années à venir. C'est pourquoi, avec Les Questionautes, nous avons souhaité montrer les STEAM sous un angle dynamique, ludique et accessible à tout le monde, notamment aux jeunes filles⁴. »

LES VOYAGEUSES DU NUMÉRIQUE

L'isolement numérique dépend de trois facteurs : l'âge, le sexe et le niveau d'éducation. Il n'est donc pas surprenant que les femmes âgées de plus de



Bannière des Voyageuses du numérique à Jemappes

- 60 ans issues d'un milieu moins éduqué soient particulièrement touchées. Le problème n'est pas l'accès (matériel ou connexion) mais plutôt l'utilisation réelle du numérique. Elles ne savent pas effectuer de recherches abouties, ne connaissent pas les règles de sécurité et ont de réels problèmes avec la dématérialisation des services publics (Tax on Web, MyFinFin, Ma santé ou encore Irisbox).

Bibliothèques sans frontières a donc décidé de lutter contre cet isolement en proposant des ateliers dans les bibliothèques et les maisons de quartier. Dans ce but, l'ONG s'est associée avec ING et le Fonds Roi Baudoin afin de proposer :

- Des ateliers numériques à destination des femmes de plus de 55 ans. Cela leur permet de se retrouver dans une ambiance conviviale tout en augmentant leurs connaissances. Ce faisant, elles développent leur confiance en elles et dans l'utilisation de ces outils qui les entourent au quotidien.
- Une formule petit déjeuner entre femmes, pour développer les bases de l'utilisation des ordinateurs et des outils numériques via des exemples pratiques (administration en ligne, prise de rendez-vous, etc.).
- Des formations pour les aidants numériques (formateurs), mais aussi la mise à disposition d'outils permettant de créer et d'animer des ateliers : fiches d'activités clé en main sur les compétences numériques et la réalisation de tâches particulières.

LES DIGITAL TRAVELLERS

Soutenu par l'Union européenne, le projet « Digital Travellers » vise à lutter contre la fracture numérique à grande échelle par le biais des bibliothèques. Il est le fruit de la collaboration de six partenaires européens : Bibliothèques Sans Frontières France et Belgique, Fundacja Rozwoju Społeczeństwa Informacyjnego (Information Society Development Foundation, Pologne), Koninklijke Bibliotheek (Pays-Bas),



Jeux pour les enfants réfugiés en Pologne @ BSF

Public Libraries 2030 et Suomen kirjasto-seura (Société finlandaise des bibliothèques).

Le but de ce projet est de permettre l'autonomie numérique des personnes vulnérables en faisant des bibliothèques des lieux d'apprentissage, d'émancipation et d'inclusion numérique. Pour cela, il faut non seulement former les bibliothécaires à devenir des aidants numériques, leur permettant ainsi de mener des ateliers dans leur bibliothèque, mais aussi favoriser la création d'une communauté d'aidants numériques en créant des ponts entre les bibliothécaires européens.

BSF Belgique s'engage à former les bibliothécaires et à mettre à leur disposition des ressources pédagogiques spécialement conçues et clé en main. Elles sont classées selon le cadre européen des compétences numériques pour les citoyens DigiComp2.1⁵.

Pour ceux qui ne peuvent pas se former directement en bibliothèque, il existe une formation en ligne, divisée en cinq modules. Les inscriptions se font en ligne à l'adresse suivante : <https://www.bibliosansfrontieres.be/formations-en-ligne/>.

Bibliothèques sans frontières s'avère être un acteur incontournable à travers le monde. L'accès à l'information ainsi qu'aux aspects plus ludiques d'une bibliothèque est primordial en cas de crise. L'efficacité des Ideas Boxes développées dans les lieux d'accueil de

réfugiés est indéniable et surtout non négligeable. Il suffit de voir les photos d'enfants plongés dans un livre, indifférents au chaos ambiant pour s'en rendre compte.

Plus proche de chez nous, BSF est un partenaire essentiel pour nos bibliothèques dans notre lutte contre l'exclusion numérique et l'illectronisme. Il ne faut donc pas hésiter à suivre leurs informations pour voir les prochaines activités qui pourraient mener à un partenariat innovant et efficace. Et gratuit qui plus est ! ●

Notes

1. <https://www.bibliosansfrontieres.org/bsf-org/association/>
2. *Ibidem*.
3. Présentation de cette installation par Manon Tanguy, coordinatrice de projet : <https://youtu.be/zplareGtbm0>.
4. <https://www.bibliosansfrontieres.be/les-questions/>
5. <https://op.europa.eu/fr/publication-detail/-/publication/3c5e7879-308f-11e7-9412-01aa75ed71a1>

LA PSYCHOLOGUE CÉLINE DOUILLIEZ : LES JEUNES VONT DE LA PERFECTION À LA DÉPRESSION

.....
PAR CATHERINE CALLICO
 journaliste

Le perfectionnisme infuse un public croissant depuis trois décennies, en particulier avec l'émergence des réseaux sociaux. Les jeunes sont parmi les plus concernés par cette quête du parfait. Céline Douilliez, professeure et chercheuse à la Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation de l'UCLouvain, spécialiste en la matière, décrypte cette propension qui peut virer à la pathologie. Parfois, l'art se révèle un moyen de s'en distancier.



Céline Douilliez ©

Au sein de l'UCL a été mis en place un centre de consultation spécialisé dans les thérapies des émotions, et vous y contribuez également comme psychologue et psychothérapeute.

Les émotions peuvent être positives, mais aussi sources de souffrance. Le but est de soigner ou d'accompagner les personnes anxieuses ou avec des difficultés d'ordre émotionnel, de les amener à mieux se connaître et à apprivoiser les émotions. Le centre est ouvert à toutes les personnes, jeunes ou adultes, qui désirent un suivi thérapeutique. Nous nous y centrons sur les émotions en général, la manière dont on les gère, ce qu'elles nous apprennent sur qui nous sommes. Par exemple, quand on est triste, cela traduit quelque chose de nous, ou ce qui fait obstacle à certaines choses pour nous.

Vous avez également participé à une étude sur la santé mentale des jeunes en avril 2021, en collaboration avec l'ULB. Le perfectionnisme en était une composante ?

L'étude ciblait les jeunes, car c'est à l'émergence de l'âge adulte que se fixent les problèmes de santé mentale

et toute une série d'enjeux, comme l'usage de substances. Nous avons entre autres constaté que beaucoup de nos étudiant.e.s étaient en dépression et/ou avaient des troubles du sommeil. Les problèmes de santé mentale sont en hausse chez les jeunes. Une des raisons en est la hausse du perfectionnisme, lequel est un facteur de vulnérabilité. En termes de prévention, il nous semblait essentiel de mieux comprendre le processus, de scruter et aider à assouplir les exigences personnelles. La procrastination en est une conséquence : par crainte de ne pas être à la hauteur, l'on reporte le moment d'effectuer une mission. Nous nous intéressons également aux stratégies de régulation émotionnelle développées par les perfectionnistes pour faire face à des situations d'échec.

Concrètement, en quoi consiste le suivi thérapeutique proposé au sein de la faculté de psychologie de l'UCL ?

La première étape consiste à apprendre à connaître la personne dans toutes ses dimensions. Les thérapies que l'on propose se basent sur divers exercices, comme changer en partie des comportements quotidiens, aider les personnes

à formuler des objectifs atteignables et évaluer la progression. Beaucoup de personnes perfectionnistes vivent dans l'abstraction et l'intellectualisation, et peu dans l'expérience concrète. Nous proposons des exercices à accomplir sur le terrain.

Les personnes concernées viennent-elles facilement en consultation ?

Pour certaines personnes, il n'est pas évident de consulter et d'être prise en charge, et ce, pour plusieurs raisons. Un sentiment de honte, d'abord : comme on veut donner une image parfaite de soi, il n'est pas toujours simple de créer une forme de confiance avec le ou la thérapeute. Mais cela reste possible, dans la réalité beaucoup de prises en charge fonctionnent très bien. Ensuite, quand on est dans l'idée de perfection depuis un certain temps, il est difficile de ne plus l'être, c'est comme si cela faisait partie de notre identité.

Dans certaines situations, il va peut-être aussi y avoir une difficulté à lâcher prise ?

Il y a un besoin de contrôle, un manque de lâcher-prise mais aussi de l'ambiva- ▶



Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation de l'UCL © C. Callico

- lence de type « je suis en souffrance, j'ai envie de changer mais je ne veux pas devenir je-m'en-foutiste ». L'idée de la thérapie n'est pas de dire aux gens « laissez tomber ces exigences, c'est trop compliqué », mais plutôt de les inviter à expérimenter de petits changements, à faire des choses un peu différentes et de voir ce que cela donne. Et abandonner la pensée que faire quarante-six choses en même temps est plus valorisant.

Dans quels aspects du quotidien retrouve-t-on davantage ce type de comportement ?

Cela est souvent en lien avec la réussite scolaire ou professionnelle, ou dans des tâches culinaires. Certains patients ont par exemple la réputation de savoir recevoir chez eux mais certains se mettent tellement de pression quand ils invitent d'autres personnes que ça

les stresse très fort. Ou des parents qui ne cuisinent que « bio » et entrent dans une rigidité à cet égard par rapport à leurs enfants.

Qu'est-ce qui vous a amenée à vous intéresser davantage aux personnes en quête incessante de perfection ?

Depuis quelques années, je rencontre beaucoup de patients soucieux d'atteindre la perfection dans leur quotidien, laquelle est source de beaucoup de souffrances. La recherche montre que, ces trente dernières années, il y a une hausse du niveau de perfectionnisme chez les jeunes adultes. Or il s'agit d'un facteur de risque de dépression. La confrontation à la réalité peut générer divers troubles: dans les conduites alimentaires, un épuisement scolaire, professionnel, etc. Les personnes qui vivent au-delà de l'excellence ont des exigences très élevées et des difficultés à affronter l'échec. D'où le risque de s'isoler, et surtout de ruminer. À Louvain-la-Neuve, on a réalisé plusieurs études pour tenter d'expliquer ces différentes variables. Comme l'écart entre le soi et le soi idéal. Les études ont été réalisées via questionnaires ou en laboratoires. On induit des situations d'échec et on observe comment les personnes réagissent. On a aussi travaillé sur l'insatisfaction corporelle – le poids, la silhouette, la musculature... – et constaté que la rumination entraine aussi en jeu ici.

En quoi la rumination est-elle toxique ?

Ruminer, c'est quand une autre voix te dit « tu aurais dû faire ça, tu es nul.le », une petite voix autocritique que les perfectionnistes entendent souvent. Divers éléments favorisent le maintien du perfectionnisme clinique. Des biais cognitifs renforcent la tendance aux ruminations mentales focalisées sur les échecs ressentis et par là même, sur les erreurs dont le sujet s'attribue la responsabilité. Ce qui se traduit, d'une part, par une hypervigilance par rapport aux erreurs commises et, de l'autre, par une tendance à la surgénéralisation de l'échec.

On est particulièrement attentifs à la rumination ici, car il s'agit d'une problématique centrale des troubles psychologiques. Les perfectionnistes ruminent de manière non constructive, ils ne sont pas orientés vers la recherche de solutions. L'idée est d'amener les personnes à se rendre compte qu'elles fonctionnent comme cela, et de trouver des stratégies pour sortir de ces idées. Une des pistes que nous proposons est de s'investir dans des activités porteuses de sens comme le jardinage, le sport, la lecture ou des activités culturelles qui permettent d'expérimenter d'autres choses.

La pratique artistique peut-elle aider à sortir de cet état ?

Oui, dans une certaine mesure même si, pour les perfectionnistes, cela peut les renvoyer à des questions de type : « est-ce que j'oserais montrer mon travail », et c'est donc tout un apprentissage. Beaucoup de perfectionnistes ont une perception de leur valeur personnelle qui dépend de leurs performances. L'art est une manière d'expérimenter d'autres facettes de soi, également de dégager du temps pour soi.

Mais il y a parfois une forme de rigidité, et si l'on sort de sa zone de confort, surgissent des craintes de ne pas atteindre les standards fixés. De la même façon, toujours par peur d'échouer, certains n'oseront pas aller vers une promotion professionnelle.

Le perfectionnisme est valorisé dans nos sociétés, en particulier sous l'influence des réseaux sociaux ?

En effet, l'on assiste à des changements de société, voire à une individualisation médiocratique, car sur la Toile chacun tente une image parfaite de soi. En ce qui concerne l'impact des réseaux sociaux dans notre quotidien, il est important de sensibiliser les jeunes à ce qui se cache derrière ces outils. Et l'attitude de l'entourage est primordiale. Quand on voit des vidéos postées sur Instagram, comme une jeune fille qui change quatre fois de tenue pour se

mettre en valeur, il est important d'aider à prendre du recul par rapport à ces impératifs d'image idéale et de pouvoir dire à la personne « je t'accepte comme tu es, sans conditions ».

Des études font de plus en plus le lien avec « l'estime de soi conditionnelle »...

Les personnes perfectionnistes le sont, la plupart du temps, devenues sous la pression sociale, ou de modèles parentaux. Tout comme le perfectionnisme est socialement prescrit, au niveau parental s'exerce parfois une forme de tyrannie à ce niveau. Cela signifie que l'on n'a de valeur que si l'on atteint les objectifs que l'on s'est fixés ou que les autres attendent de nous. Si on ne remplit pas ces exigences, l'on peut se sentir dévalorisé. Le plus dommageable, selon la plupart des auteurs, est que la personne peut avoir le sentiment qu'elle doit être parfaite, répondre aux exigences des autres pour conserver leur respect et leur amour. Ce qui peut amener un profond sentiment de solitude, mais aussi des troubles dépressifs avec un risque d'idéations et de comportements suicidaires.

Par quoi passe la vigilance des parents, quels conseils leur prodiguez-vous ?

En tant que parent, il est conseillé de rester attentif à ses propres comportements car l'enfant est enclin à les imiter. Et de se demander « qu'apprend-on de ses erreurs » au lieu d'être focalisé sur l'échec en lui-même. Accepter un modèle imparfait, car c'est le propre de la vie. Il arrive par ailleurs que des personnes de 40-50 ans pour lesquelles tout a toujours bien fonctionné se retrouvent subitement démunies face à l'échec et à sa gestion, car elles ont été dans le contrôle et le perfectionnisme tout au long de leur parcours.

Le milieu de l'enseignement a également un rôle à jouer dans ce contexte ?

En Belgique, on est dans une société compétitive, mais peut-être moins qu'en France où des concours sont organisés pour entrer en Masters. Ce

système est très sélectif et cela pousse à vouloir se surpasser. Les enseignants ont certainement un rôle à jouer, ils doivent être attentifs à cet aspect des choses, à cette recherche de perfection et faciliter l'acceptation de la critique.

On peut aussi paradoxalement, retrouver une forme de rigidité dans certaines formes de militantisme, avec cette « injonction » de bienveillance constante à l'égard des autres ?

Le principe d'être bienveillant tout le temps, avec tout le monde... reste dans cette ligne de conduite. Mais il faut veiller à rester bienveillant envers soi-même, se dire qu'il n'est pas possible d'être parfait dans la continuité, aussi développer une forme de tolérance. Le perfectionnisme peut éloigner l'individu de ses valeurs. Cela se retrouve dans le militantisme, où la flexibilité n'est pas toujours de mise, or il est essentiel de s'autoriser à déroger à certaines directives.

On vit par ailleurs dans une société qui prône l'« attitude positive », la gestion des émotions en toutes situations.

Il y a des jours où ça va, d'autres où ça va moins bien et cela fait partie de l'existence humaine. Vouloir la perfection peut générer de l'impatience. Or il faut rester à l'écoute de soi. De même, lors du confinement, l'on a observé l'idée de réussir cette étape et de mettre à profit le temps passé à la maison, de bien le gérer, de faire des choses pour soi. Ce qui a aussi permis à certains de relâcher la pression par rapport à des objectifs, puisque leur temps s'insérait dans un autre rythme. ●

L'UKRAINE : TOMBEAU DE L'ORDRE LIBÉRAL ?

PAR TANGUY STRUYE DE SWIELANDE

professeur de relations internationales (UCLouvain-CECRI), spécialiste des grandes puissances

L'Union européenne a depuis la fin de la guerre froide adopté une vision du monde très idéaliste, basée sur le multilatéralisme, la gouvernance, les droits de l'Homme, délaissant souvent les questions de sécurité et de défense et la géopolitique.

De nombreux pays européens n'ont dès lors plus investi dans leur défense, comptant sur les États-Unis pour garantir leur sécurité. En outre l'UE, et de manière plus générale l'Occident, ont cru un peu naïvement que d'autres États et civilisations partageaient les mêmes desseins civilisationnels et idéationnels. Pourtant dès 2008-2009 avec la crise économique et l'affirmation de la Chine sur la scène mondiale, l'invasion russe de la Géorgie (2008), puis les tensions en mer de Chine (dès 2012) et la guerre de Crimée (2014) des signaux qui allaient à l'encontre de l'ordre libéral défendu par la grande majorité des démocraties dans le monde ont émergé. Aussi bien la Russie que la Chine ont dès cette période rejeté le modèle occidental et entrepris de nombreuses actions pour le fragiliser et l'affaiblir.

L'ERREUR DE L'OCCIDENT : ABORDER LA POLITIQUE INTERNATIONALE SELON SES PROPRES VALEURS UNIQUEMENT

Or, malgré ces événements et ce qu'ils laissaient sous-entendre, l'Occident continue de commettre une erreur récurrente : celle de définir et d'aborder la politique internationale selon des valeurs, critères, prismes occidentaux, comme si le monde entier pensait

comme nous. Tombé dans le piège du *wishful thinking* et du biais de confirmation, l'Occident, en particulier l'UE, s'est refusé à voir ces réalités en face et a refusé de nommer explicitement ses adversaires avant qu'il ne soit trop tard. Croire que Poutine n'attaquerait pas l'Ukraine a mis en exergue de façon éclatante ce travers de naïveté et d'aveuglement, ainsi qu'une méconnaissance de la situation et une incapacité à comprendre la vision que le leader du Kremlin a du monde. La réaction européenne des premiers jours qui ont suivi l'invasion du 24 février 2022, était d'ailleurs très révélatrice, puisque ni l'UE dans son ensemble ni ses États membres n'avaient anticipé ni même pensé possible le scénario d'une invasion russe de l'Ukraine. La conséquence de cela : des déclarations décousues, un manque de coordination, une absence de préparation.

DANS LA TÊTE DE VLADIMIR POUTINE

Pourtant, une meilleure compréhension et prise en compte de la rationalité du président Poutine aurait dû alerter les Européens au niveau de l'Ukraine en tant que telle, mais également pour ce que l'Ukraine représente aujourd'hui, à savoir un pays évoluant vers une démocratie, et donc attaché à l'ordre libéral.

La Russie sous l'ère Poutine est en effet celle de la géopolitique et de l'ultra-conservatisme civilisationnel. En 2003, la « doctrine Ivanov », du nom du ministre de la Défense de l'époque, Sergei Ivanov, souligne la nette érosion de la position stratégique de la Russie et insiste sur la nécessité d'un contrôle à la fois politique et militaire dans les régions voisines. La doctrine Ivanov se traduit dans les faits par le renforcement des relations au sein de différentes organisations régionales chapeautées par la Russie (ex. la Communauté des États indépendants, l'Organisation du traité de sécurité collective, l'Union économique eurasiatique) ou le recours à l'arme énergétique. La lutte pour ce voisinage proche est un jeu à plusieurs facettes : il inclut des enjeux stratégiques, identitaires/civilisationnels, géopolitiques et économiques. Le président Poutine met ainsi en avant l'idée d'un projet géopolitique panrusse, où Moscou a le devoir d'assurer la continuité de la civilisation russe partout où elle se trouve en opposition avec l'expansion de la civilisation occidentale. Ainsi, la politique de voisinage développée par la Russie envers l'étranger proche est légitimée par la défense d'un « monde russe ».

L'ultra-conservatisme civilisationnel a quant à lui comme objectif de repousser l'ordre occidental des valeurs démocratiques, qui promeut des idées progressistes (ex. droits des LGBTQIA+) considérées comme entraînant la décadence. Par conséquent, la Russie estime devoir développer son propre modèle civilisationnel. Au lieu de défendre le libéralisme qui met l'accent sur l'individualisme, la Russie doit défendre l'idée du conservatisme et des traditions locales. Selon cette double logique géopolitique et civilisationnelle, les peuples russo-



phones doivent être rassemblés sous l'égide de la Russie (en particulier le Bélarus et l'Ukraine) et les autres pays aux frontières de la Russie doivent former des États vassaux (Caucase et Asie centrale). Dès lors, la pièce manquante du puzzle poutinien était l'Ukraine. En effet, l'Ukraine est une véritable obsession pour le président Poutine. Excepté en cas d'enlèvement dans le conflit, rien ne l'arrêtera ni ne le ramènera à la table des négociations pour négocier le respect de la souveraineté ukrainienne. Indépendamment de l'évolution du conflit, il est peu probable qu'il abandonne les territoires déjà conquis dans le Sud. Si son scénario idéal est une Ukraine dans le giron russe, il pourra probablement se satisfaire d'un scénario plus pragmatique : une Ukraine neutre, ne contrôlant plus le Donbass, en ce compris la mer d'Azov. Au moment où ces lignes sont écrites, il est tout à fait possible que la Russie pousse son invasion dans le Sud jusqu'à la frontière avec la Moldavie et la Roumanie ; en cas de succès, l'Ukraine deviendrait un pays enclavé, sans accès à la mer.

LE TOMBEAU DE L'ORDRE LIBÉRAL ?

La guerre en Ukraine pose également plus globalement la question de l'avenir

de l'ordre libéral. Cet ordre a-t-il encore un avenir dans sa forme actuelle ?

Si l'on en croit l'Occident, la Russie de Poutine serait aujourd'hui isolée sur la scène internationale après son invasion de l'Ukraine. Pourtant, si l'on s'arrête sur le vote à l'Assemblée générale à l'ONU début mars 2022, on constate que cet isolement est loin d'être acquis : 141 pays ont certes condamné l'invasion russe, mais cinq pays ont voté contre cette condamnation et 35 pays, dont la Chine et l'Inde notamment, se sont abstenus. En d'autres termes, 40 pays n'ont finalement pas condamné cette intervention, sans parler de ceux qui, bien que l'ayant condamnée, n'imposeront pas de sanctions (ex. Israël, Turquie). L'unanimité est donc bien loin d'être une réalité. Sur de nombreuses thématiques, la communauté internationale relève davantage du mythe rhétorique que de la réalité, et l'Ukraine ne forme pas une exception. Depuis Moscou, Poutine a œuvré, conjointement à la Chine, à faire reculer l'ordre libéral, et cette stratégie fonctionne : les démocraties sont en crise et les régimes autoritaires plus nombreux aujourd'hui qu'il y a 15 ans – et en augmentation constante. Avec Xi Jinping, Poutine se veut l'avant-garde d'une contestation, d'une destruction même, de cet ordre né en 1945 et renforcé en 1990. Le monde se retrouve

aujourd'hui divisé en trois groupes : les démocraties, les régimes autoritaires, et les pays qui alternent entre les deux, tantôt alignés aux premiers, tantôt se rangeant du côté des seconds.

En définitive, l'Ukraine forme la ligne de fraction entre deux visions du monde : celle de la Russie, très conservatrice dans ses valeurs, défendant un modèle autocratique et où le rapport de force est omniprésent ; en face, la vision occidentale, plutôt progressiste, défend un ordre mondial libéral, allant jusqu'à ignorer la réalité de la géopolitique et des facteurs idéationnels. Face à cette réalité, il faudra développer un nouveau *modus operandi* entre grandes puissances où la coopération sera l'exception et où la compétition et la contestation seront la règle. Ainsi, comme le remarquait Raymond Aron, « le choix en politique n'est pas entre le bien et le mal, mais entre le préférable et le détestable ».

Finalement, l'Ukraine confirme que la période de l'après guerre froide n'a finalement été qu'une parenthèse dans la rivalité traditionnelle entre grandes puissances. On peut ainsi appliquer à la période actuelle la citation d'Antonio Gramsci, qui écrivait : « Le vieux monde se meurt, et le nouveau monde lutte pour naître : c'est maintenant le temps des monstres. »

Bibliographie sélective :

- › Michel ELTCHANINOFF, *Dans la tête de Vladimir Poutine*, Actes Sud, 2015.
- › Isabelle MANDRAUD et Julien THÉRON, *Poutine, la stratégie du désordre*, Tallandier, 2021.
- › Isabelle FACON, *La nouvelle armée russe*, L'Inventaire, coll. « Les Carnets de l'Observatoire », 2021.
- › Alexandra GOUJON, *L'Ukraine de l'indépendance à la guerre*, Le Cavalier Bleu, coll. « Idées reçues », 2021.
- › Vladimir FÉDOROVSKI, *Poutine et l'Ukraine : les faces cachées*, Balland, 2022. ●

DANSE

SUR LA PLANÈTE MARS

PAR CATHERINE CALLICO
journaliste



Danséveil © Mars Danse studios

C'est en verte campagne, à Suarlée, à quinze minutes de bus de Namur, que le studio de danse MARS a ouvert ses portes en 2019, sous l'impulsion de Jeremy Lepine et de Laurent Reunbrouck, professionnels du milieu. Ensemble, ils gèrent la coordination générale de l'école récemment reconnue comme Centre d'expression et de créativité.

Comment avez-vous été amenés à développer deux lieux de danse en Région wallonne en peu de temps ?

J. – Nous avons chacun un long parcours dans la danse et, à un moment, avons eu l'envie d'ouvrir notre propre lieu de pratique en mode amateur. Après avoir dansé dans différentes compagnies, lors d'événements entre autres, l'on s'est rendu compte qu'on prenait peut-être plus de plaisir à enseigner et à transmettre notre passion. Nous avons lancé un premier studio de danse en 2018 à Court-Saint-Étienne et un an plus tard à Suarlée. Dans la région de Namur en particulier, il existe peu de lieux dédiés à la danse, or la demande pour ce type d'activités est importante.

Les deux studios partagent-ils la même approche ?

L. – Une vingtaine d'animateurs travaillent sur les deux lieux, proposant 35 heures d'activités hebdomadaires régulières et d'autres initiatives autour. Ils sont identiques tout en ayant une identité propre, ont le même projet pédagogique, les mêmes démarche et philosophie... Peu d'interactions s'opèrent car, dans chacun des projets, l'accent est surtout porté sur les liens locaux, l'enracinement territorial.

Vous avez établi une programmation très éclectique et multiculturelle, qui capte différents publics. De la danse classique à l'afro&afrobeat en passant par la zumba ou le modern jazz...

J. – Nous sommes conscients de la valeur de la transmission culturelle. Le lieu propose tous les types de danse, pour toute personne de 3 à 99 ans, dans la mesure du possible (sourire). L'aspect multidisciplinaire est également essentiel pour nous. Au-delà de la danse, on privilégie le croisement des disciplines et depuis cette année, un nouveau cours de comédie musicale pour enfants, ados et adultes est proposé, ce qui permet d'offrir une approche complète, qui intègre le chant, la danse et des chorégraphies et le théâtre. Chaque semaine, les différentes disciplines s'interchangent.



Jérémy Lepine et Laurent Reunbrouck, coordinateurs du CEC Mars © C. Callico

L. – En ce moment, l'on travaille aussi à développer un pôle davantage centré sur la musique avec, ici encore, des références multiples.

Comment s'effectue l'apprentissage des enfants en bas âge, cela passe par des bases ?

J. – Certains parents inscrivent leurs enfants aux cours avec l'un ou l'autre modèle en tête et le désir qu'en peu de temps ils les reproduisent. Mais avant toute chose, il est essentiel de faire prendre conscience aux tout-petits de leur corps, par le jeu et diverses activités comme par exemple « faire la girafe » en étendant le cou, « l'éléphant » en adoptant un mouvement plus lourd ou « la statue » pour marquer des pauses. Quand les enfants sont en bas âge, on développe d'abord ensemble les bases de la danse en général par la psychomotricité, l'écoute musicale... de façon ludique. Puis, quand ils atteignent 5-6 ans, on les éveille à d'autres choses via des cours de classique éveil, jazz éveil ou hip-hop enfant, et peu à peu, ils tissent leur expérience personnelle.

Au sein des jeunes participant.e.s, y a-t-il des effets de mode, des styles de danse plus demandés que d'autres ?

L. – Au départ, les enfants sont surtout attirés par la danse classique mais à un moment, la technique les ennuie. Au sein de nos studios, les danses urbaines rassemblent le plus de gens. Les adolescents en particulier, à partir de 10-12 ans, sont très attirés par les danses urbaines contemporaines, qu'ils découvrent le plus souvent via des vidéos, sur les réseaux sociaux, etc.

J. – Depuis un moment, l'on constate une demande pour les danses lyriques vues sur TikTok en particulier. Le ragga, par exemple, importé de la Jamaïque en passant par les États-Unis, est l'un des styles de danse les plus en vogue du moment. Le cours s'adresse aux personnes qui ont une envie furieuse de bouger sur des rythmes de groove américains.

Suivre des cours de danse urbaine, cela requiert certains acquis ?

L. – Le hip-hop demande une certaine coordination et un goût du rythme. Il s'agit d'une discipline énergique qui permettra aux élèves de développer leur dynamisme et leur style. Chaque prof a généralement une approche différente, ce qui permet d'explorer toutes les facettes de ce style. Le break dance ►



Danséveil © Mars Danse studios



Ragga © Mars Danse studios

- est une subdivision du mouvement hip-hop, plus axé sur l'apprentissage du travail au sol et de figures acrobatiques. Les danseurs de break dance, appelés B-boys (garçons) et B-girls (filles), vont apprendre à maîtriser diverses techniques qui demandent un effort physique important, de la rigueur et de la discipline. Les cours se terminent la plupart du temps par un exercice de « freestyle » ou, pour les plus grands, par un « battle ».

Entre autres, vous proposez également des danses dérivées du jazz ?

L. – La danse jazz fait partie du mouvement « jazz » né au sein de la culture noire américaine. Celle-ci travaille la technique, la coordination, le rythme, la souplesse et l'expressivité sur les rythmes et chansons du moment. Le cours de modern jazz lie le vocabulaire classique, jazz et contemporain. Il se caractérise par les déplacements et leur coordination, tout en favorisant l'expression individuelle et le ressenti.

Le yoga trouve également sa place au sein de cette vaste programmation...

J. – Le yoga est la pratique d'un ensemble de postures et d'exercices de respiration, qui visent à apporter un bien-être physique et mental. Cet ancien art de vivre tel qu'il est expliqué dans les textes se révèle comme un chemin initiatique qui transcende la discipline physique.

Votre approche s'inscrit également dans une interaction avec le tissu local. Par quelles voies s'opère la rencontre avec l'extérieur ?

L. – Dans le Brabant wallon, l'esprit reste très familial et au sein de l'école, l'on privilégie les espaces d'accueil. Parmi les bénévoles, on compte beaucoup de locaux, des parents, des proches... À Bruxelles, où l'on a beaucoup donné cours auparavant, c'était différent: les gens restaient rarement avant ou après les activités. On essaie aussi d'impliquer les participant.e.s aux cours dans les activités du territoire. Nous composons des chorégraphies et travaillons souvent en collaboration avec les communes lors de manifestations locales, de marchés ou d'initiatives itinérantes comme par exemple lors du marché annuel de Court-Saint-Étienne. Nous sommes aussi en lien avec des organismes comme le comité de quartier de Suarlée, les Échasseurs de Namur ou le Centre culturel du Brabant wallon.

En termes d'éducation permanente, vous prônez aussi une réflexion citoyenne sur l'évolution du monde contemporain au travers des spectacles montés...

J. – Oui, nous travaillons la réflexion citoyenne autour d'enjeux sociaux, via une thématique annuelle commune à tous les cours. On définit avec chaque groupe le rêve que l'on va développer et comment le mettre en scène, à par-

tir d'outils pédagogiques proposés par chaque animateur. L'idée est de ressentir que nous sommes tous interconnectés. Un spectacle réunit tous les élèves autour d'une thématique commune, comme dernièrement les astres. Celui-ci est composé de huit tableaux différents axés respectivement sur le soleil, les étoiles, la lune... Par exemple, dans une chambre d'enfants, l'on évoque un pays imaginaire en passant par tous les astres. Indirectement se pose la question de la place du rêve des enfants dans la société contemporaine, de la possibilité de les réaliser ou non, par quelles voies, etc.

L. – On a aussi réfléchi ensemble sur une musique, cela permet de responsabiliser chacun.e à chaque étape de la réalisation d'un spectacle.

La crise que nous traversons depuis plus de deux ans a-t-elle modifié votre manière de faire, quelles en ont été les conséquences sur les cours et ateliers ?

J. – Au départ, on a proposé des cours en ligne pour tenter de maintenir le lien social, mais cela n'a pas trop bien fonctionné. Puis, lors de la reprise des cours au Studio en janvier, les élèves étaient moins réguliers et moins engagés dans le programme, certains hésitaient à revenir à force de mesures mouvantes. Mais depuis, l'enthousiasme revient ! Plus que jamais, nous tentons aussi d'éviter le côté formel des cours en proposant aux élèves de s'essayer à la



Breakdance © Mars Danse studios

scène, en favorisant les rencontres entre eux notamment lors de stages, et avec le public.

L. – Récemment, on a été contactés par le Forum de l'Emploi, afin d'y participer via un stand. Beaucoup de jeunes pensent qu'il est impossible de faire carrière dans la danse car cela requiert beaucoup de temps, de patience, de sacrifices. De même, l'on compte dans nos élèves 75 pour cent de filles. Et dans des sections comme le breakdance, on ne trouve que des garçons. Certaines idées ont la vie dure mais peu à peu via ce type d'initiatives, on espère contribuer à faire bouger les choses. ●

QUI SONT-ILS ?

JEREMY LEPINE

Diplômé de l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles en Danse classique et contemporaine, Jeremy Lepine a créé la compagnie Yetsirah en 2009 et sillonné la planète (Europe, Argentine, Cambodge...) plusieurs années durant, pour enseigner la danse et réaliser des chorégraphies. Coordinateur au sein de l'asbl Dance Corner, il est aussi administrateur de l'AFED ASBL, de l'ASBL ART.EMIS et expert du Conseil supérieur de la Culture de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

LAURENT REUNBROUCK

Danseur et chorégraphe de hip-hop également reconnu, Laurent Reunbrouck a créé ses propres compagnies, DTS et KDTS qui se sont produites un peu partout en Europe. Parallèlement, il collabore avec différents artistes et directeurs artistiques (Luc Petit...). Il enseigne le hip-hop au sein de MARS et gère tout le volet « enseignement culturel » (organisation des ateliers, etc.) de l'association, en collaboration avec l'équipe.

Infos : <https://marsdanses.com/>

LUDILAB :

LE JEU DE SOCIÉTÉ, UNE QUESTION SÉRIEUSE

PAR THOMAS CASAVECCHIA

journaliste au *Soir*

À l'école ou ailleurs, le jeu de société peut être une aide à l'apprentissage. Et les jeux en eux-mêmes sont un formidable outil pour en apprendre plus sur la société.

ne voient pas d'un très bon œil l'arrivée de jeux de société dans les classes. D'autres en revanche sont très demandeurs et voudraient utiliser cette technique d'apprentissage à tort et à travers. Souvent, il faut les recadrer, car contrairement à ce qu'ils pourraient avoir tendance à penser, le jeu n'est pas utile dans toutes les situations. Cela demande une formation pour les professeurs. Évidemment, les plus enthousiastes sont ceux qui jouent eux-mêmes et ces derniers voient dans le jeu une vraie opportunité d'apprentissage pour les enfants. »

DÉFINIR L'INFORMATIQUE GRÂCE À UN JEU DE CARTES

Ludilab est un collectif né en 2014 qui s'intéresse de près à tous les aspects du jeu de société. « On travaille sur les jeux, mais aussi avec les jeux », résume Vi Tacq, médiatrice culturelle, ludopédagogue et game designeuse. Elle est également enseignante et chercheuse en sciences et techniques du jeu et fait partie de l'unité de recherche de la HE2B et du laboratoire Ludiverse.

La mission de Ludilab est de faire de la médiation culturelle ludique. « On travaille beaucoup avec les enseignants, les musées et les ludothèques. Pour l'instant, on réalise encore beaucoup de démarchage. On a aussi lancé un dossier de subsides afin de proposer des formations aux associations. »

Un des principaux axes de travail du collectif est la ludopédagogie : la possibilité d'apprendre quelque chose en utilisant le jeu. « Cela consiste à faire apprendre des choses au travers des jeux, explique Jonathan Smets, un des membres du lab. Certains enseignants

L'idée est aussi de sortir du cliché des traditionnels jeux de l'oie ou *Trivial Pursuit*. « On a par exemple créé un jeu de cartes afin d'éduquer au numérique. »

Jonathan part alors chercher le jeu de cartes en question. De retour, il s'explique : « On s'est inspiré de la gamme de jeux *TimeLine* dans laquelle chaque joueur doit replacer sa carte dans l'ordre chronologique. Ici, on a fait représenter différentes choses de la vie courante. Le but du jeu est de déterminer si telle chose dispose d'une intelligence artificielle et s'il s'agit ou non d'une forme d'ordinateur. »

Les enfants doivent alors décider si oui ou non un chat est une espèce de robot hyper développé ou non. « Évidemment, certaines cartes sont beaucoup plus simples que d'autres. Par exemple, une TV des années 1990 ne suscite pas trop de débat. En revanche, elle n'a pas les mêmes caractéristiques qu'une smart TV actuelle. De la même façon, les jeunes ne se rendent

pas forcément compte que leur console Nintendo n'est jamais qu'une tablette, et donc un ordinateur. Le but de l'animation est donc d'aider les élèves à développer eux-mêmes une définition de ce qu'est un ordinateur. Et, bien entendu, certaines cartes vont venir mettre à mal cette définition qu'il faudra alors revoir et affiner. Cela permet de bien conceptualiser l'outil informatique, mais aussi de montrer en quoi leur préconception peut être erronée. »

Le jeu a donc été pensé comme une activité en classe. Il est ainsi fourni avec un livret de règles pour les joueurs et des fiches d'animation pour aider les enseignants à l'utiliser de manière optimale. « Il ne suffit pas de jouer pour être sûr que la leçon ait bien été intégrée. Il est par exemple très important de proposer un débrief après l'animation. Il faut pouvoir faire émerger un dialogue au sein de la classe. »

Le jeu de société ne manque pas d'avantages dans la pédagogie. Son caractère interactif, dynamique et amusant, permet un apprentissage différent. « L'engagement des joueurs, la motivation des apprenants et l'expérimentation sont autant d'éléments qui permettent aux joueurs de mieux retenir ce qu'ils ont contribué à créer : ici, une définition d'un ordinateur. C'est vrai que le jeu permet l'émergence d'émotions et la littérature scientifique montre bien que l'apprentissage est meilleur s'il a convoqué des émotions. »

Ludilab propose donc des formations d'introduction à la ludopédagogie, en plus de ces ateliers en classe. « Plein d'enseignants se lancent un peu au hasard et sont déçus par les résultats. Les élèves sont peu motivés, dissipés, et l'apprentissage ne passe pas. Il vaut donc mieux se former avant et c'est toute la raison d'être de Ludilab. »



Vi Tacq et la collection de jeux du Ludilab qui est impressionnante © T. Casavecchia

LE JEU DE SOCIÉTÉ, UN FAIT SOCIAL

D'autant plus que tous les élèves ne sont pas égaux face au jeu de société. « Outre la culture ludique de l'enseignant, tous les élèves ne réagissent pas de la même façon face aux jeux. Car on ne joue pas de la même façon dans toutes les familles. Dans certaines, on ne joue pas du tout aux jeux de société. Il y a de très grosses disparités en fonction du niveau socioéconomique des familles. Certaines n'ont pas de culture du jeu classique et ne connaissent pas l'utilisation de cartes, de dés ou de plateaux. Il y a toute une grammaire à maîtriser, apprendre à attendre son tour, ne pas être trop mauvais perdant, cacher ses cartes, respecter les règles, prévoir ses coups. Il y a aussi tout un jargon

à connaître. Donc très clairement, il existe des inégalités qui peuvent être fortes entre tous les apprenants. C'est aussi le rôle de l'enseignant de veiller à ce que tout le monde puisse apprendre de manière optimale en jouant », explique Vi Tacq.

Cette disparité entre les publics peut aussi venir du média en lui-même. Car comme toute production culturelle, le jeu véhicule toute une série de visions du monde. « L'objectif est de questionner ce à quoi on joue, poursuit Vi Tacq, qui gère cet axe de l'association. On cherche à inscrire le jeu de société comme un vrai média dans la société, à décortiquer la culture du jeu. Depuis des années, le jeu vidéo a fait énormément de lobbying pour s'inscrire comme un véritable objet culturel. Le jeu de société est un peu à la traîne sur

ces questions. En s'intéressant à un jeu, on peut apprendre énormément de choses sur la société, il y a de nombreux messages qui passent. Bon, on ne va pas devenir un horrible colon en jouant à *Catan*, mais cela ne dispense pas de s'interroger sur ce à quoi on joue. Mais justement, cet exemple de *Catan* est parlant. À l'origine, il s'appelait, *Les colons de Catan*, et il a perdu la première partie de son titre. Cela dit quelque chose de l'évolution de la société, mais aussi des volontés commerciales de l'éditeur qui souhaite l'ouvrir à l'international. Autre exemple, l'esthétique japonaise, et plus largement orientale, est très présente dans le jeu de société. Et la plupart du temps, les créateurs de ces jeux sont des hommes blancs. Il y a là une vraie question d'appropriation culturelle. On reprend une esthétique ►

- dépaysante sans en connaître les codes. Par exemple, la manière de mettre son kimono a une réelle importance au Japon et communique toute une série de choses. Et quand un illustrateur ou une illustratrice représente un personnage portant un kimono, bien souvent il ou elle ignore ce contexte. Reprendre une culture et la vider de son sens est malheureusement courant dans le jeu de société. Et dans la société en général. »

IT'S A MAN'S WORLD

Autre aspect du jeu de société, son caractère très masculin. « De nombreuses études ont démontré que la plupart des joueurs étaient en réalité des joueuses, poursuit Vi Tacq. Mais ce public est largement invisibilisé. Les femmes jouent rarement en public. La plupart du temps, elles jouent avec les enfants, mais beaucoup moins sur les salons, ou dans les associations, les festivals ou les cafés de jeux de société. Socialement, les femmes sont donc rarement considérées comme des joueuses. On voit aussi que leur consommation est différente. Dans un magasin, elles auront par exemple tendance à limiter leurs achats afin que leurs dépenses n'aient pas trop d'impact sur le budget du ménage. Le jeu de société a donc un côté boys club que l'on retrouve aussi dans les différentes sociétés d'auteurs de jeux qui sont très largement masculins. »

Pour la professeure et chercheuse, il faut que le secteur apprenne à laisser une vraie place aux femmes, ne fût-ce qu'en proposant des services de garde-rie sur les festivals. « Tant que l'on n'a pas une vraie réflexion sur la place des femmes dans le jeu, ce cercle vicieux va continuer à s'auto-entretenir. »

On le voit donc, on a tout à gagner à décortiquer les jeux. « Il faut les étudier afin d'essayer de voir ce que la culture véhicule par les jeux. La Belgique est en retard sur toutes ces analyses. En France, on voit que la réflexion sur la pratique du jeu commence à percoler, tant au niveau des créateurs que des éditeurs. Mais c'est moins le cas chez nous. Il y a encore peu de recul sur la créa-

tion. C'est aussi un travail de service public, il faut par exemple conscientiser les ludothécaires sur les messages véhiculés par les jeux. De cette façon, il y aura une meilleure compréhension de ce que l'on met en avant, de ce que l'on propose au public. »

Ludilab a donc proposé des formations pour les bibliothécaires et ludothécaires de la Fédération Wallonie-Bruxelles à cette fin d'éducation aux médias. Y sont abordées les bases du *game design* avec un recul réflexif ainsi que le développement d'une solide base théorique liée aux jeux de société. « J'ai suivi une formation de MediaCoach auprès de Média Animation pour pouvoir mener des ateliers, explique Vi Tacq. Cela ne sert à rien d'inonder les apprenants avec de la théorie. Il y a une forme d'aller-retour constant entre la théorie et la pratique. On essaie aussi de développer la connaissance du jeu en tant qu'outil, savoir quand l'utiliser, quand ne pas l'utiliser. »

DES JEUX ET DES LIVRES

Ludilab, c'est aussi un centre de documentation sur le jeu au sens large. Le lab, en plus d'une vaste collection de jeux de société jouit d'une belle collection d'ouvrages, d'essais liés au jeu de société, au *game design* et aux enjeux sociétaux du jeu de... société. Ce fonds est accessible sur demande pour les professionnels de l'éducation et de l'animation.

« Nous travaillons actuellement à rendre le catalogue accessible en ligne, assure Jonathan Smets. Cela devrait être fait dans les prochains mois, mais une partie non exhaustive de notre stock est déjà accessible sur librarything.com/catalog/Ludilab. »

Vous l'aurez compris, les services de l'association sont pour la plupart réservés aux professionnels et orientés B2B. « On a finalement assez peu de contacts avec le grand public, poursuit Vi Tacq. L'objectif, en ce moment, est plutôt de créer des synergies. On a notamment travaillé avec le Brass à Forest et proposé des stages en collaboration avec le Point Culture de Louvain-la-Neuve. »

« Côté grand public, on propose un format de conférence gesticulée qui explore la question du genre par le biais du jeu. On y aborde donc le traitement du genre et ses représentations par les jouets, les jeux de société ou encore les jeux vidéo. On part de l'exemple de Barbie que l'on imagine en tenue de camouflage. » Cocasse et interpellant.

« Et puis, il faut aborder notre collection, ajoute Jonathan Smets, pas peu fier des centaines de boîtes entreposées derrière lui. On se donne pour mission de pouvoir donner un aperçu clair de ce qui existe comme jeux. Il y a les jeux destinés aux enfants, les jeux à licence, plusieurs exemplaires du même jeu à travers le temps pour voir son évolution et celle de sa boîte à travers les époques. On essaie aussi de travailler à la préservation de certains jeux. Ce qui est une vraie problématique. Mais cela devient compliqué, ne serait-ce qu'à cause de la place que cela prend. En plus, on ne dispose pas de local et nous sommes obligés de tout stocker chez nous. Nous cherchons donc des financements. Pour l'instant, on essaie de financer l'achat de ces jeux avec les recettes de nos activités, mais certains jeux sont très chers. On recherche donc un maximum de bons plans, et on opte souvent pour la récup. » ●

CLÉMENT COGITORE FILME LES INDES GALANTES, ENTRE MUSIQUE BAROQUE ET DANSES URBAINES

PAR PHILIPPE DELVOSALLE

rédacteur à PointCulture

Trois objets de forme et de durée très différentes – un court métrage de cinq minutes, un opéra sur scène de plus de trois heures et un *making of* d'une heure quarante – rendent compte de la rencontre osée mais réussie entre un opéra-ballet du XVIII^e siècle et une série de danses urbaines d'aujourd'hui.

CINQ MINUTES DE BEAUTÉ, D'ÉMOTION ET D'ÉNERGIE

C'est d'abord un choc, une expérience de spectateur qui ne nous arrive pas tous les jours. À l'origine de cette déflagration, il y a un film court, de cinq minutes à peine. Un film découvert en ligne et visionné sur un écran d'ordinateur, et non en projection sur un écran de cinéma. Mais c'est un film qui à l'issue de sa première vision nous laisse bouche bée et les yeux mouillés, bouleversés par l'énergie et la beauté qu'il nous a offertes (en particulier dans le contexte de cet énième confinement imposé par la pandémie de Covid-19). Un film dont la concision et la facilité d'accès sur Internet nous permettent de repartir souvent à sa rencontre, sans nullement nous lasser de le revoir des dizaines de fois, en y découvrant à chaque vision de nouveaux détails, en y ressentant à chaque fois le même bouleversement émotif et sensoriel.

En 2017, pour la plateforme de contenus numériques « 3^e scène » de l'Opéra de Paris, Clément Cogitore filme – entre chorégraphie et improvisation, entre chaos et écriture – la « Danse du grand calumet de la paix » et le duo « Forêts paisibles » du final de l'opéra-ballet baroque *Les Indes galantes* (Rameau, 1735). Pour filmer ce fragment d'une œuvre qu'il aime depuis longtemps, il

convoque sur le plateau une série de danseurs et danseuses de *krump* (danse urbaine née dans les ghettos noirs de Los Angeles à la fin des années 1990 après les émeutes ayant suivi le passage à tabac de Rodney King par la police). Pour le jeune artiste et cinéaste, il s'agit de « créer un court-circuit entre deux mondes qui ne se rencontrent pas. [...] Ce qui m'intéresse dans toute création artistique, ce sont des mondes qui se rencontrent, qui cohabitent, qui se confrontent, qui essayent de vivre ensemble ».

Un écran noir, quelques voix, la rythmique d'un tambour (« C'est une pièce plus ou moins percussive selon les interprétations mais là, j'ai fait travailler des compositeurs pour ajouter une base de percussions plus forte pour que les danseurs de *krump* ne soient pas perdus »), le lancement progressif d'un enregistrement des *Indes galantes* (par Le Concert d'Astrée/Emmanuelle Haïm, 2012)... Rassemblé en cercle, un groupe d'une soixantaine d'hommes, de femmes et d'enfants. Un danseur soliste au milieu. Des danseurs des deux sexes le rejoignent ou prennent sa place, sortant de l'anneau du collectif et de la position du spectateur pour devenir corps en mouvement et faire glisser la danse d'un seul vers la danse d'un groupe, et jouer le rôle d'étincelles dans l'embrasement chorégraphique

du *crew*. Restant toujours hors du cercle de la *battle* la caméra de Cogitore capte les regards, les expressions de visage, la fluidité des gestes, les interactions entre les corps en mouvement et la circulation d'une énergie assez folle et salutaire (« C'est une danse très libératrice et cathartique. Comme dans certains arts martiaux, on va représenter la violence par un geste symbolique qui va se substituer à cette violence pour l'exprimer sans que le sang coule »).

« BONS SAUVAGES » ET MÉPRIS DE CLASSE

Peu de temps après la réalisation du court métrage, le directeur de l'Opéra de Paris propose à Clément Cogitore et à la chorégraphe Bintou Dembélé de mettre en scène sur les mêmes bases les trois heures quarante des *Indes galantes* à l'Opéra Bastille. Si le cinéaste et la danseuse acceptent, c'est parce qu'ils voient un lien, un écho entre le propos et le livret de Louis Fuzelier pour Jean-Philippe Rameau il y a trois siècles et les danses urbaines d'aujourd'hui.

Les Indes galantes est structuré en quatre entrées (quatre actes mais plutôt conçus comme des tableaux indépendants autour d'un thème commun que comme les étapes d'une intrigue continue qui s'y déploierait) se passant res-



Philippe Beziat, *Indes galantes* © Les Films Pelleas

► pectivement en Turquie, chez les Incas du Pérou, dans un jardin en Perse et dans une forêt d'Amérique du Nord. Pour Cogitore, cet opéra-ballet est symptomatique du siècle des Lumières et de ce moment dans la pensée de l'homme occidental qui cesse de voir l'autre comme un sauvage sanguinaire mais passe à un autre cliché, celui du « bon sauvage » ; ajoutant immédiatement que « cette bienveillance est aussi teintée de condescendance » et qu'elle n'empêchera en rien le colonialisme – elle le facilitera même. Toujours pour le metteur en scène, le livret de l'opéra-ballet « ne raconte que des stéréotypes ». « Et un stéréotype, c'est juste un personnage avec lequel on n'a pas passé assez de temps, qui ne nous a pas raconté assez son histoire. Je ne cherche pas à éviter le stéréotype mais, au contraire, à le traverser afin que petit à petit il nous surprenne. » Partant de ce livret orientalisant et exotisant du XVIII^e siècle qui raconte les quatre coins du monde, Cogitore imagine « que le Monde c'est la ville et que les quatre coins du Monde se

trouvent dans la ville » et soient représentés sur scène par des tribus urbaines, des langages chorégraphiques très précis (*krump*, *voguing*, *jump style*, *flexing*) et quelques-uns de leurs *crews* respectifs. *Indes galantes*, le *making of* d'une heure quarante que Philippe Béziat consacre au montage de l'opéra-ballet, commence par une énumération – sous forme de collage sonore et d'un entrelacs de voix – des origines des danseuses et danseurs : Brésil, Sénégal, Espagne, Guyane, Vietnam, Algérie, Italie, etc. Au moins au niveau de la distribution de ses danseurs, il ne fait pas de doute que le parti pris de Cogitore fait bien entrer le monde et les autres continents sur la scène de l'opéra. Plus tard dans le documentaire, un danseur d'origine vietnamienne dont la famille est arrivée en France via l'Inde, se souvient des mots de Bintou Dembélé tandis qu'il nous montre quelques photos de famille : « Notre corps a mille ans d'histoire. » Mais le sentiment de supériorité de l'homme occidental, son racisme larvé ou décomplexé et la défense bec et ongles de ses privilèges (en particulier

celle d'un des lieux les plus évidents de célébration de son pouvoir symbolique, l'opéra) ont aussi la vie dure. On pense à une poignée d'articles de presse haineux lors de la première du spectacle. Libre à ces auteurs de ne pas être convaincus par les partis pris proposés, mais il ne faut pas un grand effort de décryptage pour traduire une série de leurs assertions méprisantes et violentes en : « Que ces sauvages tournoyants sur leur tête restent dans leurs ghettos, éventuellement dans une économie de la mendicité, de la piécette qu'on leur jette, mais qu'ils ne viennent pas nous bousculer dans notre tour d'ivoire. » Plus sournois, au début du documentaire de Béziat, une spectatrice bourgeoise apostrophe les danseuses et danseurs pour la majorité noire du futur spectacle de Cogitore et Dembélé alors qu'ils sont venus voir un opéra – la plupart d'entre eux pour la première fois : « On vous a invités ? C'est bien, ça... Et ça vous a plu ? » Mais, en sous-texte, par ses inflexions de voix, on entend bien la condescendance et le « Mais qu'est-ce que vous faites ici ? »



Philippe Béziat, *Indes galantes* © Les Films Pelleas

qui prime sur toute curiosité sincère ou réelle envie de rencontre.

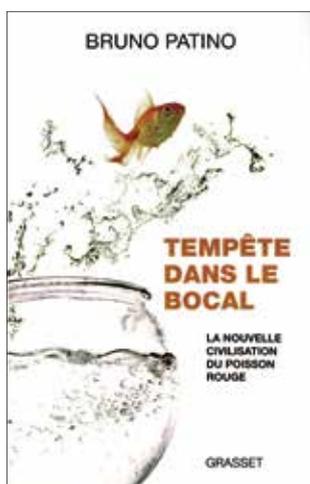
ADMIRATION MUTUELLE

S'il commence avec le *casting* des danseurs et s'achève avec la première du spectacle à l'Opéra Bastille en octobre 2019, le documentaire de Philippe Béziat sort parfois de la stricte chronologie. Autour de quelques moments clés de l'opéra-ballet, il s'autorise des sautes temporelles pour juxtaposer, pour ces scènes importantes, les différentes pièces du puzzle créatif en train de s'emboîter : les premières recherches, l'essayage des costumes, les maquettes ou la modélisation informatique des décors, le travail de plateau, les répétitions avec l'orchestre, le chœur et les solistes... jusqu'aux versions presque abouties des derniers réglages sur scène, au grand complet, en costumes, dans les décors et les lumières définitives de la scénographie finale. Comme tout *making of* réussi, celui de Béziat enregistre un projet en train

de trouver sa forme et une série de personnes en train de changer suite aux rencontres et au travail liés à ce processus de création artistique. Le documentaire est ponctué de moments d'étonnement – voire d'émerveillement –, surtout de la part des danseurs qui découvrent de l'intérieur le monde de l'opéra et, réciproquement, du monde de la musique et du chant découvrant d'autres formes de virtuosité et d'expressivité. Je pense surtout à cette scène où les danseuses et danseurs rencontrent pour la première fois les choristes (du Chœur de chambre de Namur) sous la baguette de Leonardo García Alarcón et assistent ébahis à la démonstration éclatante d'une maîtrise de soi, d'une énergie, d'une générosité qui font écho à la leur. « Les danseurs sont admirés par les choristes et les choristes sont admirés par les danseurs ! », s'exclame une femme sur le plateau dès l'interruption de la répétition. Rien que pour ce moment – et d'autres dans le même registre –, ce projet valait la peine d'être tenté (et suivi par la caméra de Béziat). ●

NOTRE CONDITION NUMÉRIQUE

PAR BERNARD LOBET
journaliste



La « petite poucette » de Michel Serres le sait : elle n'habite plus le même monde que son père ou son grand-père. N'habitant plus le même temps, elle vit aussi une tout autre histoire. Et cette histoire s'accélère encore. L'alliance de l'économie et de la technologie détermine notre vie quotidienne, notre rapport au monde et aux autres. L'économie de l'attention ne gouverne pas seulement notre comportement de consommateurs, elle pose des questions fondamentales sur nos relations sociales et notre rapport à la démocratie. Plusieurs livres récents font le point sur notre condition numérique et ses implications anthropologiques, sociologiques et politiques.

TEMPÊTE DANS UN BOCAL

« Nous ne sommes pas des numéros », pourraient s'écrier les réfractaires au tout numérique, à la suprématie du virtuel, aux grands groupes techno-économiques, aux émoticônes remplaçant les poignées de main ou les baisers. Un patron de médias, fin observateur des pratiques de communication, Bruno Patino, définit précisément l'ère du numérique comme celle « du jeu intégral et du calcul permanent », une alliance qui nous fait participer « avec un bel entrain à notre propre servi-

tude ». L'accélération reste le principe d'organisation du nouveau capitalisme numérique.

Avis de tempête, avertit l'auteur. La pandémie nous a plongés dans l'époque de l'écran total et du temps connecté universel. *La civilisation du poisson rouge* expliquait déjà en 2019 comment nous avons perdu la maîtrise de notre temps et de notre attention. Les ingénieurs de Google ont réussi à mesurer la capacité d'attention maximale d'un poisson rouge dans son bocal (8 secondes) et celle de la génération des millennials, qui ont grandi avec les écrans connectés (9 secondes). Bruno Patino ajoute dans *Tempête dans le bocal* que le modèle économique auquel nous sommes soumis engendre la dépendance individuelle et la polarisation collective.

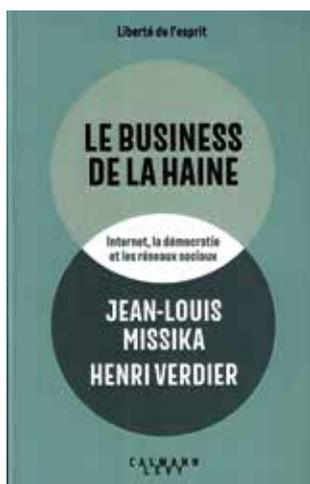
Le bocal de nos écrans, où nous tournons sans fin, est devenu un océan de signes, de sites qui nous relient les uns aux autres dans un univers de données. Nous assistons à la plateformesation du monde, avec des effets très concrets. Sur les réseaux, tout le monde crie et plus personne ne parle. La valeur du temps augmente mais son rendement diminue à mesure qu'il est occupé. Nos vies s'émiettent. Certes, nos écrans ont permis dans certains cas d'éviter la réclusion affective, mais, comme l'écrit B. Patino, « le partage n'est pas la communion ».

BUSINESS DE LA HAINE OU « BIEN COMMUN » ?

Dans *Le Business de la haine*, Jean-Louis Missika et Henri Verdier nous proposent d'analyser les tenants et aboutissants de notre vie numérique au regard du débat démocratique. Très pédagogique (les principales notions sont bien définies), l'ouvrage prend de la distance et de la hauteur, à la manière d'un drone, par rapport aux enjeux sociaux et politiques qui sont désormais les nôtres.

Ce qui est désormais en danger, d'après cette étude, c'est la possibilité pour les citoyens de s'accorder sur les faits qui fondent leurs désaccords, et surtout de les résoudre par un processus démocratique. Les auteurs racontent cette crise et l'inscrivent dans la perspective de l'histoire des médias et de leur régulation depuis le XIX^e siècle jusqu'à l'attaque du Capitole, le 6 janvier 2021. Ils proposent d'octroyer à l'espace public de délibération le statut d'un bien commun qu'aucun opérateur privé ou étatique ne pourra s'approprier. Ils en appellent au courage politique pour imposer aux plateformes un contrôle démocratique.

Le mot « haine » dans le titre est révélateur : elle est la passion politique dominante selon les auteurs, convaincus qu'il faut non seulement réguler l'usage des données personnelles mais aussi viser la transparence des algo-



rithmes et la limitation du marketing comportemental. Ainsi, le numérique pourra rester fidèle à sa promesse initiale : « être un vecteur d'émancipation de tous par le partage du savoir et de la puissance d'agir ».

L'ouvrage collectif *Pour un numérique au service du bien commun* se demande précisément ce que deviennent les idéaux d'émancipation et de solidarité, et en quoi le numérique peut contribuer au bien commun. Il est ici question de valeurs, de sens, d'éthique et de perspectives larges pour la société de demain : quel monde sommes-nous en train de construire ? À l'initiative de la Conférence des évêques de France, des échanges sur ces questions ont eu lieu entre participants de convictions diverses et d'horizons différents (ingénieurs, médecins, prêtres, philosophes...).

L'ouvrage collectif qui en résulte est très éclairant par rapport aux enjeux sociétaux, écologiques et individuels de la révolution numérique. À titre d'exemple, les auteurs, qui ne se prétendent ni technophobes ni technolâtres mais « engagés », constatent que les données sont devenues le nouvel or noir, que le numérique transforme le monde sous de nombreux aspects : les médias, la justice, la médecine, la guerre, l'emploi, etc. Quant à l'avenir, les auteurs soulignent l'importance de la régulation car « on ne peut pas octroyer aux entreprises du numérique le soin de dire à la place des citoyens quelle société nous voulons ». Et d'en appeler à une culture, une éthique et une politique du numérique.

LA DÉMOCRATIE DU LIKE

La vie politique et la démocratie peuvent-elles se réinventer à l'ère du numérique ? La conseillère régionale d'Île-de-France Nelly Garnier s'inquiète de la distance sans cesse grandissante entre les politiques et les citoyens. Ses enfants de 5 et 8 ans iront-ils voter quand ils auront l'âge ? Le *like* va-t-il remplacer le vote ? Les citoyens, fatigués des urnes, se défoulent sur les réseaux sociaux. Leurs voix se sont transformées en petits pouces levés. Que faire pour revivifier la démocratie et diminuer la violence de la sphère numérique ?

L'autrice est allée à la rencontre des youtubeurs, influenceurs, twittos engagés qui dessinent la nouvelle démocratie du *like*. Les réseaux ont été accusés de nourrir le complotisme, le populisme et d'encourager une posture victimaire. Nelly Garnier s'insurge. Couper le micro des citoyens ne règlera pas le problème. Il faut au contraire, selon elle, réintégrer leur parole dans l'exercice de la démocratie représentative. Les réseaux sociaux sont vus ici comme autant de cahiers de doléances qui s'écrivent tous les jours sur la toile. Aux politiques de s'en servir comme d'un élément du débat public. Comment ? Ce n'est pas décrit dans ce livre.

LES LIENS SOCIAUX NUMÉRIQUES

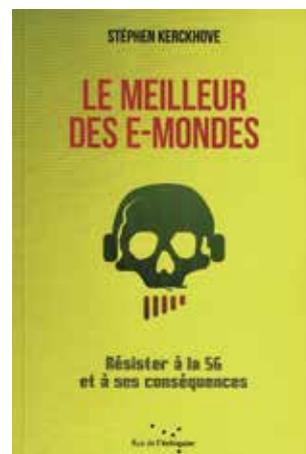
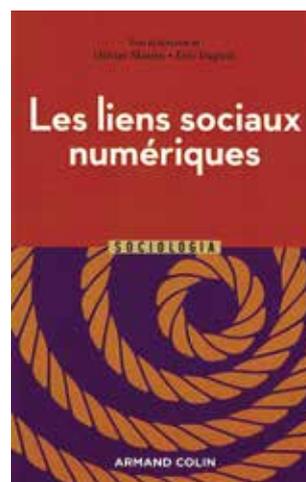
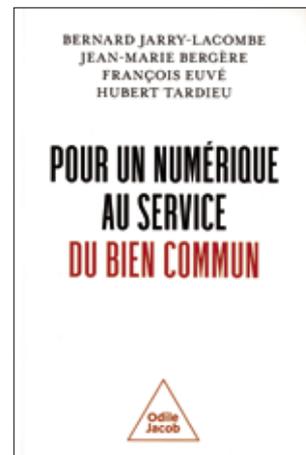
Quatre milliards et demi de personnes dans le monde soit six humains sur dix sont actifs sur les réseaux

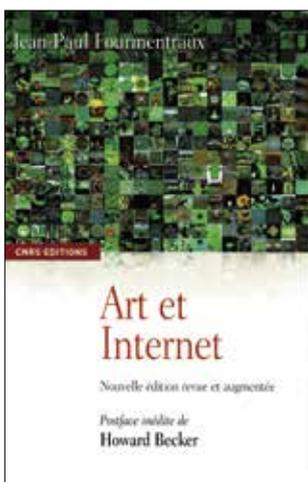
sociaux. Quels types de liens sociaux noue-t-on sur internet ? Une analyse sociologique approfondie est menée dans *Les liens sociaux numériques*. Douze contributions se penchent sur les différents dispositifs numériques qui participent à la fabrication et à l'entretien des liens sociaux. Les sites de rencontre, le jeu Pokemon Go, une base de données dédiée au tricot, les comptes Facebook de familles rurales, les réseaux utilisés par les adolescents, les pratiques numériques des randonneurs ou encore les plateformes d'emploi constituent des sources et des terrains d'expérimentation pour les sociologues soucieux de décortiquer les « faits sociaux technicisés ».

Ces différentes études de cas débouchent sur des principes méthodologiques qui insistent sur l'importance des aspects techniques et matériels – ni neutres, ni transparents, ni immuables – des liens sociaux ainsi noués. Une enquête sociologique passionnante et qui fournit des pistes bibliographiques pour aller plus loin.

LA 5G, L'ART, ET LA GUERRE

Notre relation au monde est bouleversée par les innovations technologiques qui étendent leur emprise à une vitesse impressionnante. La cinquième génération de téléphonie mobile représente le pas suivant. Certains sont effrayés et en appellent à une mobilisation la plus rapide possible. Que deviendra la société lorsque les algorithmes, les profilages, la





► surveillance permanente, les stimuli publicitaires, qui sont déjà à l'œuvre, deviendront encore plus prégnants ? L'horreur d'un « meilleur des mondes » à la Huxley puissance 5 se profile dans les mois et les années à venir, selon Stéphen Kerckhove. Dans *Le meilleur des e-mondes*, le directeur général d'« Agir pour l'environnement » demande qu'un débat public, pluraliste et transparent ait lieu. Il estime que jusqu'ici seuls les ingénieurs télécom, les informaticiens et les investisseurs ont eu leur mot à dire. L'auteur appelle à boycotter la 5G en interpellant les élus locaux ou en bloquant des chantiers. Il estime urgent de programmer une vaste cure de désintoxication, car le numérique, dit-il, est une drogue dure. Autre aspect de la vie humaine concerné par internet : la culture et en particulier l'art. Dans *Art et Internet*, paru initialement en 2005, le sociologue Jean-Paul Fourmentraux met en évidence les échanges entre artistes, informaticiens, dispositifs et publics à l'occasion de l'irruption de l'internet dans le processus de création. Les œuvres circulent autrement dans le public, le travail artistique devient plus collectif et interdisciplinaire. La guerre elle-même devient hybride, sous l'effet du numérique, conçu comme une arme, tant il est vrai que la communication et l'information sont depuis toujours des paramètres importants des conflits. Dans *Retour de la guerre*, François Heisbourg rappelle que les *big data*, autrement dit les flux d'information, sont le pétrole des temps modernes. Consciente du danger poten-

tiel de la libre circulation de l'information, la Russie s'est intéressée à un détachement possible du World Wide Web.

L'ÈRE DE LA LOGISTIQUE

Intéressons-nous pour terminer à l'aspect le plus évident du numérique : le flux mondial qu'il représente.

Dans *Flux*, le sociologue Mathieu Quet montre à quel point la pensée logistique gouverne le monde actuel, notamment grâce à l'action des centres de données. La logistique est l'art du transport et de la circulation qui consiste, depuis les guerres antiques, à acheminer des objets ou des hommes d'un point à un autre. Mais cet art s'est immiscé aujourd'hui partout où il le pouvait. Des firmes de livraison jusqu'aux routes qui permettent nos déplacements, des bateaux aux *data centers* qui hébergent nos données, de nombreux mouvements sont structurés par la pensée logistique, qui se résume ainsi : tout est affaire de gestion de flux. Que vous commandiez un livre par Internet, que vous appeliez votre agriculteur qui vous fournit vos légumes, l'étoffe de votre expérience quotidienne du monde est tissée de ces flux qui organisent notre société de manière globale. Mathieu Quet estime que nos vies sont confrontées au rouleau compresseur de la marchandisation, que nous sommes soumis à l'idéologie libre-échangiste et qu'il faudrait se révolter contre les inégalités construites par le monde logistique. ●

- **Bruno PATINO**, *Tempête dans le bocal. La nouvelle civilisation du poisson rouge*, Grasset, 2022, 214 pages, 18 €.
- **Jean-Louis MISSIKA**, **Henri VERDIER**, *Le Business de la haine. Internet, la démocratie et les réseaux sociaux*, Calmann-Lévy, coll. « Liberté de l'esprit », 2022, 268 pages, 19 €.
- **Bernard JARRY-LACOMBE**, **Jean-Marie BERGÈRE**, **François EUVÉ**, **Hubert TARDIEU**, *Pour un numérique au service du bien commun. Questions anthropologiques et éthiques*, Odile Jacob, 2022, 238 pages, 22,90€.
- **Nelly GARNIER**, *La démocratie du like : et si les réseaux sociaux avaient pris le pouvoir ?*, Bouquins, coll. « Essais », 2022, 201 pages, 18 €.
- **Olivier MARTIN**, **Éric DARIGAL (dir.)**, *Les liens sociaux numériques*, Armand Colin, coll. « Sociologia », 2021, 350 pages, 24 €.
- **Stéphen KERCKHOVE**, *Le Meilleur des e-mondes . Résister à la 5G et à ses conséquences*, Rue de l'Échiquier, coll. « Diagonales », 2021, 123 pages, 15 €.
- **Jean-Paul FOURMENTREAUX**, *Art et Internet. Les nouvelles figures de la création*, Éditions du CNRS, 2010, 281 pages, 20 €.
- **François HEISBOURG**, *Retour de la guerre*, Odile Jacob, 2021, 211 pages, 22,90 €.
- **Mathieu QUET**, *Flux. Comment la pensée logistique gouverne le monde*, Zones, 2022, 157 pages, 16 €.

TÉMOINS DE COMBATS SUR TOUS LES FRONTS

PAR CATHERINE RENSON

bibliothécaire-dirigeante,
Bibliothèque centrale de
Marche-en-Famenne

A lors que la violence et les combats reprennent aux portes de l'Union européenne, les éditeurs d'aujourd'hui poursuivent leur lutte pour offrir une information nuancée et pour soutenir des fictions originales et variées. Ils publient des ouvrages dignes d'intérêt qui mettent au jour des parcours et des témoignages d'exception.

UNE FICTION INQUIÉTANTE SUR LA GUERRE

L'Université Paris Sciences et Lettres et les Éditions des Équateurs ont sorti de presse en 2021 un livre qui bénéficie à présent d'un second tirage. Rédigé par un collectif de dix auteurs (analystes, chercheurs, auteurs de science-fiction et de romans noirs, illustrateurs, dont François Schuiten) qui se désignent par le nom de plume la « Red Team »¹, cet ouvrage inquiétant réunit quatre scénarios d'anticipation géopolitique. Soutenus par le regard d'experts scientifiques, les rédacteurs y ont imaginé des conflits possibles à l'horizon des années 2030 à 2060, utiles

pour orienter des stratégies de protection et initier des efforts d'innovations, suffisamment précis pour contribuer à défendre les intérêts vitaux de l'Europe.

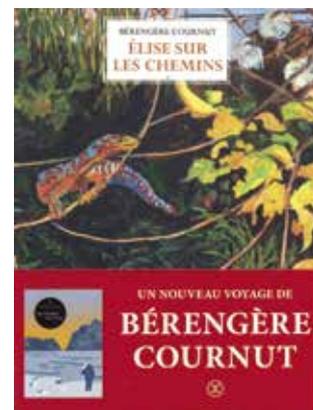
La première fiction embarque le lecteur sur le pas de tir du Centre de Kourou où un ascenseur spatial se construit et devrait être opérationnel en 2060. En août 2042, la P-Nation, ennemi déterminé des pays occidentaux, lance une attaque sur le site et change radicalement l'avenir du monde. Le deuxième récit est mené par des pirates actifs en Méditerranée. Le troisième scénario se révèle plus inquiétant encore : il prédit notre mort culturelle à la suite de nos fragilités numériques et en conséquence de cloisonnements entre groupes sociaux. La dernière partie de l'ouvrage débute en 2037 par un coup d'État militaire à Troie.

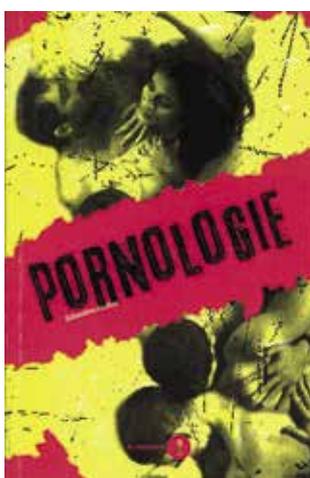
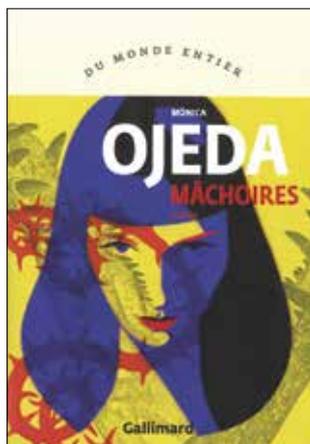
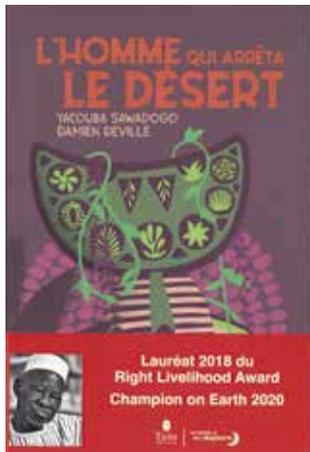
Ces quatre scénarios ont pour point commun les probabilités scientifiques qu'ils exploitent. Nous sommes donc en mesure d'y lire de réelles menaces sur le proche avenir. Le souci de clarté stylistique et la volonté d'éveilleur des consciences de l'ouvrage le rendent, malgré ses thématiques, plus utile que dérangeant, rencontrant ainsi l'ambition « qu'il aide à imaginer les modifications à venir de notre société », mais surtout qu'il contribue à nourrir des stratégies d'adaptation à ces changements.

Forte de cette première publication réussie, la Red Team travaille actuellement sur deux synopsis complémentaires dont la sortie de presse est attendue pour le mois de juin.

COMBATS ÉCOLOGISTES

Avec sa couverture élégante et colorée, fruit de l'expérience de la peintre Corinne Pauvert, *Élise sur les chemins* est un petit ouvrage qui ne passe pas inaperçu en librairies ou en bibliothèques, qu'il soit présenté en rayon « adultes » ou dans celui destiné aux adolescents. Par ailleurs, au-delà de son aspect matériel, le livre renferme également un texte très original, par sa forme et par son cheminement narratif. Écrit en vers libres, le texte s'inspire (librement) de la vie d'Élisée Reclus. Pour les besoins du récit, l'auteur ressuscite la jeune sœur du géographe, Élise, qui ne vécut pourtant que quelques jours. Elle lui cède sa plume poétique. La fillette accompagne ainsi ses frères et sœurs dans leurs périple et leurs préoccupations écologistes et progressistes. L'ouvrage, page après page, prend son envol, en toute liberté. Il apporte aux lecteurs adultes ou jeunes une fraîcheur bienfaisante et subtile, faite de riches moments passés en famille, à la campagne, au fil des saisons. Alors que sécheresses et fa-





► mines menacent le Burkina Faso et contraignent les paysans à l'exil, Yacouba Sawadogo entreprit dans les années 1980 le chemin inverse. Ouvrier, il quitta son emploi salarié pour retourner aux champs. Il y rétablit le « zaï », une technique ancestrale des agriculteurs de l'Afrique de l'Ouest. Elle consiste à creuser de profondes cuvettes dans le sol, dont le fond est tapissé par un amas de feuilles et de branchages qui formeront la matière organique nourricière, indispensable aux plantations. En forme d'entonnoir, le zaï assure également le rôle de zone de stockage des eaux de pluie, même lorsqu'elles sont rares. Après quarante ans d'efforts et d'obstination, Yacouba est parvenu, avec cette pratique, à replanter et à faire vivre une forêt de quarante hectares, maillon de la Grande Muraille verte du Sahel qui doit s'étirer d'ouest en est, du Sénégal à Djibouti. Récompensé, tout d'abord, par le Nobel alternatif (le Right Livelihood Award) en 2018, Yacouba fut nommé « Champion de la Terre » par l'ONU en 2020. Aujourd'hui, ce visionnaire, le visage parcheminé et l'œil toujours vif, décrit, dans *L'homme qui arrêta le désert*, son combat avec l'aide d'un anthropologue franco-burkinabé. Les deux hommes donnent ainsi à lire un ouvrage bref, d'une grande clarté, porteur d'espoirs immenses à l'adresse des Humains de tous les continents.

FEMMES EN LUTTES

À contre-courant de nombreuses publications fémi-

nistes des trois dernières années, la psychanalyste Sabine Prokhoris, féministe elle-même, déclare que le mouvement #Me too « est une illusion de libération et que c'est un vrai terrorisme intellectuel ». Elle est atterrée par la violence de militantes et par la brutalité de certains de leurs propos. Elle dénonce également, dans *Le mirage #Me too*, le manque de nuances du mouvement « qui ne fonctionne qu'avec des slogans », serait entaché de dérives et menacerait la présomption d'innocence sur des exemples français, connus et moins connus. La lecture de l'ouvrage, violent lui-même, ouvre un débat salutaire et nécessaire. En suivre les exemples nombreux, détaillés, parfois répétitifs, requiert toutefois un effort certain et une volonté soutenue de décryptage précis des faits et des dires.

Quoi de neuf ? est un titre connu, avant tout, par un podcast diffusé depuis 2017 par six animatrices. À présent, ces dernières (journalistes et sociologue) publient un premier livre dont l'objectif est de commenter cent œuvres (arts visuels, littérature, cinéma, séries) de 1906 à nos jours, sous l'angle du féminisme. Ce recueil comprend onze œuvres d'art, quarante films, trente-deux livres et dix-sept séries classés par discipline et par titre, analysés en deux pages dans lesquelles les autrices expliquent en quoi elles considèrent ces productions artistiques comme féministes. Cette sélection se consulte comme une encyclopédie. Elle se prête également à une lecture suivie. Elle ne

s'adresse pas uniquement aux féministes convaincues : son didactisme enrichira tout lecteur curieux et toute lectrice en recherche. Ceux qui associent l'Équateur à une nonchalance bienfaitrice découvriront, au contraire, dans le premier roman *Mâchoires*, de la jeune autrice Mónica Ojeda traduit en français, un univers centraméricain violent et pervers. Dès les premières pages, la jeune étudiante Fernanda revient à elle, les membres entravés de cordages, dans un lieu qui n'inspire pas confiance. Face à elle, Clara, sa professeure de lettres, « pouffiasse-mal-baisée-ta-mère-la-pute », est déterminée à prendre sa revanche sur les humiliations que lui ont fait subir ses élèves. Construit sous la forme d'un thriller psychologique, le roman explore les féminités perverses. Il analyse également les relations et les luttes de femmes entre elles. Il navigue entre fantastique et gothique, emmenant ses lecteurs et ses lectrices dans une ambiance sulfureuse, sans jamais les lâcher, leur laissant peu de répit entre les chapitres. Alors que les femmes se veulent des êtres humains comme les autres et qu'on assiste, dès lors, à « la massification de l'accès des femmes à la pornographie » dans laquelle elles « ne sont pas seulement consommées, elles en sont aussi consommatrices », Sébastien Hubier, spécialiste des représentations érotiques dans les sociétés occidentales contemporaines, publie, chez un éditeur dijonnais qui s'attelle à mettre à la portée du grand public des études scientifiques de haute tenue, un essai de « pornologie ». En

un texte bref et clair, l'auteur porte un regard sur la pornographie de masse mais également sur les visions diverses et variées des pornographies. Il contribue dès lors à décrypter les codes, les usages et les fonctions de cet univers en mutation.

AU COMMENCEMENT ÉTAIT... UNE NOUVELLE HISTOIRE DE L'HUMANITÉ

Aux détours d'étals de libraires, de travées de bibliothèques, ne vous laissez pas impressionner par une lourde brique qui, sur le ton de « il était une fois », propose une nouvelle histoire de l'humanité, balisée de conflits et de libertés. L'ouvrage, certes impressionnant, se déploie avec espièglerie et légèreté. Maniant érudition et vulgarisation, ses deux auteurs y décodent les travaux anthropologiques et archéologiques récents. Ils tracent les cheminements de l'humanité entre démocraties et sociétés inégalitaires. Ils se nourrissent de toutes les civilisations, voyageant de l'Ukraine à la Chine, du Croissant fertile à Teotihuacan. Procédant par chapitres courts, ils réussissent à offrir une synthèse au départ d'un patchwork travaillé durant dix ans, qui met en évidence l'importance des sociétés dites matriarcales, mais aussi la superposition poreuse des périodes de l'Histoire humaine qu'on présente trop souvent comme figées. Leur conclusion, d'une quarantaine de pages, y contribue magistralement, épaulée par un index et une biblio-

graphie conséquente. Cette œuvre monumentale, foisonnante, est un outil d'espoirs et de renouvellements de la pensée, particulièrement bienvenu.

RÉVOLTES ET DÉTERMINATIONS AMÉRINDIENNES

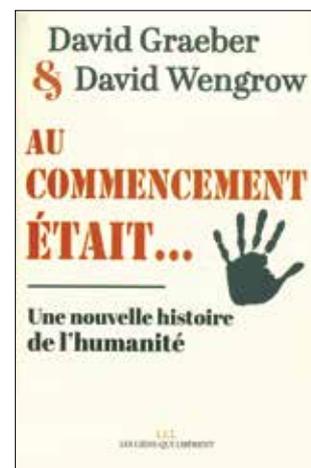
Les hasards du calendrier de l'édition en langue française offrent à notre curiosité, en ce premier trimestre 2022, deux ouvrages indispensables à la compréhension des problématiques amérindiennes d'hier et d'aujourd'hui.

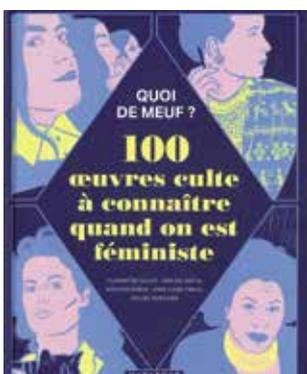
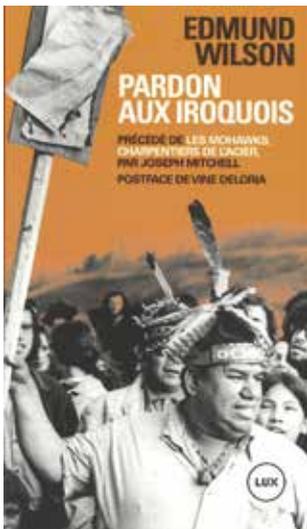
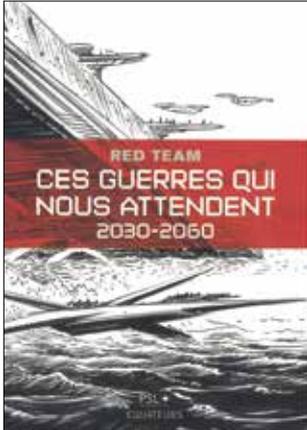
Les éditions Lux, basées à Montréal, viennent de rendre accessibles deux reportages ethnologiques majeurs. Le premier, en une quarantaine de pages, concentre son étude sur un groupe de Mohawks (originaires d'une réserve autochtone située sur la rive nord du haut Saint-Laurent) exilé aux États-Unis et établi dans la construction métallique (montages, ajustages et rivetages de ponts et d'immeubles). Cette enquête sociologique a été initialement éditée en anglais en 1949. Elle conserve néanmoins tout son intérêt et toute sa pertinence dans l'analyse nuancée des ruptures culturelles dont elle a été témoin. Le second texte, publié en anglais en 1959 et traduit en français en 1976, « analyse des mécanismes coloniaux encore à l'œuvre aujourd'hui ». Il rend compte, dans une écriture à la frontière entre le langage oral et le récit narratif, du combat du leader Standing Arrow, des Mohawks et de trois peuples autochtones de l'Ontario.

D'ascendance allemande par son père et chippewa par sa mère, la romancière Louise Erdrich, s'est, elle aussi, immergée dans les combats des peuples premiers. S'inspirant de son grand-père maternel, elle imagine le récit d'une lutte : celle d'un veilleur de nuit d'une usine également et président du Conseil tribal de la réserve de Turtle Mountain en lutte contre le Termination Act. Cette résolution de l'administration d'Eisenhower visait à mettre fin au statut particulier que le pouvoir fédéral avait accordé aux Indiens en 1934. Sous prétexte d'égalité entre tous les citoyens américains, cet acte juridique était une réelle menace sur l'autonomie et sur les terres des Amérindiens. Alors qu'elle a fait le choix d'un texte imprégné d'ethnographie, Louise Erdrich a construit une structure romanesque très aboutie. Procédant par chapitres courts, la romancière dessine des histoires multiples, guidées par quelques personnages forts. Les relations familiales, l'amour, les traditions, les luttes, la survie parsèment un récit porté par un souffle de vie hors du commun. Cette fresque romanesque, à la fois dense et légère, a été couronnée du Prix Pulitzer 2021 et a reconnu son autrice comme une figure majeure de la littérature américaine d'aujourd'hui.

CONTRE LA SOUFFRANCE ET LE CHAGRIN

Pendant de nombreuses années, Christophe André, psychiatre, se « contentait »





- de soigner. Il était aveugle à la consolation. Un jour, il est tombé gravement malade. Cette épreuve lui a permis de découvrir la nécessité et les bienfaits de la consolation. Cette prise de conscience a modifié ses pratiques, son rapport à la vie et l'a conduit à publier un ouvrage (destiné à tous les publics) afin de partager ses apprentissages en la matière. Pour Christophe André, la consolation c'est « tout ce qu'on propose (mots et gestes) à une personne qui est dans la souffrance, l'adversité, la peine, le chagrin, pour lui faire du bien, la soulager (dans l'immédiat) et pour l'aider à continuer de vivre (sur le long terme) ». L'intérêt et la force de cette monographie résident dans l'approche qu'elle réserve à celui qui console (comment consoler) ainsi qu'à celui qui a besoin d'être consolé. Alternant séquences théoriques et explicatives avec des exemples de parcours thérapeutiques d'anciens patients ou de vécus personnels de l'auteur lui-même, le livre combine rigueur scientifique et clarté stylistique. Bienfaisant au moment de sa lecture, cet essai apporte d'innombrables outils pour combattre les chagrins et apprécier les beautés et les richesses de la vie. ●

- › **RED TEAM**, *Ces guerres qui nous attendent : 2030-2060*, Éditions des Équateurs, 2022, 222 pages, 18 €.
- › **Béregère COURNU**, *Élise sur les chemins*, Le Tripode, 2021, 172 pages, 15 €.
- › **Yacouba SAWADOGO et Damien DEVILLE**, *L'homme qui arrêta le désert*, Tana Éditions, 2022, 107 pages, 16 €.
- › **Sabine PROKHORIS**, *Le mirage #Me too*, Le Cherche Midi, 2021, 349 pages, 20 €.
- › **QUOI DE MEUF ? (Clémentine GALLOT, Émeline AMÉTIS, Kaoutar HARCHI, Anne-Laure PINEAU, Pauline VERDUZIER)**, *100 œuvres culte à connaître quand on est féministe*, Marabout, 2021, 223 pages, 20 €.
- › **Mónica OJEDA**, *Mâchoires*, traduit de l'espagnol (Équateur) par Alba-Marina ESCALÓN, Gallimard, 2022, 318 p., 21 €.
- › **Sébastien HUBIER**, *Pornologie*, Le Murmure, 2021, 86 pages, 9 €.
- › **David GRAEBER et David WENGROW**, *Au commencement était... : une nouvelle histoire de l'humanité*, traduit de l'anglais par Élise ROY, Les Liens qui libèrent, 2021, 744 pages, 30 €.
- › **Edmund WILSON**, *Pardon aux Iroquois* ; précédé de **Joseph MITCHELL**, *Les Mohawks, charpentiers de l'acier*, traduit de l'anglais par Solange PINTON, Lux Éditeur, 2021, 20 €.
- › **Louise ERDRICH**, *Celui qui veille*, Albin Michel, 2022, 24 €.
- › **Christophe ANDRÉ**, *Consolations : celles que l'on reçoit et celles que l'on donne*, L'Iconoclaste, 2022, 330 pages, 22 €.

Note

1. Par opposition à la « Blue Team » du Ministère des Armées (françaises) qui, elle, est composée d'officiers, d'ingénieurs et de prospectivistes militaires.

LE MONDE D'APRÈS ?

PAR THOMAS CASAVECCHIA

journaliste au *Soir*

Pendant les heures les plus noires de la pandémie, beaucoup se sont pris à rêver à un monde changé. Écocide, inégalités, exploitation, le capitalisme semble atteindre ses limites. Si le monde d'après devait advenir, il passerait par une remise en question de ce modèle.

LE YACHT, CE SYMBOLE PARFAIT

Quel meilleur symbole du capitalisme effréné qu'un superyacht, un bateau de plaisance dépassant allègrement les 30 mètres de longueur ?

Dans le bien nommé *Superyachts*, un essai qui ne manque pas de cynisme, le sociologue Grégory Salle tente de faire prendre « la mesure de la démesure » que représentent ces navires au lecteur.

Il s'agit en effet d'un concentré du modèle capitaliste : à leur bord se joue la lutte des classes entre des propriétaires milliardaires et le personnel ; ces bateaux polluent, tant lors de leur construction que lorsqu'il s'agit de les faire voguer vers l'un ou l'autre paradis fiscal balnéaire ; leurs ancres détruisent la faune marine ; leurs toilettes se déversent dans les mers sans contrôles ni sanctions. Et que dire de leurs propriétaires qui, au-dessus des lois, sont

courtisés par toutes les stations balnéaires du monde. Par ailleurs, souvent, la manière dont ils ont fait fortune n'est pas forcément avouable : fraude fiscale, délinquance en col blanc ou exploitation.

On pourrait croire que ces personnes ont fait sécession avec le monde. Pour l'auteur, elles sont plutôt la matérialisation de ce qui n'y tourne pas rond.

CONSOMMER OU MOURIR ?

Ces oligarques plaisanciers sont-ils à ce point effrayés par la mort qu'ils se tournent vers la consommation outrancière, ostensible et sans complexe ? Cela pourrait être le cas. Dans *Thanatocapitalisme*, Byung-Chul Han défend la thèse que l'essor du capitalisme tient à une pulsion de mort. D'après lui, l'angoisse inconsciente de la mort serait le propulseur de l'obsession de l'homme pour l'accumulation et la croissance.

Pour le philosophe, l'hypercapitalisme actuel détruit les hommes, qui sont ravalés au rang d'objets, et la société, qui n'est plus orientée que vers la production et la productivité.

Dans ce recueil de chroniques et d'entretiens précédemment parus dans la presse allemande, l'auteur aborde, avec le même

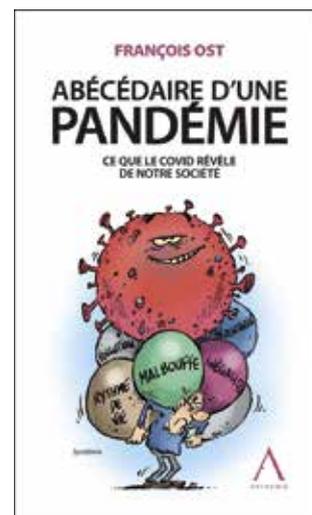
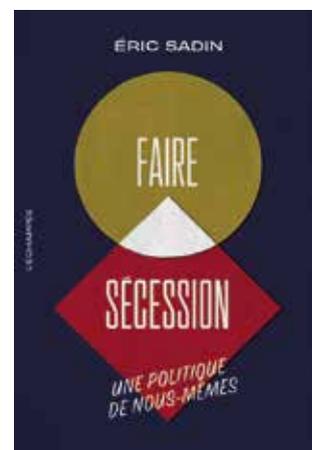
pessimisme que Freud ou Schnitzler, des thèmes liés au régime de la performance : l'exploitation totale de l'homme, le *big data* et les nouvelles technologies qu'il regroupe sous le terme « panoptique numérique », les réfugiés ou encore la dépression.

ABÉCÉDAIRE D'UNE PANDÉMIE : POUR UNE RÉVOLUTION

Sans doute plus optimiste, malgré la gravité du sujet, l'*Abécédaire d'une pandémie* de François Ost se veut tourné vers l'avenir. L'auteur espère retisser du lien social, restaurer la confiance envers les politiques et la science – durement mise à mal par les *fake news* notamment – et réapprendre la nécessité du lien avec l'autre et avec l'environnement.

Par un choix subjectif de termes, le philosophe et juriste belge nous livre sa vision de la pandémie, qu'il considère comme un « fait social total ». En effet, aucun domaine de la société n'a été épargné par cette crise. Tous les aspects de la vie sociale et de la vie individuelle ont été affectés.

Avec un regard à 360 degrés, *Abécédaire d'une pandémie* nous replonge dans le mois surréaliste de mars 2020. Il revient sur la « déclaration de guerre » d'Emmanuel Macron et analyse les



- atteintes à la liberté causées par les mesures prises dans cette « guerre ». Du confinement au vaccin en passant par la syndémie et le télétravail, l'auteur présente les enjeux liés à ces termes et propose ainsi une piste de réflexion, tout en attirant l'attention du lecteur sur l'importante rigueur dans l'usage des mots. Ce livre est l'occasion de penser à un avenir plus solidaire au lendemain de la crise. Imaginer le monde de demain.

L'URGENCE DU CHANGEMENT DE MODÈLE

Un monde de demain qui aura beaucoup fait parler de lui pendant les mois les plus durs de la crise sanitaire, mais que l'on n'a finalement pas trop eu l'occasion de voir advenir depuis l'accalmie. Avec *Faire sécession*, le philosophe Éric Sadin revient justement sur la désillusion qui n'a pas manqué de frapper ceux qui ont rêvé à ce fameux « monde d'après ». Rêver à un retour de l'industrie, à une réincarnation de l'État providence a-t-il encore un sens alors que l'on n'a eu de cesse, élection après élection, crise après crise, de se désillusionner ? Dans cet essai, le philosophe veut montrer qu'il est urgent de rompre avec le modèle de société actuel et de reprendre en main tout ce qui nous concerne. Réinventer un autre mode d'existence libéré du capitalisme numérique. Un nouveau monde dans lequel l'amitié serait la norme. Sans cela, le monde d'après restera le monde d'aujourd'hui.

Et le monde d'aujourd'hui n'est pas si reluisant. Dans *Wall Street à l'assaut de la démocratie*, Georges Ugeux dénonce les maux du système financier international et principalement la déconnexion entre l'économie réelle et les marchés financiers. L'exemple frappant de l'indice Dow Jones dépassant pour la première fois le cap des 30.000 points en pleine pandémie de Covid-19 est le point d'entrée de cet ouvrage qui ne se veut nullement complaisant. L'auteur pointe d'ailleurs les erreurs de jugement des gouvernements et des banques centrales durant la pandémie.

Après 50 ans à travailler dans le monde financier, Georges Ugeux sait de quoi il parle : inégalité des richesses, impact des marchés sur les ménages, culte de l'actionnaire, responsabilité et inaction des pouvoirs publics, sont autant de problématiques abordées dans ce livre.

La solution proposée par l'expert ? Une réforme démocratique des marchés financiers menant à un capitalisme solidaire et éthique qui remet l'humain au centre de la vie économique et financière. Une véritable démarche humaniste donc. Pour avancer, l'Humain a besoin d'une révolution solidaire. Une révolution du capitalisme.

LE RETOUR DU LOCAL

C'est tout l'objet du communalisme théorisé par Murray Bookchin dans *La révolution à venir*. Pour lui, l'avenir de la planète et des

humains devra passer par la fin du capitalisme, incompatible avec la liberté humaine et la finitude des ressources naturelles. Dans ce recueil de neuf essais précédemment publiés du grand penseur américain de gauche passé par l'anarchisme puis le communisme, le capitalisme et sa volonté constante de croissance sont comparés à une forme de cancer. Pour survivre, l'Humanité n'aura d'autre choix que de stopper cette autodestruction. Pour cela, il convient de repenser l'organisation politique. Bookchin propose alors une nouvelle forme de gouvernement dont il est le principal théoricien, le communalisme : une forme de retour à la démocratie participative et locale qui permettrait la remise en cause de la logique d'accumulation inhérente au capitalisme et le dépassement du modèle de l'État Nation vers un confédéralisme libertaire. Ce faisant, l'humanité pourrait alors faire face à la crise climatique et se sauver d'elle-même. Car cette crise aurait un impact désastreux sur l'humain en tant qu'espèce. Les rapports du Giec se succèdent toujours plus alarmants. Et pourtant rien ne semble changer. Ou si peu.

Mais la montée des eaux n'est pourtant qu'une des faces de l'anthropocène. L'extinction du vivant est aussi une réalité à laquelle sera confrontée l'humanité dans les prochaines décennies. Dans *Des risques grandeur nature*, un ouvrage adapté d'un rapport technique sur l'impact de la perte de la biodiversité sur les sociétés humaines, les équipes



du Muséum National d'Histoire Naturelle dressent un état des lieux de la science sur ces questions. Dans cet ouvrage très documenté, mais accessible, les auteurs montrent ainsi l'impact délétère des activités humaines sur la richesse du vivant, les interconnexions entre l'Homme et la Nature ainsi que les périls que fait peser la disparition des espèces sur les activités humaines.

CHANGER LES RÈGLES DU COMMERCE MONDIAL

Dans *Refonder le commerce mondial*, Arnaud Zacharie explore lui aussi quelques pistes qui pourraient aider à cette révolution du capitalisme. Il revient notamment sur deux siècles de mondialisation commerciale. Il en présente les théories, les grands gagnants, les multinationales et leurs paradis fiscaux principalement..., et les grands perdants, sans surprise, les petites entreprises et leurs travailleurs. Mais plus que tout, l'auteur dénonce les inégalités sociales, le dérèglement climatique, la destruction de la biodiversité et les pandémies, comme étant des conséquences directes du commerce mondial.

Pour le politologue et sociologue, la solution à ces méfaits n'est ni le repli protectionniste « à la Trump » ni la mondialisation néolibérale où seul le prix le plus bas compte. L'alternative à ce choix manichéen est l'échange durable, c'est-à-dire un commerce mondial ouvert, mais régulé par des normes favorisant la réduction des

inégalités mondiales, le respect de l'environnement et le bien-être de toutes les populations. Le désarmement des tribunaux d'arbitrage, le juste échange, le partage des technologies et la refondation de l'Organisation mondiale du commerce sont autant de solutions concrètes proposées par l'auteur pour parvenir à cet échange durable et en faire ainsi un levier de la transition écologique, de lutte contre le changement climatique et les pandémies, et de réduction des inégalités.

Ces inégalités et l'équilibre bancal des structures sociales sont en effet un fait mondial. Partout, l'écart entre personnes « riches » et « pauvres » se creuse. Mais que signifie au juste être « pauvre » ? Stefen Chow et Huiyi Lin ont voulu apporter la réponse à cette question dans *Le seuil de pauvreté*. Et ils ont choisi le prisme, très parlant, de la nourriture pour illustrer leurs propos : que peut-on manger quotidiennement en vivant au niveau du seuil de pauvreté ? Ainsi, pendant dix ans, le photographe et l'économiste ont parcouru 36 pays pour représenter en un cliché les choix alimentaires auxquels sont confrontées plus de 736 millions de personnes dans le monde.

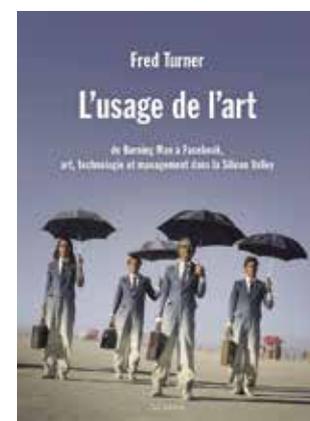
Du pain en Australie, des raisins en Turquie, du poisson au Japon... chaque aliment est photographié sur une page d'un journal local reflétant parallèlement notre appétit d'information. Les illustrations de ce très bel ouvrage sont accompagnées des données très complètes du taux de pauvreté du pays concerné,

tandis qu'un chapitre est consacré à la description des aliments. On apprendra ainsi que 100 milliards de bananes sont consommées chaque année dans le monde ou encore qu'il existe une sorte d'œuf brouillé synthétique. L'ouvrage se clôture par des analyses économiques et scientifiques, notamment celle de la secrétaire générale adjointe de l'ONU, Armida Salsiah Alisjahbana.

QUAND LES ARTS ET LA SCIENCE ROULENT POUR LE CAPITAL

Aucun aspect social n'échappe au rouleau compresseur du modèle économique global. Ainsi, les arts et la science sont, eux aussi, sous la coupe des logiques capitalistes. *L'usage de l'art* réunit deux essais qui explorent les liens surprenants entre art, capitalisme et sociologie du travail dans la Silicon Valley.

La première partie de l'ouvrage nous invite à une immersion dans le festival « Burning Man ». Cet événement gargantuesque a lieu dans une ville temporaire du désert de Black Rock, dans le Nevada, et rassemble chaque année artistes et performeurs, mais surtout employés des entreprises high-tech de la région. Fred Turner s'est lui-même rendu à cet événement pour comprendre pourquoi tant de travailleurs des secteurs des technologies et de l'information s'y rendent et surtout pourquoi l'industrie high-tech et notamment Google s'est emparée de Burning Man.



- ▶ Dans la seconde partie du document, l'auteur s'aventure dans les locaux de Facebook. Là aussi, l'art a pris une place importante : des fresques et affiches « home made » ornent les murs des open spaces, des artistes en résidence créent des œuvres exclusives et, cerise sur le gâteau, deux programmes artistiques internes à l'entreprise ont été créés. Fred Turner tente d'expliquer les raisons qui poussent Facebook à user et abuser de l'art, et comment cet usage est devenu une occasion de créer de la richesse.

La crise sanitaire a aussi posé la question de la légitimité du maintien de certains brevets médicaux liés au vaccin. L'historien Gabriel Galvez-Behar s'est alors penché sur la naissance des brevets et leur développement en se focalisant sur la France, le Royaume-Uni et les États-Unis. Ses questionnements sont énoncés et abordés dans un ouvrage intitulé *Posséder la science*. C'est que la reconnaissance de la propriété scientifique est relativement récente et date du XIX^e siècle et des grandes avancées scientifiques de la Révolution industrielle. Avec le développement commercial de résultats de recherches sont arrivés les profits. Il a donc fallu réfléchir à la manière dont ces derniers devaient être distribués.

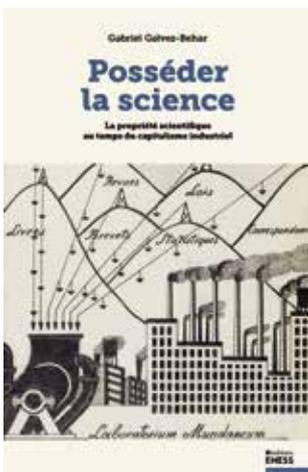
En quelques décennies, le recours à ces brevets a beaucoup fait évoluer la manière dont a évolué la recherche. Les grosses entreprises pharmaceutiques, d'automobile ou technologiques ont ainsi mis sur pied des unités de R&D émettant

des brevets afin de sécuriser les lourds investissements consentis. Car, au fil des ans, le brevet est devenu une monnaie d'échange qui permet de commercer avec d'autres entreprises. Mais ce système de brevet a aussi permis la course à la recherche, qui s'inscrit parfaitement dans la logique capitaliste. On a donc vu exploser la recherche privée. Sans doute, au détriment de la recherche publique. ●

- › **Grégory SALLE**, *Superyachts : luxe, calme et écocide*, Éditions Amsterdam, coll. « L'ordinaire du capital », 2021, 161 pages, 13 €.
- › **Byung-Chul HAN**, *Thanatocapitalisme* : essais et entretiens, traduit de l'allemand par Olivier MANNONI, PUF, 2021, 185 pages, 14 €.
- › **François OST**, *Abécédaire d'une pandémie : ce que le Covid révèle de notre société*, ill. de GODI, Anthemis, 2021, 105 pages, 20 €.
- › **Éric SADIN**, *Faire sécession : une politique de nous-mêmes*, L'Échappée, coll. « Pour en finir avec », 2021, 232 pages, 17 €.
- › **Georges UGEUX**, *Wall Street à l'assaut de la démocratie : comment les marchés financiers exacerbent les inégalités*, Odile Jacob, 2021, 269 pages, 22,90 €.
- › **Murray BOOKCHIN**, *La révolution à venir : assemblées populaires et promesses de démocratie directe*, préface d'Ursula LE GUIN, introduction de Debbie BOOKCHIN et Blair TAYLOR, traduit

de l'anglais par Benoît GAILLARD *et al.*, Agone, coll. « Contre-feux », 2022, 298 pages, 22 €.

- › **Jules CHANDELLIER et Marine MALACAIN**, *Des risques grandeur nature : comment l'extinction du vivant met en péril nos sociétés*, traduit de l'anglais par Jacques TREINER, préfaces par Bruno DAVID et Denis KESSLER, Le Pommier, 2021, 263 pages, 21 €.
- › **Arnaud ZACHARIE**, *Refonder le commerce mondial : du libre-échange à l'échange durable*, Centre d'action laïque, coll. « Liberté, j'écris ton nom », 2021, 133 pages, 10 €.
- › **Stefen CHOW et Huiyi LIN (textes et photographies)**, *Le seuil de pauvreté*, essais de Armida SALSIAH, Andrea BRANDOLINI, John MICKLEWRIGHT, Lucas CHANCEL, Actes Sud, 2021, 431 pages, 36 €.
- › **Fred TURNER**, *L'usage de l'art : de Burning Man à Facebook, art, technologie et management dans la Silicon Valley*, traduit de l'anglais par Jay DEMAZIÈRE *et al.*, photos de Scott LONDON, C&F, coll. « Société numérique », 2020, 137 pages, 25 €.
- › **Gabriel GALVEZ-BEHAR**, *Posséder la science : la propriété scientifique au temps du capitalisme industriel*, préface de Patrick FRIDENSON, EHESS, coll. « En temps & lieux », 2020, 334 pages, 25 €.



LE MERCHANDISING EN BIBLIOTHÈQUE

PAR JEAN-PHILIPPE ACCART

consultant en sciences de l'information

Sous un titre inhabituel dans le monde des bibliothèques, *Le merchandising en bibliothèque*, heureusement complété par un sous-titre qui incite à « rendre votre bibliothèque plus inspirante », nous comprenons d'emblée qu'il s'agit d'un ouvrage pratique qui va nous donner des recettes pour une meilleure – ou différente – utilisation des services et espaces proposés par les bibliothèques, voire en créer de nouveaux. Nicolas Beudon, son auteur, est conservateur de bibliothèque, connu notamment pour son passage à la tête de la bibliothèque Les 7 Lieux à Bayeux en Normandie, et maintenant consultant indépendant : pour notre plus grand bonheur, il nous livre ses expériences des deux dernières années qui aboutissent à pas moins de 50 fiches exploratoires ! C'est dire si son expérience est riche, et l'un des mérites de cet ouvrage (d'un grand format), est de la partager avec nous. Merci également aux éditions Klog de le publier, nul doute du succès et de l'impact de cette publication sur notre profession, toujours en recherche d'exemples, de nouveautés, de comparaisons. C'est, de plus, le volume 1, on peut

donc espérer que les autres volumes seront de la même veine. Deux autres sont annoncés.

MERCHANDISING, UN « GROS MOT » DANS LA PROFESSION ?

Le préambule explicite la genèse de l'intérêt de l'auteur pour cette notion de merchandising qui, comme le marketing, est un « gros mot » dans la profession. Il voit des liens évidents entre une bibliothèque et un commerce dans la manière de proposer des services, un espace à ses lecteurs/clients. Différents parcours de lecture sont proposés, notamment pour les gens pressés. Mais les bibliothécaires sont-ils des gens pressés ? Un des meilleurs conseils à donner pour appréhender ce type d'ouvrage qui regorge d'idées, de suggestions, de bonnes pratiques, est de le considérer tranquillement, fiche après fiche, car l'une entraîne l'autre et les idées s'enchaînent. Le lire à plusieurs, au sein d'une équipe, serait un préalable à toute démarche projet par exemple, qui permettrait d'avoir des échanges fondés sur des cas précis.

« Les grands principes »



sont détaillés dans les fiches 1 à 11. Pour définir la notion du merchandising, qui est si étrangère aux bibliothèques, et pour mieux apprivoiser ses lecteurs, l'auteur fait appel à de nombreuses citations extraites d'auteurs classiques tels qu'Émile Zola (*Au bonheur des dames*), Eugène Morel ou Gabriel Henriot pour déboucher sur l'explication donnée par Joseph Matthews, consultant pour les bibliothèques : « [...] Il s'agit en fait d'adopter le point de vue de l'utilisateur afin d'améliorer les services proposés en bibliothèque pour toucher le plus grand nombre. »

LES QUATRE ESPACES

Les espaces sont mis en avant, notamment par le modèle des quatre espaces imaginés par des auteurs danois. Pour rappel, les quatre espaces correspondent aux quatre fonctions d'émancipation, d'innovation, de participation et d'expérience. Ou espaces d'apprentissage, de rencontre, d'activité et d'inspiration. Dans l'ouvrage, le lien est fait entre merchandising et expérience utilisateur (démarche UX). Trois dimensions du merchandising sont applicables en bibliothèque : la valorisation

► des collections ; l'information et la communication ; l'aménagement intérieur. En matière de collections, la question du choix se pose, et plusieurs stratégies sont possibles. Les bibliothèques sont souvent intimidantes – voire « angoissantes » – pour le public, mais des remèdes existent. Certains usagers sont adeptes du moindre effort (pour chercher des informations et accéder aux documents) : là aussi, des solutions existent. Comment préserver la liberté des individus en les orientant dans certaines directions ? Grâce aux *nudges* ! Le principe de « longue traîne » permet aussi d'attirer le public vers des produits plus ciblés. Tout faire donc pour briser la monotonie des bibliothèques, comparative-ment à l'offre commerciale, et faire en sorte de s'adapter au public et non l'inverse. Et, pour terminer cette première partie, sont exposés les huit commandements de l'UX en bibliothèque.

VALORISATION DES COLLECTIONS

« La valorisation des collections », qui correspond aux fiches 12 à 26, est un pilier central de la vie des bibliothèques. N. Beudon l'appréhende de manière complète et très bien illustrée : répondre à la baisse des adhésions et des emprunts est possible par une mise en valeur différente des collections et des espaces ; la valorisation mérite une explication claire par rapport aux expositions par exemple ; et le *facing* apparaît comme un dispositif inspirant qui a pour avantage certain de

mieux présenter les documents tout en permettant d'aérer les rayonnages, voire d'accentuer le désherbage. Puis, jusqu'à la fiche 26, suit un « vade-mecum » complet de la valorisation qui va inspirer plus d'un professionnel : conception et mise en place d'une sélection thématique ; « mettre en scène » des documents en réfléchissant à l'emplacement des présentoirs et à leur design ; la mise en avant des nouveautés ; quelle place pour les recommandations, les coups de cœur et les critiques (à l'instar des librairies) ou d'autres formats plus atypiques. Le mobilier et le matériel de présentation ne sont pas oubliés, c'est heureux car ils ne sont pas toujours satisfaisants. Afin de valoriser au mieux les collections, N. Beudon préconise un minimum d'organisation : guide des bonnes pratiques et calendrier des valorisations.

INFORMATION ET COMMUNICATION

« L'information et la communication » constitue la troisième partie de l'ouvrage (fiches 27 à 34). L'identité de marque et l'identité visuelle sont bien entendu des moyens de stratégie de communication très efficaces, appliqués dans le monde du commerce. Les bibliothèques y recourent maintenant, non moins efficacement. La question du message que souhaite donner la bibliothèque à son public peut passer par des objets-balises bien pensés, la signalétique étant souvent trop présente : comment rendre celle-ci efficace ? En

allant plus loin, comment communiquer efficacement sur les collections ? Puis vient la question récurrente des ressources numériques : comment les rendre tangibles ? Les dernières fiches se focalisent sur les points de service et de médiation (typiquement l'accueil) et la manière d'interagir avec le public.

AMÉNAGEMENT INTÉRIEUR

« L'aménagement intérieur » (fiches 35 à 45) fait appel à la notion de merchandising sensoriel : parler aux sens concerne aussi les bibliothèques à travers l'utilisation des couleurs, la diffusion d'odeurs ou de musique... L'entrée a toute son importance : lieu de passage ; première impression ; zone de décompression. Une implantation différente des rayonnages est-elle envisageable ? Plusieurs exemples sont donnés. Certains aspects du mobilier sont étudiés : la hauteur ; le rythme dans les rayonnages eux-mêmes. Différentes stratégies pour « mettre en espace » les collections sont proposées (sectorisation ; alternatives à la Dewey ; fiction classée par genres ; espaces « faciles à lire »...).

DU COLORADO À BAYEUX...

« Retours d'expérience » (fiches 46 à 50) nous emmène aux Pays-Bas, au Danemark, dans le Colorado, à Bayeux... Un post-scriptum se penche sur la notion de tiers-lieu (pour rappel : la bibliothèque

comme troisième lieu, après la maison et le travail). En annexe, une grille d'observation est proposée, puis une bibliographie.

On le voit, ces 50 fiches abordent de nombreux sujets, tous passionnants. C'est didactique, clair, bien illustré, l'auteur a mis beaucoup « de cœur à l'ouvrage ». Quelques remarques cependant : chaque sujet est abordé dans ses grandes lignes, il faudrait presque un livre pour chacun, ce qui n'est pas possible, en vue d'un approfondissement. Même si la notion de « merchandising » apparaît comme nouvelle, le fond de ce qui est traité ne l'est pas vraiment : le mérite de ce livre est surtout, à mes yeux, de rassembler l'ensemble de ces sujets pour en faire un tout cohérent. C'est la forme ou, pourrait-on dire, la mise en forme qui est ici différente. Enfin, l'auteur fait appel à beaucoup d'exemples d'Europe du Nord (voir les références bibliographiques), ce qui est bien, mais d'autres pays ne sont pas en reste en termes d'innovations : l'Allemagne, la Suisse notamment. Et même en France. Bref, attendons les deux autres volumes certainement « inspirants » eux aussi ! ●

► Nicolas BEUDON avec la collaboration de Serge CARPENTIER, *Le design des bibliothèques publiques, vol. 1, Le merchandising en bibliothèque : 50 fiches thématiques pour rendre votre bibliothèque plus inspirante*, Bois-Guillaume, Klog, 2022, 201 pages, ISBN 979-10-922272-40-6, 29,52 €.

À PROPOS

DES MIGRANTS, RÉFUGIÉS, ÉTRANGERS, DISSEMBLABLES, EXOTIQUES, MÉTÈQUES...

PAR MARIANNE PUTTEMANS

historienne, enseignante, journaliste BD

Le Prix Pulitzer du dessin de presse est attribué en 2018 à Jake Halpern et Michael Sloan pour *Bienvenue dans votre nouvelle vie* un roman puissant, raconté sous forme de narration graphique, qui relate les luttes quotidiennes d'une vraie famille de réfugiés et sa peur de l'expulsion, il paraît aujourd'hui en français.

En ce printemps 2022, on ne peut plus ignorer la profonde différence faite par les médias et les États entre les réfugiés (entendons les Ukrainiens, blancs et chrétiens) et les migrants (les autres), comme si les drames que ces derniers vivent à chaque moment étaient moins importants, moins appréciables, en tout cas, invalides.

D'où qu'ils viennent, ces gens ont fui un endroit qui ne pouvait plus leur apporter la moindre protection et sont partis, abandonnant ce qui avait fait leur vie, déchirés souvent par la peur de ne plus jamais revoir les gens qu'ils aimaient. Et c'est extrêmement difficile, parce que pour la plupart d'entre eux, quitter tout revient aussi à se séparer de leur dignité.

UN VOYAGE SANS RETOUR ?

Plusieurs auteurs de romans graphiques ont été sensibles, ces dernières années, à ce voyage souvent sans retour. Il y a eu les trois tomes que Fabien Toulmé a consacré à *L'Odyssée d'Hakim*, depuis la Syrie jusqu'à la France en passant par le long chemin de tous ces déplacés à travers une Europe trop

souvent violente, méprisante, rejetante. De 2018 à 2020, les lecteurs avaient pu suivre pas à pas toutes les difficultés d'Hakim sur le chemin de la sécurité. Parce qu'il ne faut pas s'y tromper ; les gens qui se déplacent et traversent la moitié du monde ne cherchent qu'une seule chose, vivre en sécurité.

Il y a eu le superbe *Amour minuscule* de Teresa Radice et Stefano Turconi, et tant d'autres qui racontent la Syrie, le Yémen (*La Voiture d'Intisar* et *Intisar en exil* de Pedro Riera et Nacho Casanova), d'autres aussi et des séries télévisées comme l'extraordinaire *Years and years* de l'Anglais Russel Davies et *Beforeigners*, une série norvégienne de Anne Bjørnstad et Eilif Skodvin, inouïe d'intelligence et d'humour. Bref, le sujet émeut, il ne laisse personne indifférent.

Jake Halpern est un journaliste américain qui travaille souvent avec le *New York Times* et le *New Yorker*. C'est son patron au *New York Times* qui lui propose de s'associer avec l'illustrateur Michael Sloan pour suivre une famille de réfugiés syriens qui arrivent aux États-Unis le jour même de l'élection présidentielle en 2016. L'histoire qu'ils vont porter à deux pendant trois ans est issue d'entretiens réguliers avec cette

famille : les Aldabaan, qui avaient fui les bombardements de la ville syrienne de Homs pour se réfugier en Jordanie. On suit leur périple depuis ce premier refuge jusqu'à leur intégration complète sur le sol américain.

Avec leurs cinq enfants, les Aldabaan doivent d'abord faire le premier et le plus difficile des nombreux pas nécessaires : quitter le Moyen-Orient. C'est un voyage étrange qui, avec les déplacements de notre monde moderne, dure très peu de temps mais qui les emmène vers un ailleurs dont ils ne connaissent finalement pas grand-chose. Le fils aîné a appris l'anglais. À la lisière entre l'enfance et l'âge adulte, seul homme à la maison pendant que son père était en prison, il a l'impression de maîtriser l'ensemble de ce qu'il a à savoir pour devenir un vrai Américain. La déception commence dès l'arrivée puisque la réalité ne correspond pas aux images véhiculées par les nombreux films et séries qu'il connaît. La maison qui leur est allouée est petite, il n'aura pas sa chambre pour lui seul, il n'aura pas d'argent et devra admettre des dizaines de règles nouvelles, y compris celles qui sont implicites et claires uniquement pour ceux qui sont nés dedans. ▶



- De leur côté, les parents sont tellement inquiets qu'ils s'épuisent. Il faut chercher du travail, il faut s'occuper d'apprendre l'anglais, il faut protéger les enfants, il faut s'habituer aux autres, aux voisins, aux regards curieux mais pas toujours bienveillants, aux préjugés des autres, aux leurs. Il faut aussi surmonter les cauchemars, arriver à regarder une voiture de police sans penser que ce sont les Mukhabarat (la police secrète syrienne) qui viennent les chercher, arriver à dormir sans craindre qu'un obus déchire le mur du salon.

LE « NOUVEAU MONDE » EST DIFFÉRENT

Et puis, dans ce nouveau monde, les relations hommes-femmes sont différentes, et le fils aîné a bien du mal à supporter de laisser sa sœur hors de sa vue.

Tout en décrivant l'histoire de la famille, les deux auteurs racontent le travail des associations qui viennent en aide à ces migrants complètement perdus qui arrivent sur le tarmac d'un aéroport inconnu après des heures de vol. Dans le cas des Aldabaan, l'arri-

vée se passe au moment même où on annonce la victoire de Trump, et tout de suite, des parrains les entourent. On peut suivre les inquiétudes des bénévoles, mal à l'aise dans leurs gestes, leurs intentions, mais qui mettent tout en œuvre pour montrer leur compassion et leur soutien.

C'est l'association IRIS (Integrated Refugees & Immigrant Services) qui a proposé à Jake Halpern de suivre une famille dans son long et difficile processus d'adaptation et d'intégration et le résultat est un travail d'une grande cohérence, subtil et pudique. L'histoire des Aldabaan est plus ou moins celle de tous les déracinés, malgré la gentillesse des associations, des parrains, des bénévoles, des bonnes volontés, le chemin reste rempli de déceptions, de frustrations, de douleurs et d'inquiétude. Ibrahim et Issa, les parents, ont réussi à mettre leurs enfants en sécurité et ils peuvent espérer qu'un avenir plus paisible les attend loin des exactions de Bachar al-Assad.

En même temps, les auteurs montrent que l'arrivée aux États-Unis n'est pas la fin de l'aventure, au contraire. L'élection présidentielle est omniprésente. Quand les Aldabaan arrivent dans leur maison, on leur allume la télévision et le visage de Donald Trump emplit toute la pièce. Malgré la solidarité de toute une série de gens, les petits cadeaux des voisins, la bienveillance de beaucoup, l'image de cette Amérique qui se veut *great again* contre le reste du monde fait planer une menace constante.

On est très loin de l'accueil qu'avait reçu le personnage de Stravos (l'oncle d'Elia Kazan) quand il avait immigré au début du XX^e siècle et qui est racontée avec un enthousiasme sans pareil dans le film *America America*. L'immigration dans le pays neuf où chacun peut faire sa vie et la réussir comme il la souhaite n'est plus qu'un conte pour enfants. Aujourd'hui, qu'on veuille entrer en Amérique, en Europe, en Australie ou ailleurs, les migrants se heurtent à un mur d'incompréhension, de paperasses diverses, de jugements violents.

LA FIN DE L'HISTOIRE

Bienvenue dans votre nouvelle vie est un roman graphique (un récit de vie réelle en fait) salubre et d'utilité publique. Si l'histoire se finit bien pour la famille Aldabaan, si les enfants réussissent bien à l'école aujourd'hui, font du football avec les autres enfants américains, si la ville a donné un prix à la fille aînée pour sa réussite scolaire, il arrive aussi souvent, très souvent, trop souvent que l'histoire finisse mal. Dans *L'Odyssée d'Hakim*, une histoire vraie elle aussi, le jeune homme embarque des côtes turques sur un bateau pneumatique de fortune dans l'espoir d'arriver en Grèce, à l'intérieur de l'Europe barricadée. Hakim a raconté à Fabien Toulmé sa terreur quand le petit canot a commencé à se remplir d'eau, la nuit sur la Méditerranée glacée, la violence des garde-côtes grecs qui frappent et rejettent les hommes à la mer, les cris, les hurlements, les trafiquants qui profitent de chaque possibilité de se faire un euro sur le malheur des réfugiés. De plus en plus, ces centaines d'histoires sont racontées et partagées. Elles permettront peut-être d'avancer, d'ouvrir sa table et sa maison et d'accueillir ceux qui fuient les guerres. ●

› **Jake HALPERN et Michael SLOAN,**
Bienvenue dans votre nouvelle vie,
 Buchet-Chastel, mars 2022, 184 pages,
 23,90 €.

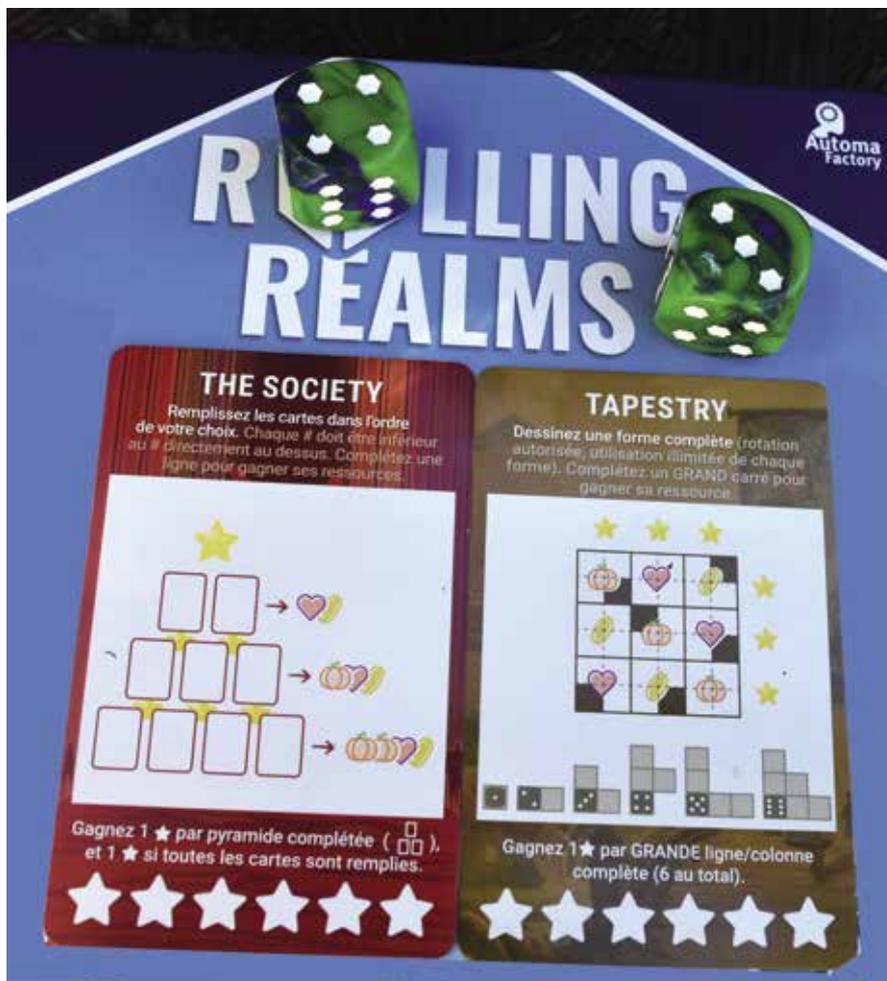


SURSAUTS ET RÉFLEXES !

PAR PASCAL DERU

formateur en ludothèques

Pas un jeu sans devoir réagir ! En vagues successives, chacun d'eux pousse en avant des défis qui provoquent les groupes à trouver la meilleure manière de les gérer. Roulent les dés et le hasard : ils créent des univers où tout le plaisir vient de parer l'inattendu et de vaincre le rouleau compresseur d'une partie qui avance et stimule nos plus belles compétences !



ROLLING REALMS

Trails of Tucana ainsi que *Trek 12* ont déjà été présentés dans *Lectures Cultures* et, si vous l'ignorez, on en joue cent parties sans se lasser ! Ils font partie d'un genre de jeu qu'on appelle *Roll & Write* et dont nous ne pouvons

pas faire l'économie si nous suivons les sentiers des très bonnes sélections. Les premiers d'entre eux furent le *Yatzee* et *Take it easy* mais, par comparaison, les créations récentes sont beaucoup plus volages et inscrites dans des thèmes (l'Himalaya, une île mystérieuse, l'Amazonie...). Généralement, deux

dés sont lancés et les joueurs les combinent selon leur intérêt (additionner, soustraire, multiplier, ne prendre que le plus petit, etc.) pour réaliser un objectif en inscrivant le résultat sélectionné sur les cases d'un plateau ou d'une feuille personnelle.

Parmi les sorties toutes récentes, nous vous conseillons de découvrir *Rolling Realms* (Roulent – les dés sur – les Royaumes).

Au fil de trois manches, chaque joueur tente de gagner le plus d'étoiles possible en voyageant dans neuf royaumes. Ces étoiles se remportent en réalisant des défis qui sont propres à chaque fief : construire des châteaux, remplir un carré de neuf cases sans que des nombres successifs ne se touchent (par exemple un 2 et un 3), gagner des coupes de champagne plus ou moins hautes, accumuler des caisses de même valeur pour gagner un nombre correspondant d'étoiles, construire des pyramides de trois cases dont le nombre inscrit sur la pointe supérieure est plus élevé que ceux de la base, jouer à *Tétris* en utilisant des formes qui correspondent aux nombres, etc.

C'est dire qu'il y a une grande variété de techniques qui vont, par ailleurs, se combiner avec l'utilisation de bonus. Or c'est précisément ici que le jeu devient magistral en quittant les chemins du hasard qui accompagnent la fin des manches dans la plupart des *Roll & Write*.

Pour comprendre cet outil, il faut savoir que l'inscription dans une case permet presque toujours de gagner un des trois bonus disponibles : citrouille, cœur ou

pièce d'or. Ces bonus sont aussitôt inscrits sur un porte-monnaie personnel et, en cours de partie, peuvent être dépensés pour améliorer la valeur des dés ou en créer des fictifs. Ainsi, deux citrouilles permettent d'augmenter ou de diminuer de un la valeur d'un dé ; deux ou trois cœurs permettent de dupliquer un dé et de s'en servir immédiatement ; quant aux pièces d'or – oh ! magie ! –, elles se transforment en dé supplémentaire d'autant plus coûteux que sa valeur est élevée. Lors d'une partie de jeu, les joueurs ne cessent de jongler avec les résultats et les bonus pour obtenir un nombre précis ou se permettre une action supplémentaire : un art qui explique la mention discutable de « +14 ans » sur la boîte.

Bon à savoir : ce jeu ne contient pas de blocs de feuilles mais des tableaux effaçables, ce qui est intéressant pour le prêt en ludothèque. Un jeu de Jamey Stegmaier. Pour ados et adultes. Édition Matagot. Env. 22 €.



ZOMBIE TEENS EVOLUTION

Zombie Teenz est un jeu à part entière... même si son récit s'inscrit dans la continuité du jeu *Zombie Kids* sorti en 2019. Des zombies ont donc été chassés de l'école... mais leurs hordes déchaînées rôdent toujours dans la ville et se servent du réseau d'égouts pour tenter d'occuper quatre bâtiments dans lesquels se trouvent quatre caisses très précieuses. Ces dernières contiennent, en effet, des ingrédients qu'un groupe d'écolières tente de collecter pour préparer un antidote qui permet de ne pas être transformé(e) en zombie.

La mécanique du jeu est simple. Chaque tour de jeu comprend deux étapes. La première concerne la progression des zombies, la seconde la contre-attaque des écolières et leurs actions pour capturer les caisses et les transporter dans l'école.

Dans un jeu coopératif, il y a toujours un élément extérieur qui fait progresser le danger. Un lancer de dé indique par une couleur le groupe de zombies qui progresse. Ce dernier surgit par une bouche d'égout de couleur correspondante et,

de case en case, finit par atteindre un premier bâtiment. Là, il installe aussitôt un trampoline qui lui permet de sauter de bâtiment en bâtiment lors des prochains tours de jeu, ce qui augmente sérieusement la pression du danger.

De leur côté, les enfants disposent d'actions diverses, soit pour éjecter les zombies du plateau, soit pour chercher les caisses dans les bâtiments et les transporter vers l'école. Les deux objectifs nécessitent de la réflexion et une bonne gestion de la part des enfants : quelles figurines s'occupent de chasser les zombies les plus menaçants ? Quelles autres figurines font la chaîne pour transporter les caisses qui ne peuvent être déplacées et acheminées que si des joueurs s'entraident en stationnant sur des cases contiguës ? La partie est gagnée si les quatre caisses sont posées dans l'école avant que les quatre bâtiments n'aient été envahis par les zombies.

Zombie Teenz n'en reste cependant pas à ce canevas de base. Des stickers à coller sur des pistes de score et des enveloppes mystérieuses suscitent l'intérêt des enfants mais ne peuvent être ouvertes que si un certain nombre de par-

ties ont été jouées et que des missions sont remplies. Voilà qui ne fait évidemment pas l'affaire des ludothèques sauf si, pour proposer cet excellent jeu à la location, elles dépouillent les boîtes de ses consommables. Et pourquoi pas ! On pourrait, en effet, imaginer que *Zombie Teens* ne contienne que le jeu de base + une variante qui permettrait de réaliser une partie plus élaborée. Le reste pourrait dès lors être retiré (enveloppes, stickers, pistes de score), l'objectif étant clairement de faire découvrir le jeu... en se disant que si une famille l'aime et en veut davantage, elle sera mûre pour l'acheter. Pour 2 à 4 joueurs, à partir de 5 ou 6 ans. Édition Le Scorpion Masqué. Env. 20 €.

REFLEX

Produit et conçu en Belgique, cet excellent jeu d'ambiance déchaîne facilement les groupes qui le découvrent. L'idée est de produire au moyen de smartphones des photos qui associent deux objectifs, l'un propre à chaque équipe, l'autre commun à toutes les équipes.



- En début de manche, chaque équipe reçoit, sous forme de carte, un objectif personnel qui doit être présent sur le cliché. Exemple : un nez, un récipient vide, des objets empilés, un bouton, la lettre A, etc. Les équipes découvrent ensuite, et toutes en même temps, l'objectif commun. Exemple : un objet rouge, un objet lumineux, un pied *pas* humain, etc.

Au signal, chaque équipe explore les pièces autorisées, localise et réunit les deux éléments recherchés puis les photographie ensemble. Il ne lui reste plus qu'à revenir au plus vite vers la pièce commune et poser son smartphone sur un podium. Celui-ci comprend autant de cases que d'équipes et ces cases sont numérotées de manière décroissante. Une équipe qui revient choisit toujours la valeur la plus haute encore disponible et gagnera autant de points que le nombre inscrit sur la case, à supposer que son cliché soit déclaré valable. De fait, chaque photo est vérifiée et validée si les objectifs personnel et commun y sont clairement visibles.

Reflex fonctionne très bien car les consignes sont précises et ni l'imaginaire ni la dimension artistique n'y jouent un rôle. Il permet de plonger un

groupe dans des actions immédiates et de les faire éprouver une belle fièvre ludique en les faisant courir et s'entre-croiser, créer une situation à photographier puis revenir au pas de course. Un conseil : privilégiez plutôt des équipes car courir ensemble vers une réalisation est plus fun qu'en solo !

Reflex est proposé par un tout petit éditeur qui s'appelle Édition Zebulon. Au mieux, envoyez-lui un sms pour pouvoir localiser une boutique qui vend le jeu (contact 0486920558). À partir de 8 ans, pour 2 à 12 joueurs. Durée : 30 minutes. Env. 10 €.

DOBBLÉ BELGIQUE

L'indémodable *Dobble* poursuit sa route et ses succès. Une édition Belgique est disponible et ses motifs vous feront hocher la tête car les illustrations sont absolument pertinentes : Magritte, les diables rouges, les fraises de Wépion, Maigret, le saxophone, la descente de la Lesse... et une cinquantaine d'autres ! Env. 16 €. ●

JOUER ENSEMBLE, UN ART DU BONHEUR

C'est le titre du dernier livre de notre chroniqueur Pascal Deru, avec le beau sous-titre : *Éduquer, partager, nourrir des liens : 100 jeux expliqués pour la famille ou entre amis.*

Prendre le temps, être ensemble, voyager dans l'imaginaire, se former, et bien sûr s'amuser comme des enfants, voilà quelques-unes des « pépites d'or » que met en exergue l'auteur dans son introduction sur l'esprit du jeu, intitulée « La profondeur du gratuit ». Et cet esprit ludique est nourricier pour les petits comme pour les grands. Les différents chapitres de l'ouvrage sont consacrés à l'histoire des jeux et aux caractéristiques des jeux coopératifs, puis aux présentations par catégories : premiers jeux avec les enfants, jeux familiaux faciles, jeux de société complexes, quatre jeux d'adresse, et le livre se clôt avec quelques jeux corporels pour grands groupes. Les photos du livre expriment bien les atmosphères, pour tous ces cas de jeux simples ou élaborés, compétitifs ou coopératifs, d'adresse ou de construction, d'intérieur ou de plein air. Pour apprendre à gagner, comme à perdre... et sans se perdre, dit encore Pascal Deru ! F.R.

► **Pascal DERU, *Jouer ensemble, un art du bonheur*, Éditions De Vinci, 2021, 333 pages, 17,90 €.**



LE FESTIVAL TOM DONNE LE TON À UCCLE

PAR LAURENCE BERTELS

autrice, journaliste à *La Libre Belgique*

Le Centre culturel d'Uccle est ébouriffé par un vent nouveau depuis l'arrivée de Tristan Bourbouze. Entretien avec un directeur exigeant, sensible aux enjeux du jeune public et à la dimension métaphysique de l'objet.



Dimanche © Virginie Meigné

Tout spectateur averti aura senti souffler ce vent nouveau sur le Centre culturel d'Uccle, un modèle brutaliste des années 1950, signé par Léon Stynen, grand architecte belge, qui a longtemps dirigé La Cambre et auquel on doit entre autres le Casino d'Ostende ou la première structure du Singel à Anvers.

L'un de ses fleurons, le Centre culturel d'Uccle, date de 1958, l'année de l'Expo universelle. Prestigieux, celui-ci était l'un des premiers à porter un désir de culture.

Mais peu à peu, il a perdu tout dynamisme, n'accueillant plus, dans ses fauteuils de velours rouge, que les amateurs de vaudevilles ou de comédies fran-

çaises, interprétés par des acteurs de renom, ou non, et plutôt de l'ancienne génération. Le lieu, pour de complexes raisons, est donc resté en dehors de toute forme d'évolution. Jusqu'à l'arrivée, voici peu, d'une nouvelle demande et surtout la nomination en 2019, d'un nouveau directeur, Tristan Bourbouze, au curriculum bien armé. ►

- D'origine française, il a été entre autres directeur administratif et financier de l'Opéra de Lille, directeur de la programmation de La Criée, Théâtre national de Marseille, et administrateur de la production artistique de l'Opéra de Lyon. Un parcours ponctué de spectacles vivants de la création contemporaine, français ou étrangers.

NOUVEAU PROJET ARTISTIQUE

Il met aujourd'hui tout en œuvre pour répondre du mieux qu'il peut à la demande de la commune de réinventer un projet artistique, d'élargir le public, de créer une nouvelle ère pour ce théâtre, un peu ancien et désuet, ainsi qu'une reconnaissance auprès de la Fédération Wallonie-Bruxelles, comme centre culturel avec les actions inhérentes de terrain, de médiation, de démocratie culturelle, liées au cahier des charges et une reconnaissance possible auprès des arts de la scène. Ce qui s'accompagne d'une sorte de petite révolution, d'un autre mode de pensée, de fonctionnement et de programmation.

« On réfléchit à la manière rejoindre la pensée et le fonctionnement, avec un public mixte traditionnel. Dans l'ouverture que j'envisage, il s'agit de programmer du cirque contemporain, de la danse, toutes les musiques, classique et autres, et surtout des programmations jeune public car le bassin de la population jeune est considérable », estime le nouveau directeur.

Il s'agit donc bien d'aller chercher d'autres disciplines, comme en témoigne le premier festival TOM – comme Théâtre d'objet et de marionnettes – avec des projets coups de cœur, reflets du dynamisme et de la diversité de la création des Arts de la marionnette et des arts associés, soit du théâtre d'objet contemporain dans tous ses états, orchestré en février dernier, après des reports dus au Covid, le tout dans un nouvel écrin, à savoir le Grand foyer, qui a été réaménagé en salle de spectacle avec gradins, adapté au théâtre jeune public et un rapport à la scène plus adéquat. Certaines formes toutefois continuent à se jouer dans la

grande salle, selon les contraintes.

À l'affiche du premier festival TOM, on a pu voir de véritables bijoux tels que *Dimanche* par les compagnies Focus et Chaliwaté, un spectacle visuel, total, tendre et réaliste, une création, sur le climat à voir d'urgence, un spectacle universel tant par sa forme émue que par le fond défendu, celui qui touche notre humanité qui, à force de faire semblant, persiste à vivre sur terre, ce caillou qui s'érode à vue d'œil.

Mais aussi *Frankenstein*, ou l'irréparable blessure de cette créature moins connue qu'on le croit, vu par les Karyatides, compagnie douée pour revisiter les classiques à travers le théâtre d'objet dont elle est devenue experte.

LA SOLITUDE DE FRANKENSTEIN

« Ce côté imprécation métaphysique, existentielle de l'homme, de la solitude face à l'absence des dieux m'a touché. C'est merveilleux d'adapter des histoires aussi complexes pour le jeune public. Il y a aussi dans le théâtre d'objet cette sorte d'ampleur de vue qui se découvre, un champ assez neuf de technique dont les créatures vont s'emparer et qui vont aborder plein de réflexions, de discours qui sortent de l'ordinaire. » Autre diamant brut, malgré l'extrême difficulté du propos, *Ashes to Ashes*, un spectacle coup de cœur et coup de poing. Interprété par Simon Wauters et mis en scène par Agnès Limbos, qui à travers la terre glaise et ses personnages modelés, évoque les camps de concentration. Tout en épure, vérité, physicalité, rage et désespoir contenus.

« C'est un spectacle fort, qui doit être accompagné et ne s'adresse pas aux jeunes de moins de 13 ans. Il s'agit d'un récit elliptique, d'un spectacle contemplatif, méditatif avec cette terre glaise et ce qu'elle a de fugace, de fragile. Elle est un médium formidable pour traduire cela. Et j'ai trouvé le dispositif splendide avec cette façon de faire table rase, métaphysique presque. »

Citons encore *Work*, ce « work in progress » décalé et déjanté de Claudio Stellato qui réinvente à lui seul le cirque

contemporain ou *Notre empire*, spectaculaire création néerlandaise, et l'on réalisera à quel point l'affiche était de toute belle qualité.

LA DIMENSION POLITIQUE, PHILOSOPHIQUE, ÉCOLOGIQUE, DU THÉÂTRE D'OBJET

« La question du jeune public dans les théâtres qui ne sont pas initialement destinés au jeune public révèle à elle seule un enjeu de pouvoir et montre que le jeune public reste un genre minoré dévalorisé, confié à des collaborateurs de second niveau, souvent des femmes, ce qui est toujours révélateur. Certes, en création pour la jeunesse, il y a beaucoup de choses variables pour occuper le terrain et le jugement est moins critique, moins sévère car pour les enfants, il est toujours bon d'aller au théâtre. Mais il faut, selon moi, identifier les formes qui vont exprimer les langages de création scénique car il existe d'excellents spectacles, avec un vrai rebond depuis une quinzaine d'années », dit Tristan Bourbouze sensible aux enjeux que raconte le théâtre d'objet, à sa dimension politique, philosophique et écologique avant l'heure, entre autres grâce à Agnès Limbos, préceuseuse en la matière.

« Il y a quelque chose qui est transgenre, transpublic dans cet art-là. On a peur, dès qu'on connote un spectacle marionnettes, du désintérêt du tout public qui se dit qu'il s'agit de spectacle pour les enfants. Le spectacle *Dimanche*, on ne sait par quel mystère, a explosé et s'est mis à parler à tous. Il est très bien construit, très élaboré et, conçu au départ pour le jeune public, a basculé et connu une carrière extraordinaire. Il incarne ce que j'essaie de raconter dans le festival TOM, du théâtre sans texte, de la matière, de l'objet. J'observe de quelle manière les scénographies vont porter la narration, comment on a enchanté la matière. Ce sont des spectacles dont on ressort avec un regard renouvelé sur ce qui nous entoure, avec des clés signifiantes qui redonnent du sens. »



Hotel Modern - Ons Wereldrijk © Bas Czerwinski

Si Tristan Bourbouze est sensible au théâtre d'objet, c'est aussi par son côté artisanal, bricolé presque, qui dévoile ses secrets de fabrication, montre ses trucs, des ficelles, ses astuces, son inventivité. Il éprouve comme une fascination pour ces manipulateurs que l'on voit faire leurs trucages à vue.

DE NOUVEAUX HORIZONS

Le directeur prospecte déjà pour la prochaine édition, prévue en février 2023, mais il agit également sur d'autres fronts pour laisser une belle place au jeune public dans son centre culturel en pleine mutation. Certes, les moyens disponibles pour la culture en Belgique ne sont pas comparables à ceux de la France mais « l'économie belge du spectacle a quelque chose de plus adapté à la structure du marché, malgré les limites et les défauts que cela peut induire », nous dit-il.

Pas moins de huit spectacles, en respectant la pyramide des âges et l'offre plus grande pour les maternelles, seront à l'affiche de la saison avec des représentations scolaires et tout public, ainsi qu'une collaboration avec le Centre scénique jeune public Pierre de Lune, expert en la matière et avec l'asbl ReForm. Autant de raisons qui font que le nouveau directeur arpente les festivals en tous sens, avec déjà quelques perles promises pour la saison prochaine, et des manières très nouvelles de raconter. Que rêver de mieux ? ●

IMAGES DE LA « RÉVOLUTION GRAPHIQUE » DES ANNÉES 1966 À 1986

PAR MICHEL DEFOURNY

Maître-conférencier à l'ULg

Si l'on parle beaucoup des métamorphoses que la littérature de jeunesse a connues de la fin des années 1960 au milieu des années 1980, si l'on cite souvent les propos incendiaires de François Ruy-Vidal qui militait en faveur d'une « littérature d'auteurs, singulière, personnalisée et "passionnalisée" », force est de constater que le public n'a guère accès aux images de ce temps qualifiées par d'aucuns de révolutionnaires.

Tout au plus disposons-nous depuis 2009 de la réédition par Gallimard du *Conte numéro 1 pour enfants de moins de trois ans* et du *Conte numéro 2 pour enfants de moins de trois ans* d'Eugène Ionesco, illustrés par Étienne Delessert. Ces albums mythiques, qui parurent en 1969 et en 1970 chez Harlin Quist grâce à l'entremise de François Ruy-Vidal, sont intégrés à un recueil sobrement intitulé *Contes 1, 2, 3, 4*. Quant au conte « numéro 3 » paru chez Harlin Quist en 1971 et au conte « numéro 4 », paru aux Éditions universitaires/Jean-Pierre

Delarge/F. Ruy-Vidal en 1976, que les lecteurs ne se laissent pas abuser : ce ne sont pas les illustrations originales qui ont été reprises, à savoir celles de Philippe Corentin pour le troisième volume et celles de Nicole Claveloux pour le quatrième (1).

Depuis 2018, un autre titre important d'Étienne Delessert nous est accessible : *Comment la souris reçoit une pierre sur la tête et découvre le monde*, initialement paru en 1971 à L'École des loisirs et réédité par MeMo. Entre parenthèses, on regrettera l'absence de la préface de Jean Piaget, étroitement associé à la démarche qui a présidé à l'élaboration de cet album emblématique. Lorsque Thierry Magnier republia en 2013 *Ah ! Ernesto* qu'écrivit Marguerite Duras à l'instigation de François Ruy-Vidal, il renonça aux images polysémiques de Bernard Bonhomme qui accompagnaient le texte lors de sa sortie en 1971 chez Harlin Quist, prétextant que celles-ci « étaient très datées » et il proposa à Katy Couprie de réaliser de nouvelles illustrations très décalées pas du tout figuratives qui évoquent, explique-t-elle, la leçon de choses et l'école de la fin du XIX^e siècle, avant de conclure sur des images aux compositions très libres, symboliques et poétiques. Aux oubliettes... le portrait du jeune Ernesto qui refusait d'apprendre des choses qu'il ne savait pas. Bernard Bonhomme lui avait donné un visage, une masse de cheveux noirs, des yeux grands ouverts derrière des lunettes aux verres tout ronds. Aux oubliettes... les couleurs flamboyantes qui défiaient les prescriptions des éducateurs qui préconisaient à l'époque l'utilisation de teintes pastellisées !

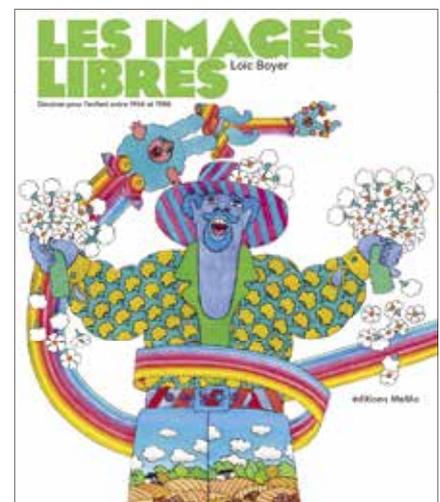
LA GÉNÉRATION AVIDE DE LIBERTÉ

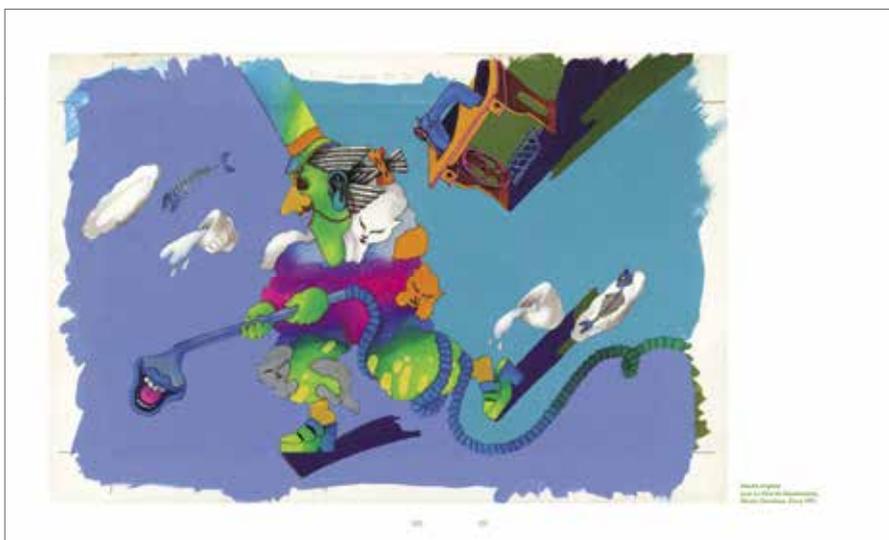
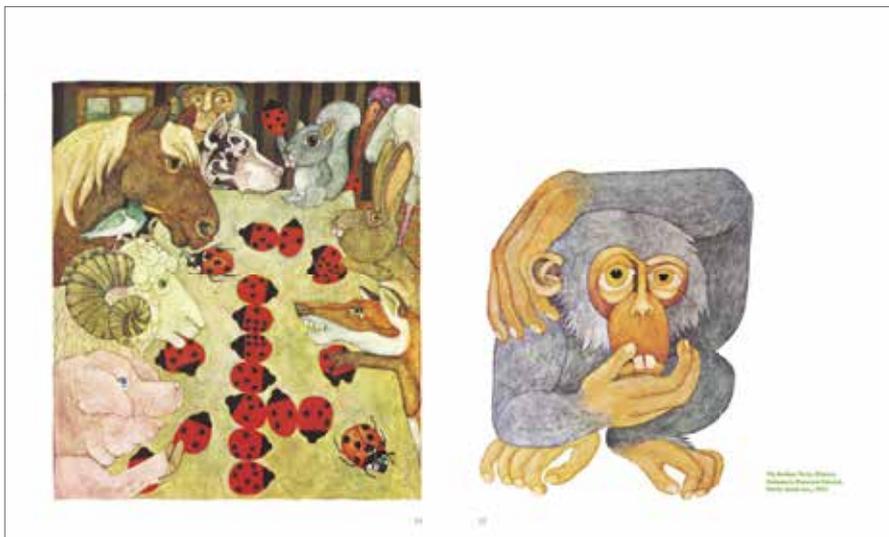
Par bonheur, depuis quelques mois, Loïc Boyer et les éditions MeMo nous permettent de redécouvrir nombre d'images réalisées par Bernard Bonhomme pour *Ah ! Ernesto*, telle celle où le père, la mère et l'instituteur tentent de faire du garçonnet leur marionnette. Et par-delà nous est offert un ensemble remarquable d'illustrations, dessins originaux, maquettes, affiches, documents promotionnels imaginés par une nouvelle génération avide de liberté.

Ouvrons l'œil et parcourons quelques pages de cette monographie afin de nous rendre compte de la richesse iconographique de cette étude. Sachons que nous serons ici inévitablement incomplet. Évoquons simplement quelques titres d'Étienne Delessert, Bernard Bonhomme, Nicole Claveloux, Claude Lapointe, Patrick Couratin, initiateurs de la révolution graphique que le fondateur de *Cligne Cligne Magazine*, webzine consacré au dessin pour la jeunesse, a resitués dans les méandres du milieu éditorial d'alors.

ÉTIENNE DELESSERT

On retrouve, dans *Les Images libres*, les couvertures des *Contes numéro 1* et *numéro 2* d'Eugène Ionesco par Étienne Delessert dont la présence n'était qu'allusive dans la réédition citée plus



Extrait de *Les images libres* de Loïc Boyer

haut, mais, surtout, la monographie de Loïc Boyer permet de mesurer l'impact de l'œuvre charnière de ce créateur suisse qui s'était fait remarquer aux États-Unis avant d'être reconnu en France. Place de choix est évidemment réservée à l'histoire initiatique de la souris qui découvre le monde, dont la couverture presque entièrement typographique et la mise en page sont subtilement analysées par Loïc Boyer. Est reproduite en grand format, extraite de *The Endless Party* (1967), version française *Sans fin la fête* (Harlin Quist, 1967), texte Éléonore Schmid, la scène au cours de laquelle les animaux réfugiés dans l'arche jouent aux dominos

avec des coccinelles de papier ; sont reproduites également d'extraordinaires doubles pages d'un surréalisme inspiré par un Jérôme Bosch pour enfants du peu connu *Being Green* (1973), version française *Vert !* (Gallimard Tournesol, 1982), d'après le texte de la chanson composée par Joe Raposo pour la célèbre émission *Sesame Street*.

BERNARD BONHOMME

De nombreux titres sont associés au nom de Bernard Bonhomme qui fit le voyage jusqu'à New York et rêva d'intégrer le Push Pin Studio. « Il rap-

proche Paris et New York », fait observer Loïc Boyer qui poursuit : « Il mixe harmonieusement les formes et les couleurs de l'école Chwast-Edelmann avec la manière typiquement française de construire des images à partir de reprises d'éléments graphiques du XIX^e. » Voilà qui est particulièrement apparent dans *L'Oiseau qui radote* aux pages couleurs flashy conçues avec Nicole Claveloux, en 1971. Pour s'en convaincre, que l'on se reporte aux images originales proposées par Loïc Boyer. La même année, tous deux s'étaient associés à Maurice Garnier pour imaginer *Le Chat de Simulombula*, un conte envoûtant de Jacqueline Held. Le paratexte précisait : « Trois illustrateurs ont illustré ce livre, offrant au lecteur les trois interprétations d'un même personnage, d'un même univers littéraire, d'une même situation, la possibilité d'y ajouter l'interprétation de son choix. » Une fois encore, nous avons la chance de voir dans le bouquin MeMo la couverture de cet album et des images originales de Nicole Claveloux et Bernard Bonhomme. N'oublions pas, bien sûr, *Ah ! Ernesto !*

NICOLE CLAVELOUX

Nicole Claveloux est omniprésente dans la monographie, à commencer par ses dessins d'inspiration baroque à l'encre sépia pour *The Forest of Lilacs* (1969) d'après la comtesse de Ségur, version française *La Forêt des lilas* (Harlin Quist, 1969). Dans cette veine, on sera particulièrement sensible aux documents promotionnels, « La tête fleurie », emblème de la société Les Livres d'Harlin Quist, déclinés sur de nombreux supports éphémères. Si des illustrations de son *Alice au pays des merveilles* (Grasset Jeunesse, 1974) et du *Conte numéro 4* d'Ionesco (Éditions universitaires, 1976) figurent dans l'ouvrage, ce sont surtout les illustrations d'*Alala : les télétransformations*, paru chez Harlin Quist, qui retiendront notre attention. Le texte de Guy Monreal plutôt bavard est à mes yeux quelque peu indigeste, en dépit de son intérêt. Il raconte l'histoire d'une gamine de cinq ans, à la

- chevelure bleue, qui traverse les écrans de télévision, qui vieillit, grandit, rapetisse à son gré et qui adore perturber le déroulement des émissions de télévision où elle sème la confusion. Un exemple de ses caprices : évinçant Cendrillon, elle brille à sa place dans la salle de bal du château et tourbillonne dans les bras du prince charmant. Nicole Claveloux y travailla en 1970 lors d'un séjour à New York. Cinq doubles pages de dessins préparatoires et des originaux montrent sa proximité avec le pop art, le *Flower Power* et surtout l'art psychédélique. Aux yeux de Loïc Boyer, c'est probablement l'un des sommets du psychédéisme pour enfants.

CLAUDE LAPOINTE

De Claude Lapointe, Loïc Boyer a sélectionné, entre autres, l'incroyable couverture de *Pierre l'ébouriffé*, *Histoires pas très drôles d'un passé toujours présent*, une réécriture actualisée du classique de la littérature allemande pour l'enfance paru à Francfort en 1845, vers de mirliton et dessins du docteur Heinrich Hoffmann. François Ruy-Vidal voulait faire du *Struwelpeter*, selon l'expression de Nelly Feuerhahn, « le symbole et le porte-parole de la révolte, dans la mouvance du mouvement de contestation étudiante de la fin des années soixante ». Et pour ce faire, Pierre qui crie « non » a pris l'allure d'un hippie vêtu à la manière de Jimi Hendrix. Première incursion de Claude Lapointe en littérature de jeunesse.



PATRICK COURATIN

Pour clore ces quelques notes, admirons l'affiche promotionnelle de *Monsieur l'Oiseau* (Harlin Quist, 1970) de Patrick Couratin, un album entièrement réalisé à la mine de plomb. Et puis, saluons l'orientation graphique post-moderne que ce maître de la « lettre » et de la typographie insuffla, en tant que directeur artistique, de 1982 à 1993, à la revue *Okapi*, « sans conteste l'un des plus attractifs magazines du monde », selon Janine Despinette. Parmi les artistes qu'il y accueillit, citons Henri Galeron et Gilles Bachelet. Ajoutons pour terminer que Patrick Couratin fut fondateur du studio de création « Crapule » et qu'entre 1997 et 1998 il s'associa à nouveau avec Harlin Quist pour republier une vingtaine de titres.

N'en disons pas davantage, en lieu et place de conclusion, invitons les lecteurs à se plonger sans réserve dans la passionnante monographie de Loïc Boyer. ●



- Loïc BOYER, *Les Images libres : dessiner pour l'enfant entre 1966 et 1986*, MeMo, 2021, 224 pages, 35 €.

Note

- (1) pour cette édition, Étienne Delessert a réillustré les Contes 3 et 4.

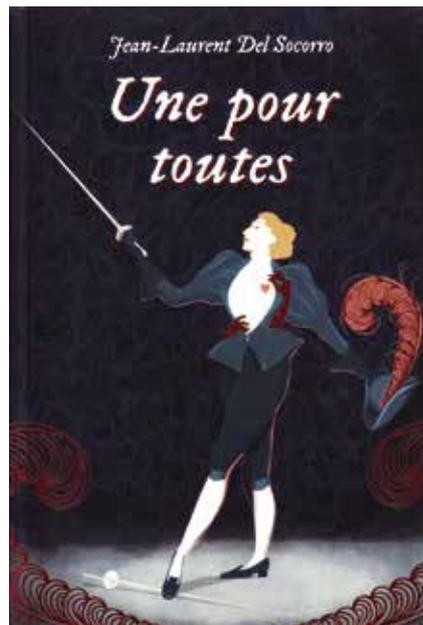
DUELLISTE, CANTATRICE ET FÉMINISTE AU XVII^E SIÈCLE : UNE HÉROÏNE POUR AUJOURD'HUI ?

PAR DANIEL DELBRASSINE
chargé de cours à l'Université de Liège

Une pour toutes (École des loisirs, 2022) combine le roman de cape et d'épée, le roman historique, le roman d'aventures et le roman féministe avec des échos très contemporains. Jean-Laurent Del Socorro donne voix à une jeune femme qui refuse son destin et veut choisir sa vie, aimer qui et quand elle veut : « Moi seule choisie à qui donner mon bras » (p. 273).

Grande amoureuse qui évoque son désir et son plaisir de séduire, Julie d'Aubigny dénonce le statut des femmes de son temps : propriétés d'un maître, comme son cheval (p. 35), réduites en gibier (p. 222), voire en « marchandises » (p. 273). Le récit fait pourtant écho à nombre de revendications actuelles, comme cette scène initiale où le harcèlement de rue est littéralement mis en scène et où le « diable » s'étonne de voir une femme qui porte l'épée. La réponse de Julie tranche comme une lame : « C'est pour se prémunir des goujats et démons – Auxquels il manque encore toute une éducation – Car enfin, “non”, c'est “non” ! » On perçoit bien ici le sens du titre, allusion aux *Trois Mousquetaires* (1844) de Dumas, mais aussi évocation du combat des femmes, emmené par cette pionnière du XVII^e siècle.

« Pourquoi n'apprend-on jamais aux femmes à dire non ? » se demande-t-elle (p. 45), alors qu'elle évoque par ailleurs son vécu du syndrome (très féminin) de l'usurpateur (p. 94) : « Je doute encore de moi. J'ai l'impression d'être une usurpatrice et que je n'y arriverai pas. » Contestataire de l'ordre établi, la jeune femme l'est d'abord par son talent



à l'escrime dont plusieurs hommes font les frais : « Je sors toujours vainqueur de ces affrontements » (p. 248, où l'auteur impose le mot au féminin, avec une note de bas de page).

UNE VERSION DE PLUS ?

On verra (plus loin) que l'histoire de Julie d'Aubigny, alias Mademoiselle de Maupin, a déjà été très exploitée. J.-L. Del Socorro en donne ici une version

intéressante par son originalité formelle et par son audace dans le portrait d'un personnage de femme ouvertement bisexuelle. Julie séduit donc aussi les femmes et s'en réjouit ouvertement (p. 104) : un tabou de plus est tombé dans la très sage littérature adressée à la jeunesse...

Récit en Je, découpé en actes et en scènes situées et datées, le roman n'emprunte vraiment la forme théâtrale que dans une microscène en ouverture de chaque « acte ». La première montre la rencontre entre Méphistophélès et Julie, qui ne l'a pas reconnu pour le diable qu'il est, et pour cause : « Sûr de vous et collant, vous avez tout d'un homme. »

Dans les scènes de duel, le lecteur découvre le vocabulaire très précis de l'escrime bolonaise d'Achille Marozzo (1536), et la voix de la narratrice donne ainsi l'impression d'une parfaite maîtrise de cet art. Le récit des scènes de duel, où alternent l'analyse des figures du combat (en prose) et le récit amusé (en distiques), montre le panache de l'héroïne, alors que le lecteur contemporain y verra aussi une allusion à la scène du nez dans *Cyrano de Bergerac* (1897), telle qu'elle est donnée au cinéma par Jean-Paul Rappeneau (1990). ▶



« Mademoiselle Maupin de l'Opéra ». Julie d'Aubigny (1670-1707). © Collection Michel Hennin : Estampes relatives à l'Histoire de France

- Le récit fourmille d'allusions littéraires et culturelles : ainsi l'Acte I est-il intitulé « Le Diable amoureux », comme le roman de Jacques Cazotte (1772), mentionné plus loin en note. Le *Faust* de Gounod (1859) est cité en exergue et ailleurs ; un passage est explicitement emprunté à Zola (*Le Ventre de Paris*, 1873). Enfin, on ne s'étonnera pas de voir le choix de lecture de Julie, occupée (p. 147) à un ouvrage du véritable Cyrano de Bergerac (1619-1655), philosophe libertin.

L'intrigue démarre en janvier 1688 à Versailles et se termine à Bruxelles en janvier 1696, lorsque Méphistophélès rencontre un docteur nommé Faust (issu d'un conte allemand déjà attesté au XVI^e siècle). Cette insertion du personnage de diable tentateur fonctionne comme un artifice littéraire fort réussi, qui permet de mettre en scène les conflits intérieurs et autorise quelques rebondissements inattendus. Méphistophélès est introduit par une citation du *Faust* de Gounod (1859) : « Parmi vous, de grâce, – Permettez-moi de prendre place ! » (II, 3) et cette formule énonce en quelque sorte le subterfuge de son arrivée dans un récit historiquement antérieur (1688) à sa naissance littéraire (Goethe, 1808).

LE PERSONNAGE HISTORIQUE

Née en 1670 ou 1673 selon les sources, et morte en 1707, Mademoiselle de Maupin, née Julie d'Aubigny, est la maîtresse du comte d'Armagnac à 14 ans. Vers 1700, elle devient actrice et cantatrice contralto, ainsi qu'en atteste le *New Grove Dictionary of Music and Musicians* (Oxford University Press, 2001). Elle sera même à l'affiche à Bruxelles, à l'Opéra du Quai au foin ! La plupart des informations du roman sont donc historiques, notamment le refus de suivre son mari en province, mais aussi certains personnages (Séranne) ou scènes, comme la jeune femme (Angélique/Marguerite) soustraite à la garde d'un couvent et emmenée en escapade amoureuse. Le récit fonctionne bien comme un roman historique, puisqu'il mobilise nombre de composants authentiques : un madrigal

adressé à Mademoiselle de Maupin (p. 239), une chanson d'époque (p. 242), des extraits d'opéras joués par elle... Pour des informations historiques fiables, on se reportera à l'introduction donnée par Anne Geisler-Szmulewicz au roman de Théophile Gautier (1835)¹.

DE NOMBREUSES VERSIONS

La vie de Julie d'Aubigny a donné lieu à de nombreuses versions, dont la plus célèbre est sans doute le roman épistolaire de Théophile Gautier (1835), *Mademoiselle de Maupin*. Son héroïne, Madeleine de Maupin, alias Théodore de Sérannes, serait soi-disant née en 1659. Le personnage donne aussi naissance à un film de Mauro Bolognini (*Mademoiselle de Maupin*, 1966), à un téléfilm de Charlotte Brändström (*Julie, chevalier de Maupin*, 2004) et à des biographies romancées, comme celle d'Anne-France Dautheville (*Julie, chevalier de Maupin*, J.-C. Lattès, 1995). Le risque d'anachronisme est grand dans ce type de roman féministe, car la volonté des auteurs de faire porter des luttes contemporaines par des héroïnes anciennes peut les conduire à réécrire l'histoire. Dans *Une pour toutes*, on peut aussi observer des distorsions de la chronologie, puisque Méphistophélès n'est pas connu en France au XVII^e siècle, et parce que le roman mobilise et cite des œuvres des XVIII^e, XIX^e et XX^e siècles. Mais le seul véritable anachronisme viendrait au début, quand Julie parle de spectacles par « la troupe de Monsieur Molière en personne » en 1688, car Molière meurt en 1673 et sa troupe désormais appelée « Troupe du Roy » fusionne en 1680 avec celle de l'Hôtel de Bourgogne pour donner la Comédie Française.

JEAN-LAURENT DEL SOCORRO

Né en 1977, l'auteur est diplômé du conservatoire d'Art dramatique, ce qui ne serait pas sans lien avec la forme du roman... Installé en Savoie, il est plutôt considéré comme un spécialiste de la « fantasy historique ». Co-directeur,

avec Jérôme Vincent, d'un ouvrage intitulé *Lovecraft : au cœur du cauchemar* (ActuSF, 2017), J.-L. Del Socorro est surtout connu pour trois romans adressés aux adultes et consacrés respectivement à l'indépendance de Marseille écrasée en 1596, à la révolte celte en Grande-Bretagne (I^{er} siècle) et à la guerre de Sécession. On y retrouve des héroïnes fortes, en rupture avec les préjugés sexistes de leur époque : Axelle, ancienne guerrière, et Victoire, patronne de la guilde des assassins (*Royaume de vent et de colères*, ActuSF, 2015), la reine celte Boadicée (*Boudicca*, ActuSF, 2017) et Caroline, la tunique bleue anti-esclavagiste (*Je suis fille de rage*, ActuSF, 2019).

Les héroïnes tirées de l'histoire et promues comme des figures de femmes libres sont devenues un phénomène éditorial en littérature de jeunesse² ; cela s'inscrit dans un mouvement général de réintégration des femmes dans l'historiographie, après la revalorisation de figures emblématiques du féminisme comme Olympe de Gouges, Anne-Josèphe Théroigne de Méricourt, etc. ●

- **Jean-Laurent DEL SOCORRO**, *Une pour toutes*. L'École des loisirs, coll. « M+ », 2022, 302 pages, 15,50 €.

Notes

1. Théophile GAUTIER, *Œuvres complètes*, tome 1. Paris, Honoré Champion, 2004, pp. 25-26.

2. Voir mon article intitulé « Le Western au féminin », *Lectures.Cultures*, n° 18, 2020.

AMÉLIE CARPENTIER,

JEUNE AUTRICE-ILLUSTRATRICE PHILOSOPHE

PAR ISABELLE DECUYPER,

attachée principale, Service Littérature de jeunesse, Service général des Lettres et du Livre

« Ce qu'il y a de magique quand tu fais un livre, c'est qu'il continue à vivre sans toi », *dixit* l'artiste.

Installée dans son atelier, à l'Altitude 100, un quartier de Forest, en région bruxelloise. Depuis l'École des arts décoratifs, Amélie Carpentier réalise du travail de commande pour la presse avant de se lancer dans la publication d'un premier album. Bourse découverte 2021 de la FWB pour l'illustration d'un deuxième ouvrage, *Les choses à se dire*, paru en février 2022 chez HongFei, elle travaille sur un troisième livre qui parlera de colère.

Petite bio – Votre parcours ?

Originaire de Normandie, je vis à Bruxelles. Je suis diplômée de l'École supérieure des arts décoratifs de Strasbourg, j'ai fait une escale à l'école Camberwell College of Art de Londres et j'ai par la suite obtenu un master à Sciences Po à Aix-en-Provence. Je me suis installée à Bruxelles en 2014 en suivant un mouvement d'amis artistes de Strasbourg vers la capitale belge pour l'énergie qui s'en dégage, sa culture alternative et sa qualité de vie, comme un nouveau Berlin. J'ai aussi des origines belges qui comptent beaucoup pour moi.

Un premier album

J'ai publié mon premier album *Pangu, la naissance du monde* aux éditions Biscoto en mars 2019. J'ai une fascination pour les mythes qui traversent les cultures et suis très attentive à faire émerger un univers décloisonné chez les enfants. Je m'inspire beaucoup d'eux. Ce premier ouvrage est une adaptation du mythe chinois de la création du monde. Il est devenu un livre métaphysique sur le rapport à la terre et au corps adapté au regard des enfants. Dans le mythe originel, Pangu est le dieu séparateur du Ciel et de la Terre. À sa mort, son grand corps est devenu le monde et les humains. Que le Ciel et la Terre soient collés l'un à l'autre est la première image du récit qui m'a touché et donné envie de l'illustrer.

Grâce à ce projet, j'ai fait des ateliers philosophiques avec les enfants, on a parlé de mythes, de sciences, de croyances, de corps, de mémoire, d'espace, de vie... Ce que tu as le droit d'imaginer et ce que tu ne peux pas contester et comment nous faisons cohabiter cela dans nos esprits. Qu'est-ce qui relève de notre esprit ou de notre corps ? Notre esprit se situe-t-il en de-

hors ? Mon personnage étant métis et androgyne, nous avons également pu aborder des questions de genre et d'origine. J'ai adoré ces moments de dialogue parfois houleux, parfois hilares mais souvent joyeux.

Comment se passe la création de l'ouvrage ? Comment travaillez-vous ?

Je travaille d'abord le texte, puis viennent le personnage et le style graphique. Pour dessiner, je fais des croquis rapides. Je scanne parfois pour tester des superpositions, je travaille pas mal avec ma table lumineuse. Une fois que mon crayonné me satisfait, je le refais au propre sur un beau papier pour passer à la gouache. C'est un grand travail d'épuration, d'abord je représente tout et après j'enlève tout ce que je ne veux plus pour ne garder que les contours. C'est parfois compliqué de synthétiser et de rendre efficace, j'espère tendre à ça.

Un deuxième album

Les choses à se dire est paru en février 2022 chez HongFei Cultures, un éditeur féru d'interculturalité qui a tissé

un vrai lien entre Pei-Chun Shih, une autrice taïwanaise et l'illustratrice que je suis.

Genèse ?

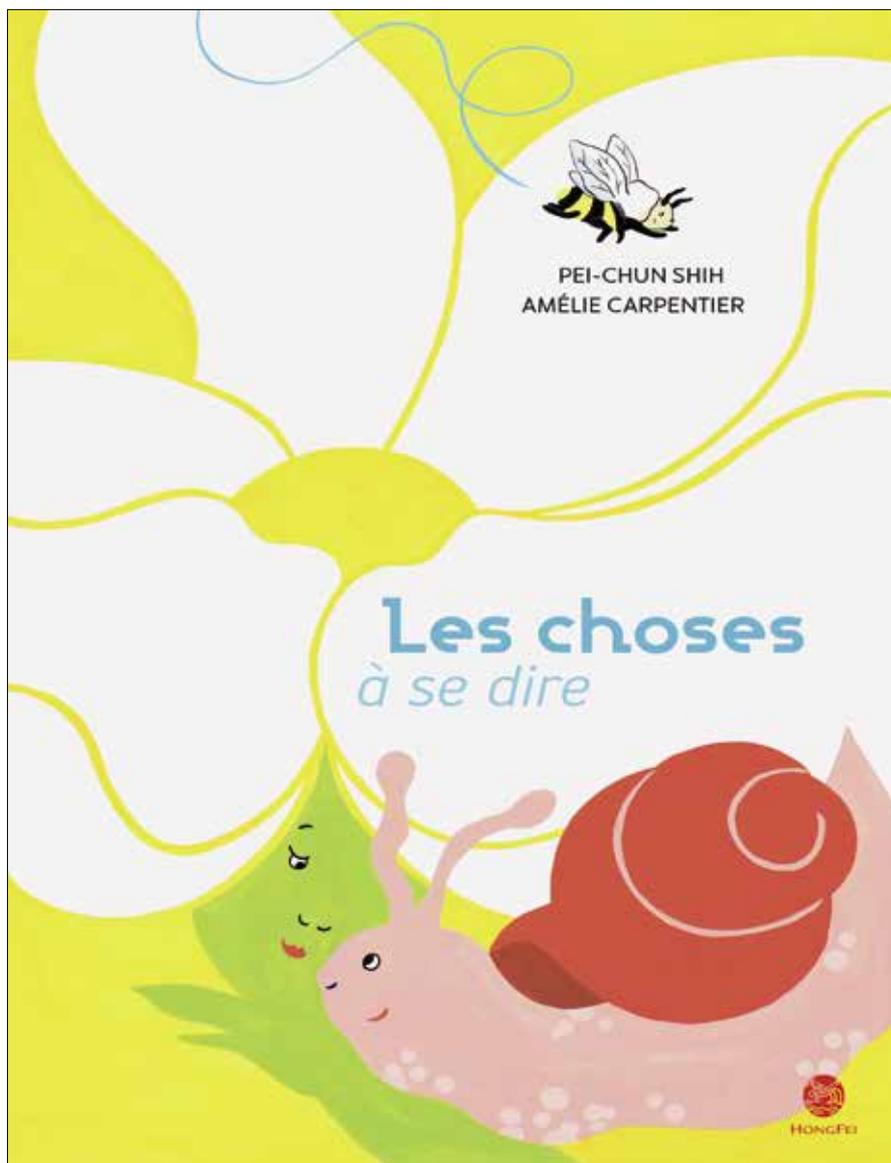
En lisant le texte pour la première fois, plus qu'à la mort, j'ai pensé au secret, aux confidences, à la transmission. Quand quelqu'un part, on se dit souvent : « Mince, j'ai oublié de lui demander cela et il est trop tard à présent. » À chaque âge, chaque étape de notre vie, de nouvelles interrogations viennent à nous, des questions qu'on aurait voulu poser, des discussions qu'on aurait voulu avoir avec des personnes qui nous ont quittées ou qui se sont éloignées de nous.

Je souhaitais aussi montrer les minuscules choses si merveilleuses, l'« aspect minute » d'un pétale qui tombe, d'une abeille qui vole. Avec pour objectif que cela parle aux tout-petits. Je me suis dit que l'œil de l'enfant devait s'attacher à ce qui est rond, contrasté et qu'il adore les petits détails.

Illustrer, c'est aussi un travail d'auteur. rice même si tu n'écris pas le texte. Tu viens habiter le texte et co-créer la lecture. Ce n'est pas une application du texte en image, c'est bien plus. J'ai par exemple choisi de relever et de mettre l'accent sur la dynamique de mouvement des trois personnages : la rapidité de l'abeille, la lenteur de l'escargot et une fleur qui n'a qu'une journée mais qui pourrait aussi se fermer pour renaître le lendemain.

Techniques utilisées ?

Je voulais quelque chose de frais, de graphique. J'aime le travail de la gouache, elle permet à la fois de jouer sur les matières, les aplats et les superpositions. Lorsque je crée mes images, j'essaie de développer un jeu graphique pour retranscrire le regard que je pose sur les choses. J'ai une façon de scanner l'espace d'une manière très habitée et déformée. Quand je regarde une maison, je pense à toutes les lignes qui la font tenir et à l'activité qui se déroule dans chaque pièce. Quand je regarde un paysage, c'est un fourmillement d'activités



que je vois et ce regard se confond avec les émotions que je peux ressentir.

Je vois les choses imbriquées, superposées. Cela se traduit par un jeu de pleins et de contours. J'aime aussi l'idée que chaque image devient un jeu de « cherche et trouve » pour amuser les enfants et les pousser à observer les personnages secondaires qu'il y a autour de chaque histoire et tout autour de nous. On n'est jamais seul dans un paysage.

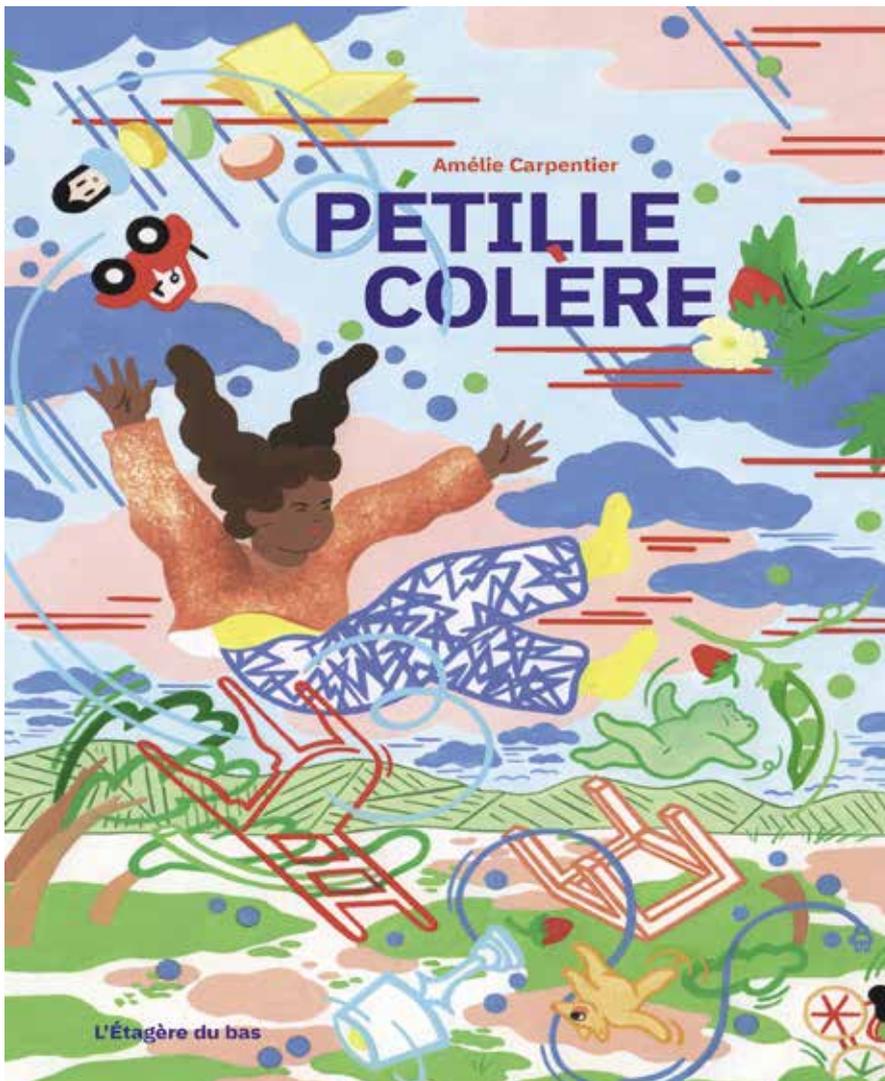
Le défi pour ce livre a aussi été de représenter la nuit qui tombe au fur et à mesure, de page en page. Sur la première double page, la lumière se lève. Puis le lecteur verra que le bleu s'intensifie au fil des pages. C'est presque un

flip-book et le temps est ainsi devenu un quatrième personnage.

Lorsque je travaille mon crayonné j'essaie d'imaginer ce que ça va donner en couleurs mais c'est toujours un peu la surprise. Ce qui est beau pour moi, c'est la superposition, en superposant les formes je peux dire plein de choses en une seule image.

Comment s'est déroulée la création de cet album ? la collaboration avec l'éditeur ?

Les éditeurs m'ont proposé le texte, j'ai tout de suite adoré et pris mon téléphone pour accepter. L'autrice taïwanaise avait déjà publié deux textes avec eux. ►



- Les écrits sont traduits par Chun-Liang Yeh, collaborateur taiwanais de la maison d'édition, en duo avec Loïc Jacob. C'est Chun qui a assuré les échanges entre l'autrice et moi-même. Chun et Loïc sont à l'écoute et très respectueux du travail de création.

Une avant-première : *Pétille colère* !

Un troisième ouvrage paraîtra à L'Étagère du bas pour la rentrée littéraire. Pétille est le nom de l'héroïne, une petite fille qui va rencontrer différents personnages qui vont lui montrer chacun à leur tour leur façon bien à eux de se mettre en colère. Mon intention initiale est de valoriser la colère, de lui donner la place d'une belle émotion car c'est une émotion épatante, nécessaire et parfois oui, magnifique. Je veux lui

donner une place galvanisante. Faire d'elle une belle énergie qui pousse à la création. La colère est souvent étouffée par la morale et ça me met mal à l'aise. Un enfant en colère, on le supporte mal. J'ai initié ce livre pour ouvrir le dialogue avec une petite fille que je connais bien. Cette histoire est née d'une de ses colères et elle correspond sans doute aux dialogues intérieurs que je pouvais me faire quand moi-même, petite, j'étais en conflit avec ces colères. Ces deux derniers albums sont diffusés par Harmonia Mundi.

Le travail d'Amélie Carpentier ne se limite pas aux livres. Une visite sur son site internet permettra d'apprécier l'étendue de ses créations : faire-part de naissance, cartes postales, signalétique, dessins de presse... ●



Amélie Carpentier ©

INFOS :

<http://www.ameliecarpentier.com>



PUBLICATIONS DE L'ACTION TERRITORIALE !

(Bibliothèques publiques - Centres culturels - PointCulture)

Toutes les publications sont disponibles gratuitement en version pdf :

sur le site www.bibliotheques.be (rubrique Publications),
sur le site www.centresculturels.cfwb.be (rubrique Bibliothèques),
sur le site www.culture.be (rubrique Publications)
et sur le site www.litteraturedejeunesse.be

LECTURES.CULTURES

GRATUIT !

Dossiers :

- Eros Cultura ; L'Empire des jeux ;
- La Mémoire et l'oubli ; Nature et Culture, les deux ensemble.

CENTRES CULTURELS :

- Centres culturels et territoires d'actions. Une partition symphonique, des actions partagées, Cahier 1, janvier 2013
- Piloter un Centre culturel aujourd'hui : Fils conducteurs et démarches de base, Cahier 2, décembre 2013.

BIBLIOTHÈQUES :

Ancienne revue *Lectures* (années 1981-2016) : **GRATUIT !**

Derniers dossiers thématiques déclinés en bibliothèque :

- Religions en bibliothèque, Médiation, Développement durable, Handicap, Seniors, Langue française, Métier de bibliothécaire, Livre et lecture en mutation, BD, Architecture, Santé, Bibliothèque hors les murs, Censure, Europe, Rencontres littéraires, Numérique, Management, Evaluer une bibliothèque, Communiquer, Design, Sciences, Fonds locaux et régionaux (provinces + Bruxelles-Capitale), Droits d'auteurs, Littérature en action, Bébés et livres, Signalétique, etc.

Développement culturel du territoire - évolutions, de 2002 à 2019 (statistiques annuelles) : **GRATUIT !**

Collection « Outil bibliothèque » : **GRATUIT !**

- Favoriser l'intégration dans les bibliothèques des personnes éloignées de l'écriture et la lecture et des populations étrangères, 2008
- Construction d'un plan local de développement de la lecture, 2011
- L'évaluation continue des plans quinquennaux de développement, 2014.

Collection « Cahiers des bibliothèques » (colloques, études, bibliographies) : **GRATUIT !**

- Cahier 27 : Élagage et retraits en bibliothèque publique (monographies), année 2020
- Cahier 26 : Première évaluation du décret du 30 avril 2009 relatif au développement des pratiques de lecture organisé par le Réseau public de la lecture et les bibliothèques publiques
- Cahier 25 : La lecture et l'écriture : l'affaire de tous ?!
- Cahiers 23 et 24 : Partagez l'aventure des bibliothèques (échanges de pratiques de métiers)

Autres titres de la collection « Cahiers » : Lecture et société, Publics des bibliothèques, Publics éloignés de la lecture,

Ressources électroniques, Héroïc Fantasy, Alphabétisation, Contrats-Lecture, Bibliographie d'ouvrages de références, Politiques d'acquisitions, Formations, Documentaire jeunesse, Internet, Adolescents, Marketing du livre et de la bibliothèque, Lire ou ne pas lire (étude ULg), Pratiques et attitudes face à la lecture (sondage d'opinion), Formation littérature de jeunesse, Cultures d'ici-cultures d'ailleurs.

Hors-série : **GRATUIT !**

- Les Institutions belges : liste d'autorité-matière (au 31/12/2006)
- Histoire de Belgique : liste d'autorité-matière (au 31/05/2010).

Littérature de Jeunesse

(Service général Lettres et Livre) :

- Répertoire des auteurs et illustrateurs de livres pour l'enfance et la jeunesse en Wallonie et à Bruxelles, 2014, 12,00 €
- HaHaHa ! Des livres jeunesse pour rire, 2019, 5,00 €
- Incontournables 2018-2020, 5,00 €.
- Vous prendrez bien un peu d'art ?, 2021, 5,00 €.

CAHIERS DE L'ACTION TERRITORIALE : **GRATUIT !**

- Cahier 1 : La Mise en œuvre du décret du 21 novembre 2013 par les Centres culturels. Rapport d'observation (Maison des Sciences de l'Homme de l'Université de Liège), 2022

INFOS :

Service général de l'Action territoriale
Fédération Wallonie-Bruxelles, 44 Bd Léopold II à B-1080 Bruxelles
Abonnements : tél. : +32 (0)4 232 40 17 – mél : annie.kusic@cfwb.be

LECTURES.CULTURES

NUMÉRO 28



14



25



59

03 ÉDITORIAL

03 Jours de guerre
par Jean-François Füeg

06 ACTUALITÉ

06 La bibliothèque publique, un nouveau chapitre avec l'APBFB
par Françoise Dury

09 ICI ET AILLEURS

9 Bibliothèque de Grez-Doiceau : les livres sont des médicaments pour l'âme
par Liliane Fanello
14 Mexico, cité des arts éducatifs
par Catherine Callico

21 MÉTIER

21 La bibliocamionnette permet d'aller au plus près du public
par Thomas Casavecchia
25 Bibliobus nouvelle génération en France : la médiation au plus près des territoires
par Véronique Heurtematte

29 NUMÉRIQUE

29 Bibliothèques sans frontière
par Cynthia Empain

33 PORTRAIT

33 La psychologue Céline Douilliez : les jeunes vont de la perfection à la dépression
par Catherine Callico
36 L'Ukraine : tombeau de l'ordre libéral ?
par Tanguy Struye de Swielande

38 ACTION

38 Danse sur la planète Mars
par Catherine Callico
42 Ludilab : le jeu de société, une question sérieuse
par Thomas Casavecchia

45 AUDIO

DOCU
45 Clément Cogitore filme *Les Indes galantes*, entre musique baroque et danses urbaines
par Philippe Delvosalle

48 LECTURE

SOCIÉTÉ
48 Notre condition numérique
par Bernard Lobet
51 Témoins de combats sur tous les fronts
par Catherine Renson
55 Le monde d'après ?
par Thomas Casavecchia

PROFESSION

59 Le merchandising en bibliothèque
par Jean-Philippe Accart

BANDE DESSINÉE

61 À propos des migrants, réfugiés, étrangers, dissemblables, exotiques, métèques...
par Marianne Puttemans

64 JEU

64 Sursauts et réflexes !
par Pascal Deru

67 JEUNESSE

ACTION

67 Le festival TOM donne le ton à Uccle
par Laurence Bertels

ENFANT

70 Images de la « révolution graphique » des années 1966 à 1986
par Michel Defourny

ADO

73 Duelliste, cantatrice, et féministe au XVII^e siècle : une héroïne pour aujourd'hui ?
par Daniel Delbrassine

PORTRAIT

76 Amélie Carpentier, jeune autrice-illustratrice philosophe
par Isabelle Decuyper